This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

2586
.100

Harvard College Library

FROM

THE FUND OF

MRS. HARRIET J. G. DENNY

OF BOSTON

Gift of $5000 from the children of Mrs. Denny, at her request, "for the purchase of books for the public library of the College."

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRES LETTRES
D'UN PASSANT

PAR

ARTHUR DE BOISSIEU

PRÉFACE

PAR M. ARMAND DE PONTMARTIN

PARIS
VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1875

Digitized by Google

Digitized by Google

DERNIÈRES LETTRES

D'UN PASSANT

Digitized by Google

MPRIMERIE EUGENE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN

Digitized by Google

DERNIÈRES LETTRES
D'UN PASSANT

PAR

ARTHUR DE BOISSIEU

PARIS
VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1875

Digitized by Google

42586.21.100:

HARVARD COLLEGE
OCT 26 1922
LIBRARY

Denny fund

Digitized by Google

ARTHUR DE BOISSIEU

Qui pourrait se défendre d'un profond sentiment de tristesse, en lisant à la page 154 de ce volume qui va raviver le souvenir d'Arthur de Boissieu : « Je n'ai jamais traversé les dernières heures d'une année sans ressentir la mélancolie des choses et comme le regret de moi-même » (1er janvier 1873), et à la dernière ligne : « Au surplus, les temps sont proches; nous verrons bien, si nous vivons ! »

Hélas ! non, il n'a pas vécu ; il est mort à quarante ans, huit jours après avoir écrit cette phrase, et, quand on songe à ce que nous réservaient les lendemains de sa mort, à cet ensemble d'efforts inutiles, d'espérances trompées, de cruels mécomptes, de réalités poignantes, on a presque envie de le féliciter de n'avoir pas vu ce que nous voyons, ce que nous sommes probablement condamnés à voir et à subir encore. Mais ne nous laissons pas entraîner par nos légitimes griefs contre les hom-

Digitized by Google

mes qu'Arthur de Boissieu avait observés d'un coup d'œil si juste et dessinés d'un crayon si fin. N'oublions pas que nous écrivons près d'un tombeau où viennent s'agenouiller une veuve et trois orphelins. Les vivacités de la polémique conviennent mal aux apaisements de la mort, et Boissieu lui-même, esprit si délicat et si sûr, serait le premier à nous rappeler qu'une notice nécrologique est le contraire d'une satire. Il nous demanderait de raconter simplement sa vie si courte et si pleine, sans essayer de continuer ou de renouveler ses épigrammes, que nul ne savait d'ailleurs aiguiser, polir et réussir comme lui.

Sa vie! jusqu'à présent, elle était tout entière pour moi dans ses étincelants articles, devenus des livres charmants, dans l'ineffaçable souvenir de son passage à la *Gazette de France*, où nous pouvions bien lui servir d'escorte, mais où nous ne l'avons jamais remplacé. Aujourd'hui, au moment où la pieuse tendresse des survivants publie ce volume complémentaire, bien digne de ses aînés, où nous recueillons à travers ces jolies pages le souffle qui va être son dernier soupir, j'interroge un ami, le plus modeste et le plus fidèle des amis de notre cher défunt, M. l'abbé Bourgeois qui fut, pendant seize ans, curé de Beire-le-Châtel, le poétique village dont Boissieu nous a si souvent parlé, et

Digitized by Google

qui est maintenant curé-doyen de Mirebeau-sur-Bèze (Côte-d'Or.) C'est à l'abbé Bourgeois que revenait de droit l'honneur d'être le biographe de l'auteur des *Lettres d'un Passant*. Il l'a mieux connu que nous; car il suffit d'avoir lu ses délicieuses *Lettres* pour deviner qu'il y avait en lui deux hommes : le satirique et le rêveur, le polémiste et le poëte; l'écrivain qui saisissait avec une sagacité incroyable les vices et les travers, les ridicules et les folies de son temps, et qui se vengeait, en les flagellant, du chagrin de les trop voir, et le fils de famille, que les souvenirs d'enfance faisaient tressaillir, que la vue de son clocher ouvrait à toutes les émotions affectueuses du pays natal et du foyer. Il était de cette race des délicats, dont Racine reste le type incomparable, qui a reçu du ciel la double faculté d'attendrissement et de malice, et dont la sensibilité, toujours en éveil, cache une larme dans chacun de ses sourires. Un moqueur qui sait aimer, un songeur qui sait railler, telle est l'impression que je garde d'Arthur de Boissieu, et je dois ajouter qu'elle était complétée par sa blonde et pâle figure, si spirituelle et si méditative, par le contraste de ses yeux si doux avec ses lèvres si fines.

Cette biographie dictée par le cœur, M. l'abbé Bourgeois l'a écrite; mais il l'a réservée pour le

Digitized by Google

pays où Arthur de Boissieu et les siens étaient plus intimement connus, où sa mémoire vivra comme un des chapitres de l'histoire locale, comme une fleur rare, cultivée par de nobles mains. Je ne saurais choisir un meilleur guide, en essayant de résumer ce que M. l'abbé Bourgeois raconte si bien.

Alexandre-Arthur de Salvaing, baron de Boissieu, naquit à Paris le 11 février 1833. Il n'avait que huit ans, lorsqu'il perdit sa mère ; mais déjà se révélait en lui cette sensibilité précoce dont je parlais tout à l'heure ; les âmes d'élite n'ont pas d'âge pour aimer et pleurer ce second ange gardien que l'on appelle la mère. Les tendresses maternelles et filiales possèdent ce divin privilége, qu'elles devinent ce qu'elles ne peuvent plus ressentir, et croient se souvenir de ce qu'elles n'ont pas éprouvé. Nous comprenons ce qu'elles seraient par le vide qu'elles nous laissent ; le regret de les avoir perdues nous les rend aussi présentes que le bonheur de les goûter. Il en est de cette première blessure du cœur comme de celles des braves, mutilés sur le champ de bataille. On souffre encore au bras ou à la jambe que l'on n'a plus. Arthur de Boissieu avait des larmes dans les yeux chaque fois qu'il évoquait cette chère image ; elle lui inspira quelques-uns de ses plus beaux vers, et, plus tard, le 1er mars 1870, lorsque son père, magistrat

Digitized by Google

éminent, lettré d'un goût exquis, heureux des succès de son fils, mourut dans toute la plénitude de ses riches facultés et de sa belle intelligence, les deux datés funèbres se rejoignirent et n'en firent qu'une pour ce fils en deuil qui devait, hélas! le suivre de si près.

Les études d'Arthur de Boissieu, dirigées — je dirais presque partagées par son père, furent très-brillantes; bien des fois, en lisant ces pages élégantes et d'allure légère qui reflétaient à la surface toutes les grâces mondaines et où le dard de l'abeille se jouait parmi les fleurs, nous avons pu deviner tout un fond de littérature classique, toutes les ressources d'un esprit préparé à la lutte par la familiarité des meilleurs modèles. En dehors même des prix de collége, le jeune écolier obtenait déjà un genre de succès qui devait lui rester fidèle jusqu'au dernier jour : causeur entraînant, doué de ce talent de parole qui assure le premier rang dans les conférences, il se fit écouter bien avant de se faire lire, et le charme qui adoucissait cet éclat lui donnait pour amis tous ceux que sa verve attirait. Le charme! ce fut là une des qualités maîtresses d'Arthur de Boissieu; celle qui explique comment, sur un autre terrain, avec des armes plus dangereuses, au milieu des ardeurs et des vivacités du journalisme, il a su garder tous

Digitized by Google

les avantages de la franchise la plus incisive sans en subir les inconvénients, se rendre redoutable sans être haï, faire gémir ses victimes sans les faire crier, et heurter beaucoup d'adversaires sans rencontrer un ennemi.

Son père, conseiller à la Cour royale, impériale ou d'appel, voulait le diriger du côté de la magistrature. C'était le cas de débuter par le barreau qui mène à tout et n'engage à rien. Boissieu plaida tout juste assez pour recevoir de précieux encouragements, faire acquitter une cliente, et prouver que là, comme ailleurs, il aurait brillamment réussi. Mais il avait d'autres aptitudes et d'autres instincts. Je ne voudrais pas médire de messieurs les avocats, qui demeurent, sous tous les régimes, nos seigneurs et maîtres; il faut avouer pourtant qu'ils soumettent à de rudes épreuves les esprits amoureux d'élégance et de style, qu'ils sacrifient trop souvent, en fait de paroles, la qualité à la quantité, que leurs meilleures friandises ne s'élèvent pas au-dessus d'un dîner de table d'hôte, et que, si l'exquis, le délicat, le raffiné, étaient exilés de la terre, on les retrouverait difficilement dans la salle des Pas-Perdus. La vocation d'Arthur de Boissieu, c'était le journalisme. Il la suivit, et il fit bien.

Parlerai-je de Louis de Vaudrey, de Colombine, les deux pseudonymes qui couvrirent ses débuts

Digitized by Google

littéraires? Colombine fut, pendant quelques mois le chroniqueur à la mode; un moment, on put croire qu'elle allait se fiancer, non pas à Arlequin ou à Léandre, à Pierrot ou à Pandolphe, mais à Figaro en personne, à Figaro devenu, pour cause de Révolutions, un grand personnage, l'égal et le compagnon du comte Almaviva; à Figaro qui peut maintenant parler argent en restant plein de son sujet, qui a pignon sur rue, qui bâtit des hôtels avec son rasoir, qui trouve Suzanne pas assez chaste ou trop plébéienne pour lui; à Figaro, qui a eu l'esprit de devenir conservateur et réactionnaire, et qui serait sans peur et sans reproche, si, prenant son catéchisme trop à la lettre, il n'avait voulu se faire confirmer par les évêques. Conseillé sans doute par son père, Boissieu eut le courage d'échapper à ces séductions auxquelles il n'est pas facile de résister. C'est alors que nous le vîmes arriver à la *Gazette de France*, et jamais la grave douairière, âgée aujourd'hui de 245 ans, ne s'étai, trouvée à pareille fête. Elle n'eut plus besoin d'artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage. Sa jeunesse, sa fraîcheur, son sourire, l'éclat de son teint, l'émail de ses dents, ses cheveux noirs, sa taille fine, son pied leste, le nouveau venu lui apportait tout dans sa serviette d'avocat métamorphosé en journaliste.

Digitized by Google

De Colombine corrigée, convertie et démasquée, il conservait les élégances, les souplesses, les finesses, les coquetteries, je ne dis pas tout à fait félines, — mais féminines. Ceci, croyez-le bien, est un mérite de plus. Si la femme, telle que nous la montrent le roman et le théâtre modernes, est pour beaucoup dans nos folies et nos sottises, ce n'est pas à celle-là que je songe en parlant d'Arthur de Boissieu. J'entends celle qui garde sa place et son rôle dans la société d'élite, celle qui nous protége encore contre l'affreux mélange de barbarie et de corruption où s'embourbent les démocraties, celle qui sait donner au dévouement, à la foi, à la persévérance, à l'abnégation, à la vertu, l'attrait d'un plaisir et presque la saveur d'un fruit défendu. Elle aussi a le secret de ces malices légères, de ces ironies veloutées, de ces délicates égratignures qui ne pénètrent pas au-delà de l'épiderme; gouttelettes de sang que l'on essuie avec un mouchoir de batiste; sensation singulière, une souffrance qui est presque une volupté! Le patient a presque envie de remercier au lieu de se plaindre. La main est si blanche! l'ongle si rose! le gant si bien ajusté! Voilà comment, dans ces luttes du journalisme, dans ces querelles du bel esprit, où il est si facile de dépasser la mesure et de soulever d'implacables rancunes, on a bien raison,

Digitized by Google

quand on le peut, d'emprunter au sexe faible quelques-unes de ses qualités les plus aimables et de ses armes les plus brillantes.

Préférer la *Gazette de France* au *Figaro*, c'était, semblait-il, sacrifier le succès de vogue au succès d'estime. Eh! bien, non; la vogue ne se ralentit pas en chemin. Arthur de Boissieu la retrouva tout entière dans ce feuilleton du vendredi soir, assez spirituel pour réhabiliter le vendredi. On s'arrachait ces jolies pages qui nous offraient tous les mérites et tout l'attrait de l'*à-propos*. Elles répondaient si bien à l'idée, à l'opinion, aux colères, aux mépris, aux ironies du moment! Elles faisaient si bonne justice de ces excès, de ces scandales, de ces bévues, de ces folies, auxquelles une législation arbitraire assurait l'impunité officielle, et dont nous parlions tout bas sans oser les flétrir ou les dénoncer! énormités si révoltantes qu'il a fallu le 4 septembre pour qu'elles parussent tolérables par comparaison! Ce que nous pensions, elles le disaient avec assez de malice pour nous satisfaire, avec assez de finesse pour ne pas trop se compromettre, avec assez de grâce, d'élégance, de séductions et de recherches de style pour ajouter à la revanche politique un très-vif plaisir littéraire.

Le *Passant*! ce titre était à lui seul une trou-

Digitized by Google

vaille. Rien qui annonce l'attitude d'un frondeur, les remontrances d'un critique, la solennité d'un juge. Point de fonctions publiques, de mandat impératif, pas un parti-pris de dénigrement et de pessimisme; un homme passe; il regarde et il écoute; il a l'œil vif et l'oreille fine; ce qu'il voit et ce qu'il entend, il en fait le texte d'une causerie rapide, au pied levé, où nous devons le comprendre à demi-mot, où la verve railleuse se déguise pour ne pas être arrêtée en route, où s'établit un échange permanent entre le causeur et l'auditoire. Il fallait ne pas frapper fort pour garder le droit de frapper juste, et le précepte de Voltaire : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » devenait la condition essentielle de succès et de salut. Indiquer plutôt que montrer, nous confier le soin d'achever l'épigramme commencée, nous mettre de moitié dans ces malices courtoises où s'affirmait la réaction des salons contre les palais, faire, comme on dit, petit jeu qui dure, et gagner à ce petit jeu beaucoup plus que les plus gros joueurs, quelle difficulté ! Mais aussi quel triomphe ! Ce triomphe difficile et charmant, Boissieu l'obtint toutes les semaines pendant des années. Essaierai-je d'analyser sa prose ? J'y perdrais le peu de français que je sais et tout le latin que j'ignore.

Chaque ligne est un trait, chaque phrase une

Digitized by Google

étincelle. Vous avez souvent entendu dire que, chez tel écrivain, le mot étouffe l'idée; que chez tel autre, l'idée fait négliger le mot. Chez Arthur de Boissieu, le mot et l'idée s'attirent mutuellement et s'unissent de si près que vous vous demandez s'il a eu l'idée pour placer le mot, ou si c'est le mot qui lui a suggéré l'idée. Son style fait parfois l'effet d'un miroir magique où les images se transforment en se réflétant, où la réalité vulgaire se change en joyau de prix. D'un nom propre, d'un souvenir classique, d'une phrase banale, d'une locution passée en proverbe, d'une assonance, d'une rencontre, l'artiste fait un bijou. Sous sa main de fée les nèfles se métamorphosent en diamants; mais jamais les diamants ne redeviennent des nèfles. Relisez les *Lettres d'un Passant*; vous trouverez, à chaque instant, de ces bonnes fortunes; un mot ordinaire servant de ralliement à une pensée ingénieuse, ou une idée courante donnant le signal à un mot délicieux.

La chute de l'Empire et les malheurs de la France avaient enlevé à Boissieu les bénéfices de l'*à-propos*. Dispensé désormais des sous-entendus, des réticences, des allusions, des malices à demi-voilées, il y perdait un de ses éléments de succès, et l'on pouvait croire qu'il ne dirait plus aussi bien, depuis qu'il était libre de tout dire. On

Digitized by Google

écoute avec un redoublement d'attention l'homme qui parle à demi-voix dans le silence universel, surtout lorsque ce silence est une des conditions de la vie publique. Le tumulte, le bruit, l'anarchie, la licence, forcent à hausser le ton, et souvent ce qui charme quand on le murmure déplaît quand on le crie. Il n'en sera que plus curieux de reconnaître, en lisant ce dernier volume, comment le spirituel *Passant* cherchait sa voie au milieu des décombres, comment il arrivait à renouveler sa manière, à élargir ses horizons, à manier la corde d'airain, à remplacer de plus en plus, dans sa pensée et dans son langage, la grâce par la force, l'élégance par l'ampleur, le sifflet par le clairon, la parure par l'armure, l'épingle d'or par la lame d'acier. La fantaisie satirique, intitulée le *Nouveau Pâris*, — une des perles de ce volume, — nous fait aisément comprendre tout ce qu'il aurait mis d'excellent dans ces cadres agrandis où le tableau d'histoire — et quelle histoire! — allait succéder au tableau de genre. Certes, rien ne saurait ajouter aux regrets que nous laisse ce confrère dont nous étions fiers, cet écrivain de race, si séduisant et si sympathique, si applaudi et si estimé, de si bonne renommée et de si bon exemple, que, malgré sa courageuse persistance à aiguiser ses convictions monarchiques et ca-

Digitized by Google

tholiques, la Société des Gens de Lettres tenait à honneur de l'appeler dans son comité ou de l'élever à sa présidence. Et cependant, pardonnez-moi de me répéter : en pensant à tout ce qui, depuis deux années, aurait provoqué l'indignation, froissé le patriotisme, excité le mépris, remué la bile, retrempé la verve, exaspéré la foi politique et religieuse d'Arthur de Boissieu, à tous les petits chefs-d'œuvre qui nous auraient vengés de nos douleurs, de nos affronts, de nos angoisses, et auraient cloué les Thiers, les Jules Favre, les Gambetta, les Jules Ferry, les Challemel-Lacour, les Jules Simon, les gaucheries du Centre droit et les perfidies du Centre gauche sur la sellette où figuraient jadis les Morny et les Rouher, les Persigny et les Troplong, il nous semble, chose impossible! que nous le regrettons encore plus.

Détournons nos regards de ces irritants spectacles pour les ramener, avant de finir, sur ce côté de l'existence de Boissieu, qui, sans appartenir au public, nous a pourtant permis d'entrevoir et de recomposer quelques-uns des traits caractéristiques de cette attachante figure. Il y a des cœurs brisés qui se font en eux-mêmes un sanctuaire, et qui ne veulent pas qu'un regard, même respectueux et discret, en trouble le recueillement et en pénètre les ombres. Il y a des douleurs qui,

Digitized by Google

attendant de Dieu seul leur consolation suprême, s'effraient de tout ce qui risquerait de les rabaisser vers la terre, et sont tentées de voir une profanation dans un hommage. Il y a des vertus qui possèdent des susceptibilités de sensitive et qui préfèrent le silence à la louange. Toutefois cette esquisse serait par trop incomplète, si je ne rappelais le mariage d'Arthur de Boissieu, l'heureuse union qui lui donna pour compagne Mlle d'Aboville et pour second père un de ces nobles et intrépides royalistes qui ne savent transiger ni avec leurs opinions ni avec leur devoir, qui se croiraient déserteurs ou transfuges s'ils marchandaient à la Royauté légitime ses attributions et ses droits, et que justifient surabondamment les défaillances, les humiliations et les déboires de la politique d'intrigue et d'expédient. M. le vicomte d'Aboville, on le sait, est de ceux qui se sont demandé, comme nous, par quel phénomène d'aveuglement et d'inconséquence on pouvait tout ensemble admettre la nécessité du principe monarchique contre d'imminents périls et d'effroyables malheurs, et imposer à ce principe des conditions telles qu'il y perdrait toute son efficacité et toute sa force. Puissent le radicalisme et la Prusse, Gambetta et Bismark, ne pas se charger de la réponse!...

Mais non, ce n'est pas pour saluer les convic-

Digitized by Google

tions énergiques et la vaillante attitude du vicomte d'Aboville, ce n'est pas pour redire à quel point sa fille était digne de ce père et de cet époux, que nous parlons du mariage d'Arthur de Boissieu. C'est pour remarquer, avec une émotion encore préférable aux sympathies politiques et littéraires, qu'il ne fut pas ingrat envers son bonheur, que sa femme et ses trois charmants enfants trouvèrent en lui des trésors de tendresse, et que cette harmonie parfaite de sentiments et d'idées ajoutait à ses délicatesses de cœur sans rien ôter aux grâces de son esprit. Hélas ! ce bonheur ne dura que cinq ans ; la mort de Boissieu, qui fut celle d'un courageux et fervent chrétien, aurait pu lui inspirer à lui-même quelques-unes de ces pensées mélancoques et profondes sur le néant des choses humaines, qui abondent dans ses écrits et qui ressemblaient à des pressentiments. Un voile de deuil couvre aujourd'hui le souvenir de ces joies si pures. Du moins ceux qui ont aimé Arthur de Boissieu et qui lui survivent, peuvent se dire, non pas pour se consoler, mais pour le pleurer avec moins d'amertume, que son image nous reste présente, qu'elle vivra parmi ses confrères comme dans sa famille, au meilleur rayon des bibliothèques d'élite comme près de son foyer. Ses enfants n'auront qu'à grandir pour savoir ce que l'on

Digitized by Google

pense de leur père; leur mère sera la première à le leur dire; mais elle ne sera pas la seule. Pour nous, si le triomphe du sophisme et du mal nous donnait envie de douter du vrai, de nier le bien, d'abandonner notre tâche, le nom d'Arthur de Boissieu nous rappellerait que l'esprit n'est pas toujours du parti de l'erreur, que le talent sait réussir et prévaloir contre le fait accompli, et que la vérité peut avoir plus de charme que le mensonge.

29 mai 1875.

ARMAND DE PONTMARTIN.

Digitized by Google

DERNIÈRES LETTRES

D'UN PASSANT

I.

25 juin 1872.

Autrefois, j'aimais le théâtre; les goûts changent, et je l'aime moins. Alors j'achetais volontiers le droit de savourer, sous le lustre, les fortes émotions d'un drame. Les duels et les assassinats, les poisons et les narcotiques, les trahisons et les vengeances, les adultères et les amours, me procuraient une heure ou deux d'agrément. Depuis, j'ai compris que les drames les mieux charpentés se dénouaient, non sur les planches d'un théâtre, mais sur les bancs des cours d'assises. Là, les intrigues ont plus de nerf, les acteurs plus de sérieux, et les

Digitized by Google

passions plus de relief. Le juge met la loi en mouvement, le coupable le crime en action, et l'avocat l'innocence en couleur.

Que de plaisir me causait jadis la lecture des romans en vogue! J'écoutais, les yeux humides, l'éternelle et vieille histoire des amants qui vont deux par deux. Dans les riantes fantaisies des conteurs, l'amour revêt ses plus galants costumes de l'automne ou du printemps. Les belles jeunes filles riches ou nobles, les beaux jeunes gens sans naissance ou sans fortune, se rencontrent, s'adorent, s'unissent, malgré la tyrannie des parents ou la multiplicité des obstacles, et réalisent le rêve charmant de l'amour dans le mariage et du bonheur dans la vie. Si le récit s'assombrit par la peinture des passions défendues, le dénouement s'égaye par la mort des fâcheux et le pardon des offenses, et toutes les femmes sont si merveilleusement belles que leurs charmes excusent leurs fautes.

Ces inventions, on le sait trop, sont le roman et non la vie. Dans l'âge d'or où nous vivons,

Digitized by Google

la plume qui signe aux contrats de mariage tombe rarement des ailes de l'amour. On unit deux fortunes de natures différentes, l'une en terre et l'autre en rente, plutôt que deux personnes de sexes divers, l'une fille et l'autre garçon. Dans les pourparlers délicats qui président aux hyménées modernes, on trouve que la femme est une charge et la mère une espérance. Ni la jeunesse, ni l'esprit, ni la grâce, ni la beauté ne constituent des apports dotaux. Après deux ou trois entrevues, l'affaire est nouée : on opère sa visite chez les notaires, sa promenade à la mairie, et sa conversion à l'église. Après la messe, un joli dîner ; après le dîner, un joli bal. Ensuite les grands parents se retirent en souhaitant à la jeune épouse, dépouillée de sa couronne, de passer de la saison des fleurs à la saison des oranges.

Ces souhaits aimables ne sont pas toujours exaucés. Ces unions, nées de l'intérêt, échappent souvent à la loi douce qui veut qu'on croisse et qu'on multiplie. La raison en est bien simple : la multiplication augmente les familles, mais

Digitized by Google

divise les fortunes. En outre, cette règle de mathématiques que les livres saints recommandent, aurait besoin d'un peu d'amour pour condiment. M. Keller, s'aidant de la statistique et de la morale, nous rappelait naguère que notre population diminuait, malgré les efforts de quelques multiplicateurs sérieux. En France, chaque ménage donne en moyenne un rejeton, quelquefois deux. Les couples allemands, au contraire, ne s'arrêtent jamais qu'ils n'aient complété la douzaine. Une excellente dame que j'ai connue engageait un sien neveu à épouser une jeune fille charmante couronnée d'un nuage de frères et de sœurs : « Mon neveu, lui disait-elle, Dieu bénit les nombreuses familles. » Aux yeux du neveu, cet argument valait moins qu'une dot : — Eh ! ma tante, répondit-il, Dieu a béni aussi Job, et il y a un moment où je n'aurais pas épousé sa fille.

J'augure tristement des mariages où l'argent seul a joué un rôle. Ce qui commence mal a peu de chances de bien finir. Ces unions malsaines sont la source accoutumée des sépara-

Digitized by Google

tions, des adultères et des scandales. Tous ces déclassés, époux libertins, femmes mal vivantes, reçoivent des tribunaux la solution qui les délivre ou le châtiment qui les frappe. Le monde frivole ne se ferme guère aux mauvaises renommées que la fortune embellit. Les époux désunis vivent dans l'oubli l'un de l'autre, séparant leur existence et leurs désordres. Et souvent, un enfant grandit qui, renvoyé par autorité de justice, de son père à sa mère, comme un volant d'une raquette à l'autre, ne saura plus tard, en regardant ceux dont il est né, ce qui leur est dû de mépris, de respect et d'amour.

La vie réelle est rarement un roman, souvent un drame : Rappelez-vous l'histoire d'hier. Qu'une jeune fille devenue dame, mal portante et mal mariée, folle à la fois de corps et d'esprit, s'éprenne du second et du premier venu, et file l'amour interdit dans une mansarde d'étudiant : ces aventures se voient ou plutôt se cachent tous les jours et sont dans le désordre des choses. Chaque jour qui s'écoule ajoute de nouveaux noms à la longue liste des épouses

Digitized by Google

coupables et des maris trompés. Le difficile en ce bas monde ce n'est pas d'oublier ses devoirs, c'est, hélas, de s'en souvenir.

Les séductions se ressemblent, mais les dénouements diffèrent. Ce qui est rare et ce que nous venons de voir, c'est un mari cherchant les preuves de son infortune dans les espionnages de la police et les racontages des valets. Il achète sa conviction et prépare sa vengeance. Le voilà qui, agitant derrière une porte fermée le spectre d'un enfant mort, fait appel à la tendresse de la mère pour triompher des terreurs de l'épouse. Il entre, court à sa victime, et la jette sanglante sur le pavé, meurtrie de coups de poing et trouée de coups de couteau. Pendant que l'époux entre par la porte, le séducteur fuit par la fenêtre. Je laisse de côté les autres incidents qui ont défrayé les journaux. Et en fin de compte, deux êtres qui pouvaient vivre heureux l'un par l'autre ou l'un sans l'autre, sont tous deux sortis de ce monde : celui-là par une condamnation qui flétrit, celle-ci par une agonie qui rachète.

Digitized by Google

Mais ce qui élève ce sombre drame du vulgaire au merveilleux, le voici, et je viens de le dire : c'est le repentir et c'est l'expiation. Quand la malheureuse se vit précipitée du crime dans le châtiment, elle ne jeta qu'une prière : « Un prêtre ! » Elle n'eut qu'une pensée : Dieu. A son mari qui l'avait frappée, aux survenants qui lui portaient secours, elle répétait la même demande : Un prêtre ! Et dans la chambre et dans la rue, la foule amassée ricanait insolemment. C'est, disait-on autour d'elle, et elle entendait, c'est une riche qui a failli et qui réclame un calotin. Ah ! que voilà qui est nature ! Cette plèbe inepte et impie, qui cherche dans l'ordre moral des inférieurs et non des maîtres, pardonnait plus volontiers à cette riche, comme on l'appelait, de s'être abaissée par la faute que relevée par le repentir.

On la conduisit à l'hôpital où elle agonisa trois jours sans qu'aient faibli un instant sa raison, son courage ou sa foi. Devant la mort prochaine, elle n'eut pas une plainte et pas un

Digitized by Google

regret. Elle pardonnait, se repentait et priait, louant Dieu du long supplice qui lui avait donné le temps de se reconnaître et le mérite d'expier. Les ouvriers de la dernière heure ne sont, nous l'avons appris, ni les moins méritants ni les moins récompensés. Le maître du champ permet parfois que les semences chrétiennes qu'une vie coupable a dissipées, se retrouvent et fructifient dans la mort.

Pendant une des trois nuits qu'elle passa dans ce séjour des douleurs humaines, elle entendit à ses côtés le râle d'une agonisante. Une autre créature se mourait, une autre âme allait partir. Elle prit un crucifix et s'adressant à l'amie dévouée qui la veillait : « Va, lui dit-elle, auprès de ma compagne d'agonie, et dis-lui que cette croix, qui aide à mourir, lui vient de sa voisine, la pauvre femme qui a tant péché ! » Ces détails d'une fin chrétienne et pénitente ont, ce me semble, leur émotion comme leur grandeur. Quelques heures après, la victime s'en allait, par la porte des douleurs, vers les jugements du juge infaillible.

Digitized by Google

Cette sombre histoire est vieille maintenant, c'est pourquoi j'en ai parlé. Je n'en ai voulu montrer que le côté consolant et rare. Il ny a de vulgaire que la faute : le châtiment étonne et la mort attendrit. Ici, la justice et la miséricorde, l'homme et Dieu, ont fait leur œuvre tour à tour, l'un en frappant, l'autre en sauvant. Il est malaisé de quitter cette terre, à l'improviste, et dans un crime flagrant. Pour bien mourir, il faut avoir bien vécu. Parmi les exceptions qui confirment cette règle qu'on doit suivre, je n'en pouvais trouver une qui contînt une émotion plus poignante, et une leçon plus haute : l'émotion; je l'ai subie; la leçon, elle se dégage de la vie, du sacrifice et du repentir d'une femme que le monde oublie, et dont Dieu se souvient.

Ces sentiments sont chrétiens, mais il suffit qu'ils le soient pour qu'un grand nombre les repousse. Il y a quelque temps, M. Hugo, selon ses impropres expressions, s'est mis en tête de « marier un nouveau journal avec le peuple ! » Ce n'était pas un bon mariage; cepen-

Digitized by Google

dant il s'est accompli ; le marié manque de distinction, mais il est bien dressé, et je crois qu'il rapporte. C'est un journal orné d'un beau titre : le *Peuple souverain*. Il a deux rédacteurs qui l'agrémentent, l'un de la plume, l'autre du crayon. Les dessins ne valent pas mieux que les articles ; mais le peuple est un bon souverain qui se contente de très peu.

Cette feuille apprécie à sa manière les petits drames de la vie intime. J'ai cueilli l'anecdote suivante dans le numéro du 29 prairial an 80. Or donc, une fille de vingt-six ans,

Jeune, et du peuple ayant quelque pitié dans l'âme,

noua avec un employé de commerce des relations plus familières que décentes. On n'était cependant pas dans le mois des chaudes ardeurs, mais le noble cœur des vierges libres ne distingue pas entre les saisons, et s'allume aussi bien en vendémiaire qu'en thermidor. Donc elle avait vingt-six ans, l'âme démocratique, et s'en allait, prêchant d'exemple l'émancipation de la femme et la liberté des

Digitized by Google

unions. Quant aux principes, elle en avait à revendre, tous républicains : j'imagine qu'elle en revendait.

Ce qui la perdit, ce fut l'ambition. Non contente de faire la joie des ouvriers aux mains calleuses, elle s'éprit, comme dit le maître, dans l'*Année terrible*, « d'un idéal ayant un profil de fléau. »

Cet idéal, outre son profil, avait encore une position : il était employé de commerce, plus qu'un radieux prolétaire, un peu moins qu'un vil bourgeois. Elle fut vite punie d'avoir déserté la cause radicale : l'employé la répudia lâchement. Mais elle avait concentré sur ce commerçant méprisable toutes les tendresses de son âme d'élite. Elle l'eût épousé si le mariage ne lui eût semblé justement un outrage de la loi à la nature, de la religion à l'humanité.

Elle employa, pour reconquérir l'infidèle, les procédés de l'amour irrité. A deux ou trois reprises, cette vaillante fille roua de coups l'efféminé. C'était au mieux, mais les coups touchèrent le corps et non le cœur du commer-

Digitized by Google

çant. Alors elle acheta, dans son indignation et sur ses économies, un revolver à six coups et un litre de rhum concentré. Peu lui importait l'échafaud, pourvu qu'elle eût la vengeance. Elle chantait, en empruntant les accents de la sublime *Marseillaise :*

Le jour de gloire est arrivé.

Après quoi, elle monta la garde devant la porte de l'employé, l'attendit, et dès qu'elle le vit à portée, lui lança à la tête, d'abord le rhum, ensuite une balle : le rhum seul put arriver à sa destination. Cette touchante histoire s'est terminée en cour d'assises, ou la Vierge radicale a reçu cinq ans de réclusion : « C'est égal, » ajoute pour conclure le *Peuple souverain,* « si l'employé peut dormir désormais.... eh bien ! il aura du courage. » Moi, qui m'intéresse à ce persécuté, j'ai dans l'idée qu'il ira goûter bravement un bon sommeil où l'allégresse remplacera pour lui l'innocence.

Entre les deux aventures que je viens de rappeler, il est plus d'une ressemblance que dis-

Digitized by Google

cernera le lecteur. Je ne veux faire qu'une seule remarque : c'est que, selon qu'on se dit radical ou chrétien, le point de vue change et les appréciations diffèrent. Le rédacteur du journal marié au peuple ne paraît pas bien saisir les nuances délicates qui séparent le bien du mal et le vice de la vertu. Ce qui le choque, c'est le vote des cinq ans de réclusion appliqués à son héroïne. A ses yeux, les coups de poing du commencement, les coups de revolver de la fin, la bouteille de rhum et le reste, ne sont que les bagatelles d'une passion sincère :

L'amour, qu'est qu'c'est qu'çà ?

chantait, dans une romance candide, une virtuose aimée du peuple. Eh bien ! pour lui, l'amour c'est çà. J'avoue que, pour moi, c'est autre chose.

L'événement du jour est la visite des délégués de la droite naïve à M. Thiers, malin vieillard. Quand M. Thiers aperçut M. le duc d'Audiffret-Pasquier, il s'écria avec l'accent d'un César désabusé : *Tu quoque, fili mi !* Toi

Digitized by Google

aussi, ô d'Audiffret. N'est-ce pas vous, monsieur le duc, qui naguère, dans une sublime prosopopée, montriez ma tête blanchie sur le chemin de l'honneur et de la victoire. L'honneur, j'en viens ; la victoire, j'y vais.

M. Thiers ressemble à cette Mimi Pinson qu'un poète a chantée.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Elle a le cœur républicain.

Naguère, il disait à Bordeaux : « Ce que nous devons à tous les partis, c'est de n'en tromper aucun. C'est de ne pas nous conduire de manière à préparer à votre insu une solution exclusive qui désolerait les autres partis.

« Non, je jure devant le pays, je jure devant l'histoire, de ne tromper aucun de vous. Je vous en donne la parole d'un honnête homme, aucune des questions qui auront été réservées, n'aura été résolue, aucune solution n'aura été altérée par une infidélité de notre part. »

Ainsi chantait M. Thiers le 10 mai 1871. *Verba volant*, les paroles s'envolent. M.

Digitized by Google

Thiers prétend aujourd'hui qu'il n'est pas un Sganarelle pour placer son cœur à droite. Il pense avec l'Écriture que là où est son trésor, là doit être aussi son cœur. Son trésor, c'est la présidence.

M. Thiers est un philosophe que rien n'émeut et que rien n'étonne. Il a pris son parti des appétences démagogiques et des élections radicales. Il a dans la sagesse du pays une foi robuste que n'ont pas ébranlée tant de révolutions où il a joué son petit rôle. Il est heureux, il est confiant, il est immortel. Volontiers il répéterait comme Cicéron dans les derniers jours de la République, au lendemain de Catilina et à la veille de César :

O fortunatam natam me consule Romam !

Que Rome est heureuse ; elle renaît, je suis consul.

Il me serait doux de partager cet optimisme indulgent. Mais je m'inquiète malgré moi de tous les signes et de toutes les menaces du temps : les institutions qui me rassureraient

Digitized by Google

n'existent pas, les hommes qui m'épouvantent sont debout. Je lis les progrès du mal dans chaque journal qui s'imprime, dans chaque élection qui survient. Pauvre Rome vieillie, gouvernée par un vieillard, les barbares sont dans tes murs, n'attendant que l'heure et l'occasion pour essayer de nouveau le pillage des richesses et la proscription des dieux.

Digitized by Google

II.

29 juin 1872.

Le Bossu, par M. Paul Féval (27e édition.) — **La place Vendôme et la Roquette**, par M. l'abbé Lamazou.

Je viens de lire un livre qui compte presque autant d'éditions que M. Thiers de printemps. Il a sur le président l'avantage de ne pas parler politique. Comme les hommes, les livres ont leur destin, leurs auteurs et leur fortune. Le livre dont je parle a la destinée de bien des hommes : il plaît, il réussit, on l'achète.

Son auteur, M. Paul Féval, est un de nos plus féconds et plus heureux romanciers. La fécondité n'a jamais nui au bonheur. M. Féval

Digitized by Google

s'est placé au premier rang des amuseurs d'un temps où l'on s'ennuie. Sa prose fait prime et ses œuvres, à peine nées, roulent en feuilles pour s'amasser en volumes. Il a écrit dans cent ouvrages, et il est encore jeune. Comme un autre Xénophon, il ne prendra sa retraite qu'avec les dix mille. J'ai lu, signés par lui, et je n'ai pas lu tout ce qu'il a signé, de vrais chefs-d'œuvre d'intrigues puissantes et d'émotions vraies. Cet écrivain trois fois heureux possède dans son logis une folle aimable : l'imagination.

Tout le monde connaît ce roman de cape et d'épée qui a pour titre : *le Bossu*. Il commence par un meurtre, se poursuit dans les aventures et se termine par un mariage. Le meurtre est vengé, le traître est chassé, et le héros se marie ; l'héroïne conserve son honneur et retrouve sa mère. L'intérêt court sans faiblir à travers d'innombrables pages, le roman côtoie l'histoire, et vogue en pleine fantaisie ; on y voit des princes et des princesses, des bohémiennes et des aventurières, des financiers et

Digitized by Google

des spadassins. Que peut-on désirer de plus? Que le bossu se redresse! Eh bien, soyez contents, il se redresse.

M. Féval, et c'était son droit, a tiré une double mouture de cette bosse avantageuse. Il a transporté son ouvrage du roman à la scène. Personne n'a oublié quel succès de larmes et de rires il a obtenu, Mélingue aidant. Le *Bossu* a fait fureur. On l'a joué cent trente fois; on le jouera toujours, tant qu'il y aura un théâtre pour le drame; on le reprendra sans cesse quand il manquera un drame pour le théâtre.

Maintenant nous passons des émotions du roman aux drames de la vie réelle. M. l'abbé Lamazou nous raconte, dans un beau et bon livre, les événements dont il fut le témoin et dont il faillit devenir la victime; après avoir rempli son devoir de prêtre aux jours périlleux de la Commune, M. l'abbé Lamazou fut transporté comme otage dans une des cellules de la Roquette. C'est là que, résigné et croyant, ranimant les courages et élevant son âme, il

Digitized by Google

passa de terribles jours, à chacun s'étonnant de vivre et se préparant à mourir.

Là se trouvaient Mgr Darboy, le vénérable curé de la Madeleine, le Révérend Père de la compagnie de Jésus, et enfin le président Bonjean : les premiers sont morts en martyrs. Pour un prêtre, le martyre entre dans les prévisions et dans les espérances de son apostolat. C'est sa vie, c'est son devoir, c'est son état que de bien mourir; soit qu'il aille par delà les mers évangéliser les sauvages, soit qu'il demeure en France pour le service des autels, il doit mettre au rang des choses possibles le sacrifice de sa vie et la glorification du supplice. On est missionnaire et martyr dans tous pays, surtout dans le nôtre.

Mais le président Bonjean n'avait été ni élevé, ni préparé pour une telle et si glorieuse fin. La magistrature n'est pas d'ordinaire un apprentissage de souffrance et une école de sacrifice. Il est peu de juges qui s'attendent à la mort des condamnés. Si la fin du président Bonjean me paraît si grande, c'est qu'elle sor-

Digitized by Google

tait de ses habitudes et n'entrait pas dans ses prévisions. C'était un sénateur de l'Empire, ami du prince Napoléon, partisan de la libre pensée. Il menait de front la Cour de cassation et le Sénat, et s'était acquis une réputation mélangée d'esprit libéral en politique et d'esprit fort en religion.

Pour savoir ce que vaut un homme, il faut l'épreuve du malheur. Il était de ceux à qui l'épreuve réussit. Il avait un tel sentiment du devoir que, même sous la Commune, il ne voulut ni manquer à son poste, ni déserter la justice. Il choisit pour revenir à Paris le moment critique où les autres s'en échappaient. Il envisagea les conséquences de son retour sans faiblir devant elles, et par là il se révéla de la race des grands magistrats d'autrefois qui élevaient leur âme à la hauteur des périls et au niveau de la justice.

Enfin, pour compléter l'exemple, il advint que ce sceptique retrouva la foi et l'humilité d'un enfant. Il écrivit dans sa cellule de condamné à mort les lettres les plus chrétiennes,

Digitized by Google

les plus touchantes qui soient jamais tombées de la plume d'un prisonnier. Ces admirables pages sont comme un miroir où se reflète l'âme la plus noble et la plus sereine qui fut jamais. Et quand il s'agit de confesser ses erreurs et de préparer sa mort, il tomba aux pieds d'un jésuite, d'un jésuite, entendez-vous. Il se releva leur égal, et mérita de tomber à leurs côtés, en serviteur de Dieu et en martyr de la justice.

Je me souviens que les insurgés offraient en ce temps-là de mettre en liberté les principaux otages, parmi lesquels l'archevêque, à la condition que Blanqui leur fût rendu. Si j'avais été à la place de M. Thiers (ce que je suis loin de désirer, si mauvais que soit M. Thiers et si bonne que soit la place), si donc j'avais été à la place de M. Thiers, il me semble que je n'eusse pas mis un instant en balance la vie de dix honnêtes gens et la libération d'un coquin. Positivement j'aurais rendu Blanqui.

L'abbé Lamazou est resté à la Roquette jusqu'à l'arrivée des troupes de Versailles.

Digitized by Google

Délivré, il a rendu grâce à Dieu ; puis, prenant la plume, pour la leçon de tous et l'édification de plusieurs, il a écrit ce qu'il a vu et raconté ce qu'il a souffert, ce qui est bien naturel quand on a beaucoup souffert et quand on a beaucoup vu.

Digitized by Google

III.

Aix-les-Bains, lundi, 1er juillet 1872.

Mon cher ami,

Parti de Paris en compagnie de deux Anglais, d'un nègre et d'un chien, je me suis endormi vers Montereau d'un sommeil souvent troublé par le bavardage des Anglais et les aboiements du chien. Le lendemain matin, je parcourais à toute vapeur les rives du lac qu'a chanté Lamartine. Je reconnaissais cet heureux pays où je vais, tous les ans, boire l'oubli des maux anciens et le remède des douleurs futures. A ma droite, le lac tacheté de voiles blanches; sur ma tête, un soleil de plomb; à l'horizon, les neiges éternelles; sur les coteaux,

Digitized by Google

des champs de seigles jaunes et des blés opulents; çà et là des arbres nains, le long desquels la vigne suspend ses grappes naissantes et ses guirlandes de verdure. Tout rayonne et tout est en fête : le ciel, la nature et les flots.

Aix s'embellit à chaque saison. Ses hôtels regorgent de monde et ses eaux bienfaisantes coulent chaque matin sur des tritons éclopés et des naïades souffreteuses; mais que ces naïades passent vite du simple au compliqué, c'est-à-dire de leur baignoire à leur toilette ! Je n'ai jamais vu sur les allées du parc ou sur la route de Chambéry robes plus triomphantes balayer plus de poussière. Dans mon hôtel loge une dame que nous avons surnommée le perroquet de la grande douche ! Elle porte un châle jaune, une robe blanche, un nœud rouge et un chapeau vert; son bec est intarissable et elle a bien déjeuné.

Ici comme partout, la beauté du paysage est gâtée par la laideur des indigènes. Bateliers, voituriers, médecins, hôteliers, baigneurs, tout le monde ici vous exploite comme une ferme

Digitized by Google

et vous vise au porte-monnaie. Il manque quelque chose à la félicité de ces braves gens, c'est une maison de jeu, une roulette et des croupiers. M. Dupressoir, en bon Français, voudrait transporter de Baden-Baden à Aix en Savoie, sa rouge, sa noire et son zéro. Le conseil municipal d'Aix-les-Bains a goûté ses propositions et mordu à la bille d'ivoire. Ce M. Dupressoir est un habile homme qui sait bien que dans ce monde il n'est pas de sot métier. Il est de l'avis de M. de Morny, lequel aussi fut un beau joueur : quand on donne un coup de rateau, il se tient du côté du manche.

Les Savoisiens, et je ne leur en fais pas un crime, se souviennent encore du bon temps où ils n'étaient pas Français. Ils ont gagné à l'annexion des chemins de fer, des routes, des subsides, des monuments; maintenant ils n'ont plus qu'à perdre. Je crois que la reconnaissance leur semble légère et que notre dette leur paraît lourde. Je me figure qu'ils ne demanderaient pas mieux que de s'en aller, à la façon de Bias qui emportait tout avec lui. Être

Digitized by Google

Français vaut des charges, être Italien vaut peu de plaisir. Mon opinion est que s'ils ne pouvaient avoir l'agrément d'être eux-mêmes, ils auraient la tentation de se faire Suisses. L'Helvétie est une nation libre, dont les habitants ont le droit de crier : « Vive la République ! » à toutes les fêtes. Aussi que de républicains, mais surtout que de fêtes !

Mardi, 2 juillet.

La démocratie fait des progrès en Savoie. Les marchands de vin sont les salons du peuple, s'écriait naguère un républicain convaincu : Ici le peuple a beaucoup de salons ! J'ai eu ce matin une conversation politique avec mon baigneur, homme sage, qui a douché plus d'un fou. Il n'est pas sans inquiétude sur la tournure des affaires, et il hésite à prendre du nouvel emprunt. Monsieur, m'a-t-il dit en branlant la tête et en agitant son tuyau de pompe, cela va comme en nonante-trois. Par nonante-trois il entendait 93 ! Eh ! mon

Digitized by Google

Dieu oui, lui ai-je répondu, le monde se gouverne de triste façon ; aujourd'hui comme en nonante-trois, il est peuplé d'imbéciles qui voudraient faire les méchants.

J'ouvre le premier journal venu, et j'y trouve le compte rendu d'une séance où les protestants réunis en synode se sont jeté aux oreilles des erreurs qui n'étaient pas bonnes à dire : la petite Église protestante se divise en conservateurs et en libéraux. En tête des conservateurs marche le vénérable M. Guizot, lequel, non content d'un gouvernement tué sous lui, porte le coup de grâce à sa religion. Ces arriérés soutiennent que Dieu est Dieu et que M. Guizot est son prophète. Ils croient aux Écritures, admettent la révélation et se qualifient d'orthodoxes. Nul n'a de religion, hormis eux et leurs amis, et ils s'inspirent d'un Saint-Esprit familier qui leur permet de se comprendre. Ils possèdent le don des langues et des discours, et ce qui pour eux est de l'hébreu, n'est pas même du français pour nous.

Leurs adversaires se sont constitués les

Digitized by Google

champions de la libre pensée. Ils ont pour porte-voix le suave pasteur Coquerel. Ils répudient la révélation, proclament le libre examen et remplacent la Bible par la conscience. Ce remplacement est discutable, mais la discussion est leur triomphe. Qu'est-ce qu'un protestant? un homme qui proteste! Plus on proteste, plus on est protestant. Ils sont évidemment dans le vrai de leurs doctrines et la logique de leurs fondateurs. Le protestantisme engendre la discussion, la discussion fait naître le doute, et le doute l'incrédulité. Ce sont les trois étapes des religions dissidentes. On ne peut borner la foi, ni circonscrire le dogme! on commence par croire un peu, on finit par ne plus croire; ou bien on se façonne, selon ses moyens, un Dieu commode, trop éloigné de nous pour nous voir, ou trop pareil à nous pour nous juger.

Que celui qui n'existe pas vous bénisse, disait un jour M. About à un voisin qui éternuait. Les dissidents du protestantisme en arrivent à cette formule qui unit un fort scepticisme à une grande bienveillance. Le signal est déjà donné,

Digitized by Google

des pasteurs, des évêques réformés ont soutenu hautement la doctrine de l'athéisme sans frein. Tout dernièrement, en Angleterre, un grand seigneur, un ancien ministre, le duc de Somerset, vient de publier un gros volume, duquel il résulte que la religion chrétienne est une plaisanterie qui a fait son temps et qui n'amuse plus personne. Le duc de Somerset déclare qu'il doit à son nom, à sa fortune et à son rang de dire hautement ce qu'il pense. Et il dit hautement qu'il ne pense rien. Venant d'un bourgeois, ce livre eût retenti comme un scandale; venant d'un duc et pair, il éclate comme un événement. En Angleterre, où la naissance a des priviléges et la religion des bénéfices, il faut être duc pour s'en prendre à Dieu.

Nous sommes plus coulants en France et nous attaquons de notre mieux le Dieu qui nous aveugle, et les ducs qui nous restent. Il convient de dire cependant que le synode protestant s'est montré respectueux pour le Créateur de toutes choses. Il a voté, à dix voix de majo-

Digitized by Google

rité, un amendement orthodoxe. La révélation a passé au premier tour de scrutin. Ce qui confond ma faible raison, c'est de voir une religion mise en articles, non de foi, mais de loi. Je préfère décidément les conciles aux synodes et les évêques aux pasteurs. Un protestant très-libéral m'a confié qu'à la prochaine assemblée la discussion roulerait sur le dogme de la Trinité. On veut réduire la Trinité à l'unité : Dieu le père a seul des chances de réunir une majorité décente. Dieu le fils sera probablement dépouillé des attributs de la divinité. Mais le Saint-Esprit ne passera pas : faute d'une voix on perdra le Saint-Esprit.

Il n'est donné qu'au seul *Journal des Débats* d'élever le ridicule à ces sublimes hauteurs. Cette feuille, qu'on n'a jamais accusée de donner ses convictions pour rien, a joui du triple privilége de fournir des sénateurs à l'empire, des immortels à l'Académie et des sangsues aux listes civiles. Le pauvre roi Charles X savait le compte de ces dévouements tarifés. Depuis lors, les *Débats* ont toujours tourné

Digitized by Google

leur girouette du côté du soleil levant : leur direction, dans ces derniers temps, est tombée d'un peintre à un bijoutier, et leur politique a côtoyé la monarchie pour dévier dans la République ! Ils prennent M. Thiers pour de l'or en barre ! Vous êtes orfèvre, monsieur Bapst.

C'est M. John Lemoinne qui a donné le *la* démocratique. Dans la folie Bapst, M. Caraguel secoue le grelot et M. John manie la batte. M. Ratisbonne exécute le joli tour du parapluie, M. Cuvillier-Fleury manie le martinet du pédagogue, et M. Jules Janin enfle au soleil son outre parfumée de latin. Le personnel de la rédaction se réduit à ces seuls virtuoses. M. Saint-Marc Girardin a émigré vers d'autres rivages : *Lugete veneres.* Pleurez, grâces antiques. Sans mentir, le directeur des *Débats* a perdu la plus belle perle de son écrin. Vous êtes orfèvre, monsieur Bapst.

Digitized by Google

Mercredi, 3 juillet.

Hier soir, à table d'hôte, grand tournoi politique. Un gros monsieur prétend, au dessert, que Gambetta est un foudre de guerre, un miracle d'éloquence et un modèle de patriotisme. Un officier blessé devant Orléans contredit cette opinion hasardée. La dispute s'échauffe, et tout entre en danse, l'Empire et le 4 septembre, M. Thiers et la Commune. L'officier indigné se calme en apprenant que le gros monsieur a reçu une douche le matin même. M. Thiers est diversement apprécié : « L'autre jour, raconte un des convives, le président de la République offrit une place lucrative à un jeune homme sans fortune; le jeune homme pauvre refusa. — Félicie ! s'écria M. Thiers au comble de la surprise, Félicie ! il a refusé. S'il était républicain, ajouta-t-il avec conviction, s'il était républicain, il eût accepté. » L'officier rit de bon cœur, mais le gros monsieur ne rit pas.

Digitized by Google

— Voyons, continua le président, tout ceci n'est pas naturel. Jeune homme, vous appartenez à un parti. En vérité, c'est de la démence : est-ce que moi j'appartiens à un parti? Il faut être de son temps, espérer tout et ne croire à rien. »

Après cette anecdote, on laissa M. Thiers et on vint à parler du maréchal Bazaine et de quelques autres, qui ne furent en ces derniers temps ni sans reproches ni sans peur. Ah! que de gens ont capitulé, les uns avec l'ennemi, les autres avec leur conscience ! Tout mauvais cas n'est pas pendable. Et que deviendrait la société française, si l'on condamnait à mort tous ceux qui ne méritent pas de vivre? Celui qui plaidait ainsi était un jeune avocat qui n'avait pas fini d'user sa première robe. Il était sans causes et ne semblait pas sans raison.

Si j'avais été choisi, continua le basochien, pour plaider devant des juges intègres les causes de Bazaine, qui capitula, ou de Cerfbeer, qui déserta, voici en quel langage j'aurais atténué ces calculs de politique ou ces défail-

Digitized by Google

lances de soldat. J'aurais montré la France sans direction, sans gouvernement et sans guide, devenue la proie de maîtres de hasard et de dictateurs de rebut. J'aurais dit le caprice substitué à la loi, l'intrigue à la justice, l'ambition à l'honneur. Point d'Assemblée, point de contrôle et personne parmi les écumeurs du 4 septembre ayant qualité pour agir et droit pour commander. En de telles circonstances, chacun était libre de se conduire à sa guise et de se prononcer soit pour la paix, soit pour la guerre. Si vous condamnez à mort ceux qui signèrent des capitulations honteuses, de quelle peine frappez-vous ceux qui poursuivirent une guerre insensée? Quoi! Bazaine sera fusillé et Jules Simon restera ministre! Comment! la mort pour Cerfbeer et la gloire pour Gambetta! Ceux-ci seront flétris, ceux-là seront honorés! Non; je réprouve de toutes mes forces ces monstrueuses inégalités de la justice humaine. Oubliez, si vous le pouvez, la honte et le sang si largement répandus pendant l'éclipse de la patrie, ou grandissez votre dédain

Digitized by Google

à la hauteur des forfaits. Le mépris est une science agrandie que ceux-là seuls peuvent apprendre qui méritent encore l'estime.

Cette plaidoirie terminée, je sortis en proie à une émotion que je voudrais vainement cacher. Autrefois, il y a bien longtemps, alors que j'étais écolier, j'ai connu Théogène Cerfbeer, mon aîné d'un an ou deux. Notre intimité n'a cessé qu'au jour où, s'étant marié, il se fixa définitivement dans ses propriétés de Lorraine ; j'ai su qu'il y menait une vie de travail et de dignité, cherchant à être utile et tâchant de bien faire. C'était un esprit délicat et fin, nourri de fortes études, avide de connaître, paresseux à produire, aimable, réservé, et ne causant qu'à ses heures et pour ainsi dire entre intimes. Qui eût pensé alors qu'une telle destinée pouvait l'atteindre, et qu'il serait aux prises avec des difficultés plus grandes que son courage ou plus fortes que sa raison ! Il a failli, je le sais trop, mais dans un temps d'orages où peu de gens sont restés purs. Il est resté brave et résolu jusqu'au moment où il s'est érigé en

Digitized by Google

juge des malheurs publics et s'est senti la victime d'une douleur de famille. Ce n'est pas dans l'infortune que lui manquera le faible appui d'une voix qui lui fut connue. Il eût pu détourner de lui le châtiment qui l'a frappé en adoptant la patrie du vainqueur ou en invoquant les conditions du traité conclu. Il ne l'a pas voulu : que ceci lui soit compté. Et qu'il nous soit permis de le recommander humblement à ceux qui ont reçu le droit de substituer, en nos tristes jours, la grâce au châtiment et la clémence à la justice.

Les conseils de guerre, qui ne chôment point, ont prononcé de nouvelles condamnations à mort. Quand donc aurons-nous épuisé le long arriéré de la Commune ? Les condamnés d'hier me font l'effet de revenants d'un autre âge. La mort qui les revendique les oublia si longtemps qu'en vérité l'indignation ne triomphe plus de la pitié. Tant de jours se sont écoulés entre le crime et le châtiment que je suis tenté d'appliquer aux tribunaux cette parole des livres saints : *Quod facis fac citius*, ce que vous

Digitized by Google

faites, faites-le plus vite. Je ne suis partisan ni de l'amnistie, ni des retards, mais je ne puis comprendre que la justice soit inflexible quand il semble que le temps pardonne.

Je viens de lire les dernières séances de la Chambre : les haines redoublent et les rancunes s'exaspèrent. Je ne puis m'empêcher de répéter à voix basse le vers inécouté d'un grand poëte :

Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps ?

Comme l'empire romain à ses derniers moments, la patrie française, épuisée, ne produit plus que des eunuques et des bateleurs. Ce m'est une cuisante douleur que d'assister jour par jour à l'agonie de mon pays. Il est donc vraiment vrai que les peuples s'en vont et se débattent vainement contre la loi des décadences et la fatalité de la mort. Le ciel s'assombrit sous de nouveaux orages, et nous nous retenons aux institutions présentes comme des naufragés aux épaves d'un vaisseau perdu.

On me montre, pour me rassurer, le mirage

Digitized by Google

du nouvel emprunt. Le crédit survit et l'honneur s'écoule. Le patrimoine est dissipé des vertus héréditaires, et la France n'est plus monarchique, ne devient pas républicaine, mais demeure servile. Il faut un maître, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne. Hier César; M. Thiers aujourd'hui; demain le premier venu. L'empire est audacieux. Nous avons raillé la théorie des hommes providentiels, et nous subissons le joug des présidents nécessaires. Que M. Thiers disparaisse, qu'adviendra-t-il, je vous le demande, de l'intégrité du territoire et du succès de l'emprunt? Voilà où nous ont conduits nos malheurs, moins grands que nos fautes. Rien ne reste debout qu'un vieillard parmi des enfants et qu'une ruine parmi des débris.

Digitized by Google

IV.

UN REVENANT.

Aix-les-Bains, 11 juillet.

Monsieur le président, c'est moi !
Je vous tire trois révérences.
Tous les deux nous sommes, je crois,
D'assez anciennes connaissances.
La santé, c'est le plus grand bien.
Comment va donc Votre Excellence?
— Monsieur, dit Thiers, de l'indulgence,
Je ne vous reconnais pas bien.

*
* *

C'était après mil huit cent trente.
Vous étiez plus vert qu'à présent....
Je songeais au cours de la rente,
Sur le pont, en vous attendant.
Nous causions, au clair de la lune,
De la femme que vous savez.

Digitized by Google

— Ah! monsieur, dit Thiers, vous rêvez,
Je n'eus pas de bonne fortune.

*
* *

Vous aviez tout, je n'avais rien...
Aurais-je perdu votre estime?...
La pauvreté n'est pas un crime...
Comme nous nous comprenions bien...
C'était dans le temps peu prospère
Où le gaz ne s'allumait pas.
Nous traitions sous un réverbère.,.
— Monsieur, dit Thiers, parlez plus bas.

*
* *

Pourquoi donc? Personne n'écoute.
Nous sommes seuls comme autrefois.
Vous êtes, sans le moindre doute,
Un financier de premier choix,
Dans ce vieux monde où tout s'achète,
L'argent est le roi d'ici-bas...
— Monsieur, dit Thiers hochant la tête,
Je ne vous contredirai pas.

*
* *

. . . . . .

*
* *

Vous fûtes, ô vous qu'on révère!
Mon compère et mon tentateur.
Nous avons gagné dans l'affaire,
Moi, les injures, vous l'honneur.

Digitized by Google

Nos moyens n'étaient pas honnêtes;
N'eûtes-vous jamais de remords ?...
— Est-ce pour dire des sornettes
Que vous venez de chez les morts ?

*
* *

Je comprends : vous me faites signe
Que la morale est un vain mot,
Et qu'en politique maligne
Le plus honnête est le plus sot.
Puis vous serviez la monarchie,
Dont vous vouliez l'essai loyal...
— Très-bien ! dit Thiers, et, sur mon âme,
Vous ne raisonnez pas trop mal.

*
* *

Je dirai (cette flatterie
N'a rien qui vous doive étonner)
Que d'où je viens on apprécie
Votre façon de gouverner.
Après Lefranc, le plus grand homme
Ne serait qu'un petit garçon.
— C'est beaucoup, dit Thiers, mais en somme,
Je crois que vous avez raison.

*
* *

Le pays était monarchique ;
Vous nous faites républicains :
Ce tour est beau comme l'antique,
L'âge n'a pas rouillé vos mains.

Digitized by Google

Madame Thiers a de la chance.
Petit homme, l'État, c'est toi !...
— Oui, dit Thiers avec complaisance,
La bourgeoise est fière de moi.

*
* *

Nul ne vous monte à la ceinture
De la droite ou du centre droit.
Que d'esprit à ton petit doigt!
J'aime cette noble figure
Que Jacquemart en se jouant
Coucha sur la toile immortelle...
— C'est vrai, dit Thiers. Mademoiselle
Jacquemart a bien du talent.

*
* *

Trois milliards, la belle affaire!
Quel dommage d'être défunt!
Si j'étais encor sur la terre
Je souscrirais à votre emprunt.
A quel taux pensez-vous l'émettre?
Vous allez comme le pont Neuf!
— Je choisirai, dit Thiers, peut-être
La date de quatre-vingt-neuf.

*
* *

A votre âge, aucun rhumatisme,
C'est merveilleux, je m'y connais.
Vous n'êtes pas de ces niais
Qui succombent d'un anévrisme.

Digitized by Google

Chez vous, l'esprit prime le cœur,
Et votre cœur n'est pas malade.
— Touchez là, dit Thiers, camarade,
Vous me faites beaucoup d'honneur.

*
* *

Vous avez eu, comme l'Empire,
Un complot bien imaginé;
Mais souffrez que je me retire...
C'est l'heure de votre dîné...
— Restez. — Non. — Seulement un verre,
Car il fait chaud dans mon logis.
— Restez donc... — Non. — Allons, tant pis,
Vous ne verrez pas Saint-Hilaire.

*
* *

ENVOI.

Sain d'esprit, mais le corps malade,
Par un temps d'orage, agacé,
J'ai composé cette ballade
Du vieillard et du trépassé.

*
* *

Je n'entends plus tomber la grêle,
Le soleil brille de nouveau,
Et son premier rayon se mêle
A la dernière goutte d'eau.

*
* *

Digitized by Google

Tout s'éclaire encor dans le monde,
Les champs et les esprits chagrins ;
Les épis de la moisson blonde
Penchent leurs fronts chargés de grains.

*
* *

Plus loin les neiges éternelles,
Là-haut des nuages errants
Tournent en déployant leurs ailes
Comme un grand vol de cygnes blancs.

*
* *

Je vois passer sous ma fenêtre
Les femmes aux regards charmants.
Elles s'en vont, rêvant peut-être
Toilette neuve ou vieux romans.

*
* *

Elles s'en vont, fleurs à la joue,
Belles de la saison des eaux,
Tandis que la brise secoue
Les longs rubans de leurs chapeaux.

*
* *

Des ombrelles à leur main fine,
Elles laissent sur les sentiers
Des empreintes où l'on devine
La petitesse de leurs pieds.

*
* *

Digitized by Google

Je me promène ou prends un livre,
Ma plume urt sur le papier,
egoûte lebcoonheur de vivre,
J'oublie et je suis oublié.

*
* *

Je ne veux rien savoir, j'ignore
Ce qu'on prépare et ce qu'on dit,
Et si l'homme retourne encore
A la fange dont il naquit.

*
* *

M. Thiers marche à la montagne.
Qu'importe? Je me suis moqué
De Gambetta, Coclès manqué
Qui garda bien le pont d'Espagne.

*
* *

Ma gaîté feinte n'est qu'un songe,
L'esprit et l'âme ont leurs besoins.
On dit : « J'oublie, » eh! non, mensonge,
Mais peut-être on se souvient moins.

*
* *

Toujours, partout, il faut qu'on pense
Aux jours anciens, au temps nouveau.
On songe à toi, pays de France!...
La patrie est tombe et berceau.

*
* *

Digitized by Google

C'est ici que j'aurais dû mettre
Un petit doigt de sentiment.
Mais le temps fuit, je clos ma lettre,
Et je brusque mon dénoûment.

*
* *

J'ai bien employé ma journée,
Je vais à la boîte, où, pour vous,
Je jette cette épître ornée
D'une République à cinq sous.

*
* *

Arrivera-t-elle? peut-être!
Les messages ont leur destin.
Comme les hommes, une lettre
Trop souvent s'égare en chemin.

Digitized by Google

V.

15 juillet 1872.

Hier, les révolutionnaires ont célébré l'anniversaire du 14 juillet 1789. Comme d'habitude, des banquets, des libations et des discours. Ces ennemis de tout ordre moral et de tout pouvoir humain ont, dans le mal, une logique qui ne dévie jamais. Il appert de plus en plus, qu'entre eux et nous, rien n'est pareil et rien n'est commun, ni les mœurs, ni la pensée, ni même le langage. Leurs souvenirs sont nos regrets, et leurs triomphes nos douleurs.

C'est le 14 juillet 1789 qu'a succombé la Bastille. C'est la date de la décadence, l'aurore de la Révolution! Et cela, non parce qu'un amas de pierres et de sable s'est écroulé

Digitized by Google

sous des mains violentes, mais parce qu'une première et mortelle atteinte fut portée à la royauté, fondatrice et salut de la nation. Ce jour-là, a dit M. Gambetta dans sa langue indocile, « un monde nouveau, celui de la dignité individuelle et de la volonté laïque, a fait son entrée dans le monde. » Ce jour-là, dirai-je, avec une raison et un français plus corrects, la Révolution a fait son entrée dans le monde : et par Révolution, j'entends le mépris de la justice et le droit de la folie. Le respect était perdu de la vie humaine et de la majesté royale ; les bêtes déchaînées avaient goûté le sang dont elles ne devaient jamais oublier l'âcre et terrible saveur. L'alliance venait de se rompre entre la France et la monarchie, la liberté et le droit, et dès lors commençait ce drame fortement mêlé de ridicule et d'horreur, qui fit monter le prince à l'échafaud et rouler le peuple à l'abîme.

La prise de la Bastille fut, on le sait, le coup d'essai de la garde nationale à son berceau. La vieille forteresse avait, au dire de

Digitized by Google

M. Thiers, qui n'est pas suspect, une garnison de trente-deux Suisses et de quatre-vingt-deux invalides. Contre cette poignée d'hommes se rua une masse considérable de gardes françaises, de bourgeois et d'ouvriers traînant canons, piques et fusils. Un des chefs de la foule s'appelait Hullin. Cet Hullin devint général, et, quelques années plus tard, il présidait la commission militaire devant laquelle comparut le duc d'Enghien. Il est ici-bas de singulières aptitudes et de fatales destinées, mais il est rare que l'homme se démente et se contredise : tel il débute, tel il termine, et la fin couronne son œuvre.

L'attaque dura longtemps. Quand toute espérance fut perdue de lutter avec trente hommes contre une multitude, le gouverneur de Launay se saisit d'une mèche allumée et voulut faire sauter la place. La garnison s'y opposa et se rendit sous promesse de la vie sauve. Un pont s'abaisse et la foule se précipite. Quelques instants plus tard apparaissait au bout d'une pique la tête coupée du gouverneur de Launay. Trois de ses officiers eurent

Digitized by Google

le même sort. Ce furent les premiers martyrs. La Révolution commençait.

Presque au même moment, on conduisait au Palais-Royal pour y être, disait-on, jugé, le malheureux Flesselles, prévôt des marchands. Son crime était d'avoir refusé des armes à la populace révoltée. Il n'arriva pas même à destination et ne put comparaître devant ses prétendus juges. Il fut tué au coin d'une rue d'un coup de pistolet ; le sang innocent avait déjà largement coulé et un patriote sincère, le duc de la Rochefoucauld, s'écriait, dans une tristesse prophétique : « Il est bien difficile d'entrer par une pareille porte dans la véritable liberté. » Eh! sans doute, on n'allait pas à la liberté dont on voilait déjà l'image un instant entrevue, mais à la tyrannie de la foule venant aboutir au despotisme d'un César.

J'emprunte ces détails d'une lugubre histoire, à un remarquable travail de M. de Larcy, qui fut ministre[1]. Trois jours plus tard,

1. M. de Larcy avait donné sa démission de ministre des travaux publics le 27 juin 1872.

Digitized by Google

Louis XVI entrait à Paris. « Je jure, dit le roi, qu'il n'y aura jamais une goutte de sang français versé par mon ordre. » Le monarque, qui, au début de son règne, avait aboli la torture, fut fidèle à la parole donnée. Mais la fureur du peuple souverain se substituait déjà à la clémence des rois dépossédés. Le vingt-deux juillet, on arrêta à vingt lieues de Paris, Foulon, conseiller d'État, et Berthier de Sauvigny, son gendre. On reprochait à Foulon d'avoir dit qu'il fallait faire manger du foin au peuple. On le conduisit à Paris, ayant un paquet d'orties au cou, un bouquet de chardons à la main et une botte de foin derrière le dos. Avant d'entrer à l'Hôtel-de-Ville, où il devait comparaître devant un jury populaire, le malheureux vieillard était dépecé par la foule, et sa tête blanche, promenée au bout d'une pique, servait de jouet au peuple-roi.

Au même moment Berthier de Sauvigny arrivait dans un cabriolet, conduit par des gardes et poursuivi par la multitude. Il aperçoit le sanglant trophée : il lutte, il se débat,

Digitized by Google

il meurt; les assassins se partagent les lambeaux de la victime, et on vit se balancer au fer des piques le cœur du gendre et la tête du père. C'est au lendemain de semblables scènes que Barnave, qui fut cependant un des meilleurs parmi les mauvais, laissait échapper ces mots : « Le sang qu'on a versé était-il donc si pur? » Il est commode, après les grands forfaits inexpiés, de prétendre que les victimes ne valaient pas les meurtriers! Pauvre Barnave! ces paroles prononcées furent le remords de sa courte vie. Il vit le sang le plus pur et le plus innocent ruisseler sur les places publiques. Il avait cru à la liberté, à la monarchie, à la gloire. Il avait mis au service de ces nobles causes l'emportement de sa jeunesse et la chaleur de sa parole. La gloire qu'il avait rêvée pure était souillée, la liberté qu'il avait crue immortelle agonisait, et la reine était morte dont il avait baisé la main. Le jour où il posa la tête sous le couteau révolutionnaire, il détourna les yeux des pourvoyeurs de la mort qui insultaient à son supplice, et perdit, avant

Digitized by Google

la vie, le courage et le pouvoir d'espérer en quelque chose et d'estimer quelqu'un.

Ce n'est jamais sans une émotion poignante que je remue ces souvenirs de sang et de larmes. Ces annales, dont aucun peuple en aucun temps n'a pu dépasser l'horreur, ne font jaillir de mon âme qu'un intarissable mépris. Je n'y découvre, à quelque endroit que je les regarde, que des sujets de dégoût et de pitié profonde. Partout des fleuves de sang, des mondes de vices et des montagnes d'infamie. Des déclamateurs vides d'idées et gonflés de mots, des disciples de Rousseau prenant la nature pour temple, la raison pour déesse, et fredonnant, entre deux massacres, des hymnes à l'Être suprême, et des idylles sous la verdure ! Tels sont les régents du peuple et les maîtres du monde. On rit, on boit, on chante ; ceux qui vont mourir choquent dans un dernier banquet leurs coupes où nagent les roses. On rêve de Sparte et de Rome. Le tigre plébéien rugit autour des prisons peuplées. Petits avocats, petits tribuns, petits bourreaux se succè-

Digitized by Google

dent et se dévorent. Personne n'est lâche et tout le monde est fou. On ressent le vertige de la mort et de la vie, et toute une génération s'écoule au bruit des déclamations, des ivresses et des couteaux.

Pour nos démocrates modernes, le 14 juillet, le 10 août, le 21 janvier, sont des jours fériés qu'il convient de marquer de blanc et de taches de vin. Eh bien ! je le dis en toute vérité, nos révolutionnaires sont dignes de leurs ancêtres. Ils sont, comme étaient leurs pères, des fleurs de sottise et des vases de nullité. Aujourd'hui comme autrefois, la haine, l'envie, la pauvreté et l'ambition enfantent des démagogues. Il ne manque à nos Robespierres que l'intégrité, à nos Dantons que l'audace, à nos Saint-Justs que le courage.

Le Saint-Just allait aux comices, notre Gambetta se contentait de leur écrire. Il y a là une nuance, j'en conviens. Mais Gambetta n'a pas de rivaux dans l'art de lancer, à la fin d'un repas, le boniment démocratique. C'est un des signes de nos tristes temps qu'un tel person-

Digitized by Google

nage ait pu recruter des adeptes. Et cependant il a ses partisans, ses courtisans et ses disciples. Et je le comprends, car le peuple qui, chaque jour, élève la statue d'un faux grand homme ou d'un faux Dieu, choisit pour ses favoris non ses supérieurs, mais ses égaux. Il s'offusque des qualités rares et se prend aux défauts vulgaires. Il ne se donne qu'aux histrions et qu'aux dompteurs et fait, de qui le flatte, son favori, et de qui le châtie, son maître.

Je me souviens pendant mon séjour à Aix-les-Bains, avoir goûté d'un brochet à la Gambetta. Ce brochet avait été pêché dans les eaux du lac où Lamartine promenait Elvire. Une main savante avait disposé le long de ses flancs des écrevisses du plus beau rouge et des tomates couleur de pourpre. Les sénateurs de l'ancienne Rome ne discutaient que sur la sauce. Aujourd'hui on n'est pas grand homme sans baptiser un poisson. Donner son nom à une carpe ou à un saumon ! O popularité ! voilà de tes coups. Le brochet était excellent : j'en ai mangé.

Digitized by Google

J'aurais voulu qu'il figurât sur la nappe tachée du banquet de La Ferté-sous-Jouarre, et qu'une même table eût réuni le parrain et le baptisé. Néanmoins, je me fais une riante idée de ces agapes radicales présidées par le grand Léon. Ah! citoyen, te souviens-tu du temps où vous vous appeliez monsieur : on était pauvre, mais... aimable; on étudiait en compagnie de l'ami Laurier, dans la boutique à procès de Crémieux, fils d'Israël. Le soir, dans quelque café borgne, on prêchait les saines doctrines aux républicains en herbe, et l'on répandait la bière sur son gilet et l'éloquence sur le comptoir. L'occasion est venue, citoyen, et d'un bond tu t'es élancé de l'estaminet à la dictature. Monsieur, vos destinées ont changé; citoyen, ta fortune est faite. Tu fus le maître de la France et aspires à le redevenir. Devant les radicaux en liesse tu parles des droits de l'homme, de la lèpre du clergé, des bienfaits de la République et de la prise de la Bastille. Tu t'habilles comme un prince du peuple, et toutes et quantes fois que tu parais devant tes

Digitized by Google

électeurs, ton chapeau semble un miroir et tes bottes sont des soleils.

Eh bien, oui, le peuple a pris la Bastille, vainement défendue par quatre-vingt-deux invalides : l'histoire et l'architecture y ont certainement perdu, et je me demande ce qu'y a gagné le peuple souverain. A la place où fut la Bastille s'élève une colonne qui rappelle une révolution lamentable. Quelques pas plus loin, l'œil remarque un grand massif de pierres noires le long duquel passent des soldats. C'est Mazas, la Bastille nouvelle. Sur la façade du lourd monument, la devise célèbre « liberté, égalité, fraternité, » éclate comme une ironie. Liberté ! c'est la prison ! Égalité ! c'est l'abaissement ! Fraternité ! c'est la torture.

Ceci prouve que le besoin des prisons se fait généralement sentir ! Pour une que l'on renverse, on en reconstruit plusieurs. La Bastille avait ses sombres légendes et ses évasions fameuses. Je n'ai jamais entendu dire qu'aucun détenu se soit évadé de Mazas, et franchement, j'en suis bien aise. On perfectionne toutes

Digitized by Google

choses, et, de nos jours, Latude aurait moins de peine à apprivoiser une vieille araignée qu'à percer un mur nouveau. Les prisons sont bien nécessaires ! Si elles venaient à manquer, où mettrait-on les coquins en temps ordinaire, et, en temps de trouble, les honnêtes gens ?

Et nous aussi, nous avons assisté, il y a un an, à la prise d'une bastille. Cette dernière fois, ce n'était pas le peuple qui triomphait de l'armée : c'était l'armée qui triomphait du peuple. Oui, il y a un an, après huit jours de lutte acharnée, nos troupes forçaient l'enceinte de la prison de la Roquette, où tant de victimes considérables avaient été livrées ou réservées à la mort. Quand la populace se rend maîtresse des bastilles d'État, elle délivre les criminels et enferme les innocents. Ceci est tout simple, car les criminels la séduisent par la ressemblance et les innocents l'exaspèrent par le contraste. Que la populace fête à son gré ses triomphes sur nous, l'idée ne nous vient même pas de célébrer nos victoires sur elle. Le crime a des ivresses et les mauvais s'en souviennent ;

Digitized by Google

la justice a des rigueurs et les bons s'en affligent.

Il n'est si bonne compagnie qu'on ne quitte, disait le roi Dagobert à son chien. J'aurais voulu vous parler d'un livre autour duquel la renommée et la réclame agitent leurs trompettes tarifées. Ce livre s'appelle *l'Homme-Femme*. L'auteur se nomme Dumas fils. Si j'en avais le temps et le goût, je commenterais deux ou trois pièces de théâtre et ce dernier volume pour prouver que M. Dumas est un de ceux dont le talent décroît, mais dont la raison s'égare. Il s'occupe non d'écrire un livre, mais de soutenir une thèse, et son système invariable consiste à exagérer une vérité ou à orner un paradoxe. Ce chercheur de l'absolu ne trouve pas même le relatif; il travaille dans la religion et le scandale mêlés, trace un sillon et pense creuser un puits, va de travers et croit marcher droit, et, en fin de compte, sème un grain de folie dans le champ des hypothèses.

Les journaux m'apportent les détails du procès Cremer. Je me souviens d'avoir aperçu les

Digitized by Google

héros et la victime de ce petit drame militaire. Cet Arbinet méritait plutôt les soupçons que le supplice ! Il avait vu un bonnetier passer préfet et s'imaginait qu'un épicier pouvait devenir un personnage. Or il était épicier, voyageait souvent, achetait beaucoup et parlait trop. C'était un membre actif de la famille des bavards et de la majorité des sots. Il s'occupait de sucre et de politique, interrogeant, racontant, écoutant, à ce point qu'on crut découvrir l'oreille d'un espion sous la peau d'un épicier. Son ambition était de voir, avant de mourir, un général de nouvelle fabrique ; il vit Cremer, et il mourut.

On le fusilla sans procès, comme pourvoyeur et espion de la Prusse. J'en connais plusieurs qui, commissionnés par l'intendance prussienne à l'effet d'acheter les grains et le bétail, ont fait fortune à ce commerce honnête et vivent aujourd'hui dans le calme de leur conscience et dans le respect d'autrui. Arbinet n'achetait que pour lui, mais il a payé pour tous. Toutefois, ce triste procès contient un enseignement plus haut. Il nous rappelle, au cas où nous

Digitized by Google

pourrions l'oublier, avec quelle légèreté nos maîtres d'alors disposaient de la vie des citoyens et de la fortune publique. Et quels maîtres ! des pharmaciens parvenus, des généraux d'occasions, des avocats sans clients, des médecins sans malades, des commerçants sans crédit et des étrangers sans patrie. — Petite Pologne et grande Bohême !

Digitized by Google

VI.

27 juillet 1872.

Je pourrais intituler cette causerie « En une heure, » la vérité est que je n'ai qu'une heure pour l'écrire. Je devrais ne rien dire ; mais, quoi qu'on prétende, il est plus facile de parler que de se taire.

Si j'avais un peu plus de « ce temps qui ne fait rien à l'affaire, » nous eussions causé finances, de façon à ravir M. de Goulard, leur serviteur et leur ministre. C'est dimanche que se souscrit l'emprunt ; dimanche et lundi ! Dimanche pour les bourgeois, lundi pour les ouvriers.

Dimanche et lundi prochain, il sera loisible à tout être créé, possédant quatre-vingt-quatre

Digitized by Google

francs cinquante centimes, d'acquérir un revenu de cinq francs, uns, indivisibles et inaliénables. La création de l'emprunt durera deux jours; le troisième, les journaux radicaux nous apprendront que l'emprunt a été miraculeusement couvert, et ils attribueront ce merveilleux résultat à la vertu de la République dont Gambetta « fut le précurseur et dont M. Thiers est le prophète. »

On demande trois milliards, on en trouvera dix ou douze. Il est certain que ce grand résultat sera dû à la confiance qu'inspire, sinon notre avenir, du moins notre fortune : on nous sait riches, et on nous prête.

Mais la cause principale du succès de l'emprunt, c'est le taux auquel on l'émet ; on n'attire les capitaux que par l'appât d'un bénéfice : or, il y a un bénéfice considérable à prêter à six pour cent à un Etat comme la France, si richement doué, que les folies de ses gouvernants n'ont pu épuiser sa richesse. Il est évident que, sous une monarchie, le taux d'émission de l'emprunt se fût plus rapproché du pair ; mais

Digitized by Google

aujourd'hui, la France n'a plus à payer sa gloire. Elle paye l'ennemi et la République.

Quoi qu'il en soit, chacun se remue dans le monde et le demi-monde de la finance : les spéculateurs et les boursiers, les agents de change et les agents d'affaires, les banquiers juifs et les banquiers protestants, les usuriers éternels et les schismatiques enrichis vont lancer leurs larges filets dans le Pactole aux eaux troubles. L'opération est bonne et rendra des fruits dorés. L'emprunt trois ou quatre fois garanti, la Bourse monte, la rente fait prime, tous les tritons des marécages financiers soufflent sur les cours en hausse. Le moment favorable arrive. On vend, on joue, on réalise, on fait ses affaires et on sert son pays, et le soir venu, on s'endort dans le calme du juste et le sommeil du patriote.

Les emprunts ont leurs destinées. Les destinées de celui-ci seront, à coup sûr, propices. Il vivra ce que vivent ses pareils, puis après des oscillations variées, se perdra languissamment dans l'Océan de nos déficits. Et qui donc

Digitized by Google

y gagnera le plus? Est-ce la France? Est-ce la République? Non! je crois bien que, tout compte fait, ce sera M. de Rothschild.

Avec cet inévitable emprunt, la dette française atteint le chiffre effrayant de vingt milliards. Tel est l'héritage de deux Empires et d'une République. Et je ne parle ni de la défaite, ni de l'invasion, ni de la Lorraine entamée, ni de l'Alsace perdue! Les occasions ne nous manqueront pas de rappeler nos désastres aux révolutionnaires et aux despotes qui viendront. Car, aveugle qui ne voit pas que Dieu nous mène et que nous allons à ces deux extrêmes si voisins de l'anarchie et des Césars.

Pour le moment, je ne veux dire que ceci : c'est que plus la dette s'accroît, plus aussi l'impôt s'augmente. Il faut trouver des ressources qui puissent, sinon combler, à tout le moins masquer le gouffre, les mains avides du fisc s'étendent sur toute matière imposable, et tous sont frappés, riches et pauvres, dans le nécessaire et le superflu. Notre siècle de lumières a largement perfectionné les dîmes, les

Digitized by Google

tailles et les corvées, et les abus du vieil âge seraient les douceurs du nôtre. Les choses en sont venues à ce point qu'il faut maintenant plus d'imagination à un financier pour inventer un impôt, qu'à un poète pour combiner une tragédie.

Quelques esprits timides avaient songé à diminuer les dépenses. Ne pouvait-on réduire quelques budgets, affaiblir quelques traitements, émonder quelques branches gourmandes de l'arbre touffu du pouvoir ? Il paraît que non, et les plus compétents des financiers ont déclaré, après examen, que tout était pour le mieux dans la meilleure des Républiques. M. Thiers, qui n'est pas patient et qui se croit éternel, a dit en parodiant Descartes dans un mouvement d'humeur joyeuse : « Je dépense, donc je suis. »

Et d'ailleurs sur quelles institutions ou sur quels personnages faire porter les réductions ? Sur l'armée ? M. Thiers aurait pris les armes. Sur les fonctionnaires ? Ils ont peu de valeur, et il faut bien reconnaître que si on perd sur

Digitized by Google

leur qualité on se rattrape sur leur quantité. Sur l'indemnité des députés? Mais le code républicain stipule que les députés sont obligatoires, doivent être laïques et ne peuvent être gratuits.

Il m'était venu une idée, d'autant plus mauvaise, j'en conviens, que personne ne l'a proposée ; l'idée était simple et pratique : elle consistait à supprimer le traitement que toute croix d'honneur militaire entraîne avec elle. J'avais cru et je crois encore que l'honneur et l'argent sont deux choses incompatibles. Les croix d'honneur données à l'armée n'ont été payées que sous le premier et le deuxième empire, et je n'ai pas entendu dire que pendant près de quarante années leur gratuité ait diminué leur valeur. Si cette mesure a des chances d'être adoptée, c'est dans un pays comme le nôtre, si riche en dévouements de tout genre, que l'honneur s'y nomme légion.

Lisez le dernier rapport rédigé par M. Riant au nom de la commission des marchés, et vous ressentirez l'admiration qu'inspire le

Digitized by Google

désintéressement de M. Gambetta. Quel dédain des finances publiques témoignait en toute occurrence ce postillon de Longjumeau ! Va, disait-il à Naquet, et Naquet allait de son mieux : on achetait au double de leur valeur des canons médiocres, dont quelques-uns consentaient à arriver et se refusaient à partir. Mais le préteur Gambetta n'était pas un radical à se déranger pour si peu. Il remplaçait les victoires par les proclamations et les canons à longue portée par l'encre de petite vertu.

J'avais promis de parler une heure. J'ai tenu parole : l'heure est passée.

Digitized by Google

VII.

10 août 1872.

J'ai relu ces jours derniers une histoire toujours nouvelle, due à la plume d'un historien bien conservé ! La *Révolution française*, — voilà l'histoire ; — M. Thiers, — voilà l'historien. La Révolution n'a pas vieilli et M. Thiers est resté jeune. Une telle lecture offre, j'en conviens, moins de charme que de profit. Il n'est pas d'un médiocre intérêt pour le voyageur et pour le politique de remonter à la source des fleuves qui fertilisent et des hommes qui gouvernent. Ils sont plus petits et semblent plus purs. N'ayant pas encore tout le tribut régulier des affluents et des années, ils commencent modestement la marche qui les entraîne les uns à l'Océan, les autres à la mort.

Digitized by Google

J'abandonne les fleuves, ayant achevé la comparaison pour laquelle ils m'avaient servi. Je me contente des hommes, et j'avoue avec plus d'un philosophe qu'ils se peignent par leur style et se révèlent par leurs œuvres. Leurs premiers ouvrages comme leurs premiers mouvements sont généralement les meilleurs. Par ce mot « meilleurs, » j'entends les plus personnels et non pas les plus achevés. Ce sont ceux-là où l'on donne les prémices et comme la fleur de soi-même. On y découvre déjà sa nature, sinon encore son génie. Plus tard, l'expérience aidant, on se défie davantage, et l'on se livre moins. On modère ses instincts et l'on pèse ses paroles. Plus on s'enveloppe et plus on réussit ; car l'homme, hélas! est ainsi fait, qu'il gagne à cacher le plus qu'il peut de son esprit, de sa pensée et de son corps.

Cuvier ne demandait qu'un petit os pour reformer un mastodonte. J'estime qu'un observateur n'a besoin que d'un petit livre pour reconstituer un écrivain. Si M. Thiers venait à se perdre, il me semble qu'un seul volume suffi-

Digitized by Google

rait à le rétablir. Il n'en faudrait pas davantage aux naturalistes de l'avenir pour rebâtir de la tête aux pieds ce petit historien folâtre. Ils nous rendraient le monsieur Thiers que nous avons connu, lucide dans ses discours, nuageux dans ses idées, obstiné dans ses vues, retors dans sa politique : un monsieur Thiers d'après nature, vaniteux, colère et têtu, ayant touché à tout et pensant tout connaître, ayant longtemps vécu et croyant rajeunir, léger, habile et malin, n'estimant que le succès, ne désirant que le pouvoir, et mariant la grandeur des projets à la petitesse des moyens : excellent guide d'opposition et médiocre chef d'État, bourgeois parvenu, révolutionnaire persistant, moraliste sceptique, historien de détails, financier à systèmes, diplomate à routines et général de cabinet.

J'ai donc relu, et non sans intérêt, la longue histoire de notre première révolution. Je dis « notre première, » car nous en avons commis d'autres, et il n'est pas probable que nous nous arrêtions dans notre goût de changer et notre manie de détruire. Ce sont de lugubres scènes

Digitized by Google

dont il est bon que les ignorants s'instruisent et que les savants se souviennent. Quoi qu'il en soit, c'est en les racontant que M. Thiers a débuté dans la carrière des lettres humaines. M. Thiers était jeune en ce temps-là, et il avait reçu les leçons de deux prêtres défroqués, le baron Louis qui l'initia aux finances, et le prince de Talleyrand qui lui apprit la politique. Sous d'aussi bons maîtres, l'élève Thiers profita vite ; en 1832, son éducation était complète. Il savait que les hommes se vêndent, et dès lors il fut politique ; il en acheta un ou deux, et dès lors il fut financier.

Dans son *Histoire de la Révolution*, M. Thiers déploie les qualités agréables d'un observateur à vues courtes. Il juge avec indulgence et raconte sans passion. Il vise à être impartial et réussit à n'être pas odieux. Il s'abstient de prendre parti, se détermine à rester neutre et tient la balance égale entre la cour asservie et le peuple déchaîné. C'est un historien placide qui trouve pour tous les massacres, non des larmes, mais des excuses. Il a de l'indulgence pour

Digitized by Google

Brutus, de l'admiration pour César. Il ne s'étonne et ne s'émeut de rien, et, pour tout dire, il m'apparaît de la famille de ces révolutionnaires bourgeois enchantés d'être anoblis, qui, passant du despotisme qu'ils ont exercé à celui qu'ils ont subi, ont commencé par s'évertuer sous la carmagnole des jacobins, et fini par s'endormir dans le manteau des sénateurs.

M. Thiers loue sans réticences la grandeur de Danton et l'éloquence de Robespierre. C'est aller un peu loin peut-être dans la voie des éloges. Quant à Marat, il en fait un apôtre, « l'apôtre de la Révolution. » « Le poignard d'une jeune fille indignée vint à propos (à propos est charmant) en faire un martyr, et donner un saint au peuple qui, fatigué de ses anciennes images, avait besoin de s'en créer de nouvelles. » Quoi qu'on puisse dire de M. Thiers, il abuse plus des vieilles images que le peuple ne s'en fatigue. Dieu me garde de parler des nouveaux saints et des nobles modernes, mais il me semble que la sainteté et la noblesse ne se donnent qu'au mérite et ne brillent qu'à l'an-

Digitized by Google

cienneté. Les favoris du peuple n'appartiennent à aucune église, ils peuvent être châtiés, ils ne sont jamais martyrs. Quant à la Révolution, elle ne produit pas les saints, mais il arrive qu'elle les supprime.

M. Thiers n'est pas catholique, et à la façon dont il pense je ne crois pas que le catholicisme s'en plaigne. Il comprend que l'on ait pris la raison pour grande déesse et pour un petit saint Lepelletier de Saint-Fargeau. Il remplace volontiers la Bible par la République, et le bain étant donné et pris, la chaste Suzanne par le tendre Marat. La religion catholique avait, selon lui, multiplié les fêtes à l'infini. La Révolution, préférant le travail à l'oisiveté, n'admet que cinq fêtes nationales baptisées du nom de « sans-culottides ! » M. Thiers trouve l'idée superbe et le nom agréable. Enfin le calendrier républicain remue tout ce qu'il a en lui de parfums et de poésie secrète. Et le fait est qu'il court sans cesse de ventôse à floréal, impétueux dans sa colère et fleuri dans ses discours.

Laissez-moi cueillir encore un dernier brin

Digitized by Google

de fumier parmi les perles de M. Thiers. L'aimable historien ne craint pas de déclarer que les généraux et les soldats vendéens « se battaient pour une cause absurde et de toutes parts délaissée ou hypocritement défendue. » Je n'ai pas besoin de démontrer la fausseté de l'affirmation, mais je ne puis pas douter de la sincérité de l'écrivain. M. Thiers n'a jamais admis l'héroïsme inutile et le sacrifice improductif. Ce n'est pas un Caton pour favoriser les vaincus, ni un fidèle pour lutter contre la fortune. Il ne croit qu'à ce qui est arrivé, et, comme les dieux antiques, il s'attache à la seule victoire. Habile à saisir le côté pratique des révolutions, il tient qu'il vaut mieux les servir que les combattre. Il ne se paye pas de grands mots, mais de bonnes places, et partisan tour à tour de la monarchie de Juillet et de la République de septembre, il est devenu, sous l'une, ministre par encouragement, et, sous l'autre, président par nécessité.

M. Thiers raconte que la première République avait voté une fête annuelle à l'opinion.

Digitized by Google

« C'était, dit-il, une fête tout à fait originale et absolument française. » Elle durait un jour entier, « pendant lequel il était permis de dire et d'écrire impunément, sur tout homme public, tout ce qu'il plaisait au peuple et aux écrivains d'imaginer. C'était à l'opinion de faire justice de l'opinion même et aux magistrats à se défendre par leurs vertus contre les vérités et les calomnies de ce jour. Rien n'était plus grand et plus moral que cette idée. » Je crois, au contraire, qu'on peut trouver sans effort des idées plus morales et plus grandes; mais, il faut l'avouer, une telle fête est absolument superflue dans un temps où tous les jours sont des fêtes, où l'on a toute sa vie pour attaquer ses chefs, et cent journaux pour insulter les honnêtes gens.

M. Thiers invoque à l'appui de sa thèse les beaux souvenirs de l'antiquité. « Les Romains ne sont pas restés ridicules, parce que, le jour du triomphe, le soldat, placé derrière le char du triomphateur, pouvait dire tout ce que lui suggérait sa haine ou sa gaieté. » D'abord, et

Digitized by Google

heureusement pour la discipline, ce rôle d'insulteur public n'était pas rempli par un soldat, mais par un esclave. N'importe, je me représente M. Thiers en costume de général, monté sur un char de triomphe et traîné par six chevaux blancs sur le chemin du Capitole. M. Barthélemy, suivant d'un pied léger le cortége imposant, adresse au héros qu'il aime ces paroles sévères, mais justes : « O Adolphe ! tu es grand sous les lauriers de la présidence et sous la couronne d'emprunts. »

C'était, je crois, Saladin qui, au plus fort de sa puissance, chargeait un de ses courtisans de lui rappeler tous les jours cet avertissement salutaire : « Saladin, le roi des rois, le vainqueur des vainqueurs, le grand Saladin doit mourir. » M. le vicomte de Lorgeril vient de jouer, auprès du président de la République, le rôle de ce serviteur consciencieux. De plus il s'exprime en vers, ce qui donne de la noblesse. Il fait parler M. Thiers comme un Vieillard à la Mort, d'après Lafontaine.

Digitized by Google

Attends ! — Je n'attends point. — Que me veux-tu ? —
[Partons !
— Mais avant de partir, je veux payer la Prusse
Et donner à dîner à l'ambassadeur russe.

. . . . . .

Donne-moi quelques jours... une heure, un instant. —
[Rien.
— Ne puis-je avec Calmon avoir un entretien ?
— Non. — Laisse-moi du moins, ô déesse maussade,
De mon hôtel détruit rebâtir la façade.
— Viens ! — Permets que je voie encor mes bronzes d'art
Et mon portrait parlant que peignit Jacquemart.
— Viens donc. — Ne peux-tu pas emporter Saint-Hilaire ?
Il n'est pas à l'État, comme moi, nécessaire,
Et ce fidèle ami, qu'on met à tout emploi,
Trouvera quelque charme à voyager pour moi...

. . . . . .

M. de Lorgeril est un poëte assez indulgent pour me pardonner d'avoir mêlé mes vers aux siens. Le dialogue entre la mort et le président se termine comme on peut s'y attendre. M. Thiers cessè de parler, ce qui prouve que la mort l'emporte.

Nous sommes heureusement dans le domaine des hypothèses. Le président de la République se porte à ravir. Mais si M. Thiers se croit mortel, et j'ignore s'il a cette croyance, il peut

Digitized by Google

nourrir de saines pensées en vue de l'éternité! Tout n'a pas encore été dit sur le néant des choses humaines, et il est utile au plus petit comme au plus grand de méditer sur cet inépuisable sujet. Et si, plus vieux et plus sage, le président finit par ressentir le désir de la retraite et le fardeau des années, je lui souhaite de vieillir en sa maison reconstruite, entre de vieux amis qu'il n'aura pas perdus et quelques livres sérieux qu'il n'aura pas écrits.

Je ne pense pas qu'il soit trop tard pour parler, en changeant de sujet, des grands événements qui ont signalé nos derniers jours. La semaine précédente fut illustrée par le rapport de M. de Goulard et le discours de M. d'Audiffret. Après les banquiers, les banquistes.

Notre emprunt a été souscrit douze fois. C'est beaucoup, j'oserai même dire que c'est trop. Ce résultat inespéré et magnifique a frappé de stupeur l'esprit de M. de Goulard, l'avant-dernier des financiers. Je dis l'avant-dernier, car il ne faut décourager personne.

Digitized by Google

A de telles hauteurs, le vertige de la finance s'empare des plus fortes têtes. La France et l'Europe ont souscrit à notre emprunt pour quarante et quelques milliards. Une somme pareille n'existe pas dans le monde, et les Pactoles du jour ne roulent pas de telles paillettes dans leur limon. Nous sortons de la réalité pour entrer dans la fantaisie, et nous sommes la proie de joueurs spéculant, non sur notre crédit, mais sur notre rançon. A demain les affaires sérieuses.

Les Allemands seuls ont couvert cinq ou six fois notre emprunt. Ce qu'ils voulaient, c'était non pas des titres, mais des bénéfices. Selon la parole de l'Écriture, c'est sur le corps des victimes que se rassemblent les oiseaux de proie. Nous avons attiré sur nous les manieurs d'argent de toutes les nations, de toutes les langues et de toutes les tribus, et nous avons largement gorgé toutes les sangsues financières qui s'étalent dans les bourbiers juifs et les marais protestants.

Je suis étranger aux spéculations de tout

Digitized by Google

genre et j'ignore quelles brises suspectes font descendre ou monter les cours.

C'est pourquoi j'aurais désiré, en de telles matières, une spéculation moins ardente, un patriotisme plus sincère. Était-il possible et pratique de demander au pays de payer sa honte comme autrefois il payait ses gloires? Je ne le sais, mais je le crois. J'aurais voulu que la France se libérât seule, soit par dons volontaires, soit par sacrifices acceptés. J'aurais imposé à toutes les classes le tribut de notre rédemption, afin que le riche et le pauvre fussent unis dans la solidarité du malheur et le rachat de la patrie.

Je persiste à penser que le sacrifice eût mieux valu que l'emprunt. L'un eût été une leçon; l'autre n'est qu'un bénéfice. Pourquoi, vous qui gouvernez, avez-vous naguère arrêté le pays dans la voie des résolutions généreuses où il était prêt à entrer? Il eût appris par lui-même ce que coûtent les Césars et les empiriques, ceux qui prétendent le sauver et ceux qui veulent le guérir.

Digitized by Google

Il eût su une fois pour toutes, car il eût payé l'enseignement, qu'il ne faut remettre à personne le soin de ses destinées et qu'il convient de s'aider soi-même quand on veut que Dieu vous aide. Les révolutionnaires de septembre ont continué, en l'aggravant, l'œuvre lamentable de l'Empire, et nous avons subi tour à tour, sans nous plaindre et sans résister, le joug des incapacités muettes et des nullités verbeuses.

Le rapport de la commission des marchés ne nous a rien appris ni rien fait oublier. Avant de l'avoir lu, nous savions ce que nous devions à l'Empire et ce que nous coûtait la République. Nous étions depuis longtemps édifié sur les comptes de M. Gambetta, ce Naquet transcendant, et sur ceux de M. Naquet, ce Gambetta contrefait.

Jusqu'à présent, il n'apparaît pas que ceux qui vidaient nos bourses songeassent à remplir les leurs. Nous avons plutôt affaire à des gaspilleurs insouciants qu'à des escamoteurs enrichis. Ces messieurs avaient à la fois l'igno-

Digitized by Google

rance et le dédain des finances publiques. S'ils achetaient des canons au double de leur valeur, ce n'était certes pas dans l'intention de s'en servir. Ils prodiguaient leurs signatures et ménageaient leurs personnes. Ils étaient d'une galanterie sans limites et ils ont convié les représentantes du sexe faible dans la bohème des fonctionnaires. Les membres de ce gouvernement bizarre acceptaient un chargement de pommes de terre ou une livraison de chassepots de la main d'une vierge folle. C'est le cas de répéter avec un comique de ce temps-ci : Tout cela c'étaient des affaires de femmes. C'était aussi des femmes d'affaires.

Ces personnages extraordinaires se suspectaient les uns les autres. Ils vivaient, agissaient, négociaient et parlaient dans une défiance et un mépris réciproques. La République, c'était eux, et ils tenaient à la République ; ils mettaient au-dessus de la France le gouvernement qui les faisait heureux, fonctionnaires et puissants. Et ils n'ont produit rien, ni personne, ni une action louable, ni un homme capable.

Digitized by Google

Ils n'allèguent pour se défendre que leur insuffisance notoire ou leurs bonnes intentions : l'enfer en est pavé ! Ils conviennent avoir manié des millions et prétendent être restés pauvres, de sorte que, à les en croire, ces modernes Brutus n'auraient mangé que notre fortune et n'auraient tué que nos fils.

Un poëte de la décadence romaine, Claudien, poursuivait de vers indignés un de ces ministres incapables et pernicieux qui surgissent aux temps de troubles et s'imposent aux peuples en ruines.

Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent superi terras? an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu :
Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
Absolvitque Deos...

Mon esprit incertain s'est demandé parfois
S'il existait des dieux dont nous suivions les lois,
Ou si, sans maître aucun, nos tristes destinées,
Dans l'aveugle hasard, roulaient abandonnées?
Je me suis affranchi d'un doute injurieux,
Car Rufin châtié vient d'absoudre les dieux.

Nous n'avons plus à nous adresser de sem-

Digitized by Google

blables questions et à nier le Dieu qui nous frappe. C'est dans notre foi chrétienne que réside notre confiance en un meilleur avenir. Que les Rufins du jour présent soient ou non châtiés, peu importe ! nous croyons en Dieu et nous espérons en lui.

Digitized by Google

VIII.

17 août 1872.

Voici le grand jour des écoliers qui voient luire sous une pluie de couronnes le beau soleil des vacances. Ce jour n'arrive qu'une fois l'an, et au surplus c'est bien assez. Évoquant les vieux souvenirs de ma jeunesse envolée, je me suis transporté au grand amphithéâtre de la Sorbonne, flottant dans un demi-songe ou dans un demi-réveil. La distribution des prix promettait d'heureuses surprises. Dans un coin, une pyramide de lauriers s'élevait sur une montagne de livres. Au centre, s'agitait le petit peuple des lauréats : têtes blondes ou brunes et mines éveillées. Au fond, les grands parents, aux visages recueillis, s'étaient assis en cercle,

Digitized by Google

tenant d'une main un parapluie conservateur, et de l'autre un chapeau mouillé. Dans une chaire, le professeur, vêtu d'une robe, couvert d'une toque, panaché d'hermine, poursuivait un discours latin puisé aux sources antiques. Le malheureux avait rassemblé quelques emprunts à Cicéron, et butinait parmi les maîtres comme l'abeille parmi les roses. Il s'arrêtait à chaque période, quémandant quelques bravos. Il disait des choses exquises dans une langue un peu démodée. Il était libre de braver l'honnêteté, et cependant il ne la bravait pas.

Quand le professeur eut fini de parler latin, le ministre commença à parler français. C'était le ministre par destination, le ministre à perpétuité. Depuis de longues années, il enserrait d'un bras tenace le portefeuille de l'instruction publique. Il se leva lentement, comme accablé de sa grandeur. Tout était onctueux en lui, le regard, la parole et le geste. Cependant on devinait un peu de rancune en son onction et un peu d'absinthe dans son miel. Il conduisait avec art le mince filet d'un organe que voilait

Digitized by Google

un rhume incurable. Ses paroles tombaient de ses lèvres, ainsi que des perles dans un bassin. De temps en temps, comme s'il eût eu besoin de pleurer sur les autres et sur lui, dans sa voix roulaient des sanglots et dans ses yeux brillaient des larmes.

Je vous salue de la voix et du cœur, vous que l'Université, cette tendre mère, abrite en ses retraites sévères et nourrit abondamment des fleurs grecques et des sucs latins. Jeunes élèves, le moment approche où vous allez recevoir, sous forme de pluie, les baisers ministériels, et, sous forme de couronnes, les lauriers républicains. Mais auparavant, selon l'antique usage, nous remonterons à Jupiter. « Ab Jove Principium. » Jupiter est le but de tout discours, et le maître de toutes choses. C'est lui qui, selon les saisons et les aventures, prend l'apparence d'un flot d'or ou la fourrure d'un cygne blanc. C'est lui qui, jadis, séduisit cette jeune Europe qui, depuis, a tant vieilli.

Or, le Jupiter moderne qui séduit l'Europe et se costume en pluie d'or, c'est M. Thiers,

Digitized by Google

source des grâces et maître des portefeuilles. Nul ne l'égale dans la science et le maniement des choses humaines, soit que, politique, il négocie; historien, il raconte; financier, il emprunte, ou guerrier, il combatte. En ce moment, il se promène à Trouville, sur la plage retentissante de la mer aux bruits sans nombre. Chaque matin, il plonge, gracieux, dans le sein glauque d'Amphitrite, et selon le dire du poëte Ovidius Naso :

In liquidis translucet aquis, ut eburnea, si quis
Signa tegat claro, vel candida lilia vitro.

Il transparaît dans l'eau liquide comme un ivoire sous une vitre ou comme un lys sous un bocal.

A cet endroit, les applaudissements éclatèrent, nombreux comme les feuilles des bois, bruyants comme les orages d'été. Le ministre, doucement ému, essuya une perle naissante qui tremblait au bord de ses cils, puis il reprit le cours gracieux de sa harangue : « Jeunes élèves, puisqu'il est d'usage en ce jour de fête

Digitized by Google

de mêler les bons conseils aux lauriers verts, laissez-moi vous citer ma vie, sinon comme exemple à suivre, au moins comme une page à méditer. Mon existence est bien simple; j'ai semé du rouge et j'ai fait deux récoltes : un portefeuille et un ruban, l'honneur et le ministère.

« Le joyeux convive de Mécène, cet Horatius Flaccus dont vous avez traduit les œuvres, disait un jour excellemment :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

« Le grand secret est de réunir l'agréable à l'utile. J'ai toujours conformé ma conduite à ce précepte d'Horatius et j'ai vite acquis la certitude que l'agréable et l'utile ne sont qu'une même chose ornée de noms divers. Ainsi, dès mon jeune âge, je jugeai qu'il n'y avait pour moi ni charme ni profit à conserver le nom de mes pères. J'étais de naissance non pas amiral, mais Suisse. Je quittai mon nom d'état pour un nom d'homme... de Suisse, je devins Simon, et l'Helvétie fut contente.

Digitized by Google

« Sitôt que mon âge m'eut permis d'endosser la robe prétexte, je fis du grec mon étude et de la philosophie ma carrière. Grâce à ces deux spécialités, la grande Université me reçut comme professeur, l'illustre Cousin comme disciple. Ce savant était économe. Il me fit concourir à sa traduction de Platon, traduction dont nous eûmes lui l'honneur et moi la peine. A force d'étudier les auteurs grecs et mon maître français, je devins un helléniste consommé et un philosophe accompli. Je pratiquai toutes les philosophies : la spiritualiste, que j'élargis, la matérialiste que je corrigeai, la sensualiste qui me tenta, m'inspirant tour à tour de Bias le Dédaigneux, de Diogène le Cynique et de l'aimable Épicure; je me composai une philosophie particulière où se mêlent à doses inégales l'appétit des honneurs et la passion de la sagesse, une philosophie combinée qui est essenciée et édulcorée, une philosophie portative, qui peut tenir même dans la poche et qu'on peut suivre même en voyage.

« C'est dans le divin Platon que je puisai les

Digitized by Google

premières notions de la République. Je vis dans ces mots magiques une mine à exploiter et un moyen de parvenir. Je jouai le rôle compliqué, mais facile, de démocrate en chambre et de Brutus sans famille. Tant d'efforts ne devaient pas rester stériles. Je figurais à l'Assemblée de l'Empire parmi les quinze de l'opposition et à l'Internationale des travailleurs sous le numéro six cent six. J'écrivais en même temps des livres moraux que couronnait l'indulgente Académie. Je dédiais le *Devoir* aux gens austères et l'*Ouvrière* aux classes pauvres. De cette façon, je mariais dans mes ouvrages et dans ma vie les épines du devoir rigoureux aux fleurs de Jenny l'ouvrière. »

Cette comparaison du devoir et de Jenny, des épines et des roses, souleva un murmure flatteur dans le parterre des écoliers ! Après un instant de silence, le larmoyeur du ministère continua en ces termes irréprochables : « Jeunes élèves, vous connaissez les travaux et la récompense de ma vie. J'avais mené à bien de grands ouvrages littéraires et de rudes com-

Digitized by Google

bats politiques. Républicain de la vieille roche, j'avais dû ménager dans mes évolutions démocratiques la ville et le comte de Paris. J'étais le favori des faubourgs, l'idole des ateliers et l'idéal des purs. Si pur, que dans les salons du peuple souverain, on comparait, pour la transparence, le dessus du litre et le fond de mon cœur.

« Enfin, Malherbe vint... Enfin parut le 4 septembre. L'Empire tombait et nous montions. La France vivait sous la dynastie des Jules, la sixième de son histoire. Je fus, je suis et je resterai ministre. Deux ans ont déjà passé depuis les événements qui ont abaissé le pays et grandi nos fortunes. Mais je jouis en vainqueur du temps qui m'a respecté. Seul, un portefeuille à la main, je m'épanouis en pleine lumière, tandis que mes collègues de septembre, décriés par la foule ou avilis par leurs actes, sont déjà presque tous entrés dans le silence ou dans le mépris.

« Louanges donc à M. Thiers et longue vie à la République. Et par ce que je viens de vous

Digitized by Google

conter, vous voyez, ô jeunes élèves, le pouvoir des fortes études. La philosophie mène à tout, quand on a su la comprendre et quand on veut la pratiquer. Le discours est fini et les couronnes sont prêtes. Venez, jeunes élèves, que le ministre vous embrasse pour la joie du latin et pour l'amour du grec. »

Digitized by Google

IX.

7 septembre 1872.

Puisque l'heure des vacances est venue pour les petits et pour les grands, puisque la Chambre chôme et que M. Thiers se baigne, nous allons boucler nos malles et partir pour l'autre monde, c'est-à-dire pour le nouveau monde. Notre pauvre petit univers n'a que cinq parties, toutes découvertes ou peu s'en faut. Nous avons vraiment bien le temps d'en visiter une ou deux avant que la Chambre soit réunie et que M. Thiers soit lavé.

Nous avons tous voyagé, peu ou beaucoup; les plus sédentaires ont été au moins une fois contempler l'heureux effet d'un nuage sur une montagne ou d'un bateau sur un lac. Qui de

Digitized by Google

nous n'a entrepris le tour du monde en faisant le tour de sa chambre? La pensée est une voyageuse qui découvre plus de terres vierges que Livingstone, le docteur, ou Bougainville, le marin. Elle part, s'élance, plane dans les espaces imaginaires ou réels, et revient les ailes teintes de la vision des mondes et du reflet des soleils.

Nous pouvons nous mettre en chemin, sous la direction du plus aimable des guides et du plus gai des conteurs. M. le comte de Beauvoir, dont il faut dire quelques mots, est un de ces fidèles qui se cramponnent aux branches cadettes. En 1848, ses parents tombèrent dans un de ces deuils profonds dont on ne sort que par la naissance d'un fils. M. de Beauvoir vint au monde, si je ne me trompe, entre la chute des d'Orléans et l'avénement des Bonaparte. C'était, on en conviendra, un joli moment pour naître. On fit choir sur ses lèvres quelques gouttes de ce vin de Zucco qui ne s'achète que chez les princes. Le premier nom qu'il bégaya fut celui du monarque détrôné. Il dit d'abord

Digitized by Google

« Louis-Philippe, » et un peu après « Papa ! »

La fidélité est une belle chose et je n'ai pas dessein d'en rire. Dès que le petit Beauvoir fut en âge d'être transporté, on l'envoya en Angleterre. Là, il devint le compagnon d'âge, de jeux et d'études du jeune duc de Penthièvre. Les amitiés et les dévouements sont les fécondités de l'exil. Le prince de Joinville, heureux d'un tel ami donné à son fils, les regardait jouer et grandir entre Claremont et Twickenham. Le prince ne prévoyait pas les hautes destinées qui l'attendaient, et son ambition ne s'élevait pas encore jusqu'au siége de député.

Quand le jeune duc de Penthièvre et le jeune comte de Beauvoir eurent endossé la robe prétexte, il plut à leurs pères respectifs de leur faire entreprendre un de ces voyages qui se gravent dans la mémoire et forment la jeunesse. Sitôt qu'ils eurent suivi le deuil de la reine Marie-Amélie, ils s'embarquèrent dans l'intention formelle de faire le tour du monde... le tour du monde en s'arrêtant. Et les voilà tous les deux, au travers de la mer immense,

Digitized by Google

remplis, comme autrefois Colomb, du désir des terres inconnues, heureux comme des rois ou des petits-fils de rois, insouciants, jeunes et gais, et fumant des cigares espagnols au nez des poissons volants ou sous le regard des étoiles.

Loma Pacha, — ce nom turc était celui de leur navire — mit trois mois pour aller de Gravesend en Angleterre, à Melbourne, en Australie : ce n'est pas trop. Les voyageurs subirent, comme on peut croire, les accidents obligés d'une traversée poétique. Ils essuyèrent une ou deux tempêtes que le jeune de Beauvoir raconte avec un luxe d'expressions que Virgile n'a pas connu. Car je crois vous l'avoir déjà dit, M. de Beauvoir a parcouru le monde en deux ans et l'a décrit en trois volumes. Il a pris pour devise le joli vers de La Fontaine :

J'étais là : telle chose m'advint.

Sa modestie est si grande qu'il n'a pas ajouté :

Vous y croirez être vous-même

Digitized by Google

Sa modestie a tort, car, vraiment, je crois que j'y suis.

Le premier volume est consacré à la description de l'Australie. Lecture faite, j'avouerai que le tempérament de l'historien me frappe plus encore que la qualité du récit. M. de Beauvoir a reçu la vraie éducation anglaise, celle qui développe à la fois la vigueur du corps et la santé de l'esprit. Il excelle dans tous les genres de sport et d'étude. Il conduit le cheval et le bateau, aime la pêche, adore la chasse. Voyez-le courir comme un fou à travers les obstacles et les plaines de l'autre monde, à la poursuite d'un kanguroo qui succombe ou d'un rhinocéros qui résiste. Il a vingt ans et c'est de son âge. Ce qui est plus rare, c'est que le chasseur passionné se transforme en observateur attentif et en écrivain de haut goût. Ce qui étonne, c'est dans un si jeune homme, la netteté de la vue, la rectitude du jugement, la diversité des aptitudes et le sérieux des connaissances. Il choisit ce qu'il faut voir et aussi ce qu'il faut dire, et avec cela il n'est ni gourmé, ni pré-

Digitized by Google

tentieux, ni pédant, et ne perd absolument rien de ce que la jeunesse en fleur contient de gaieté, de sourires et de grâce.

Il ne m'en coûte aucunement d'avouer que le livre de M. de Beauvoir m'a révélé l'Australie. Avant de l'avoir lu, je me figurais quelques pauvres villes peuplées de convicts. Un peu plus loin des aventuriers cosmopolites cherchant de petits grains d'or dans le lit de la rivière ou le ventre de la montagne. Des bagnes, des mines, et partout, sous la livrée du vice et de la pauvreté, les forçats de la justice et du travail humains. J'imaginais, plus loin encore, un désert où paissaient en liberté de grands troupeaux de moutons à laine épaisse et de bœufs aux larges cornes. Et enfin, de place en place, j'entrevoyais des canons anglais perpétuellement braqués sur ces esclaves de la misère ou ces poursuivants de la fortune.

Eh bien, heureusement, rien de tout cela n'existe : l'Australie est une terre privilégiée où la richesse récompense toujours le travail intelligent et libre ; elle se gouverne elle-même

Digitized by Google

et possède, comme la mère-patrie, ses lords et ses communes : la première Chambre est élue au suffrage universel, la Chambre haute est nommée par des électeurs censitaires jouissant au moins de cent livres sterling de revenu. La liberté est illimitée, la civilisation extrême, et les institutions américaines se fortifient de la sagesse anglaise. Les villes surgissent par miracle du sol enchanté du nouveau monde. Plusieurs de ces cités, telles que Melbourne et Sydney, comptent cent cinquante mille habitants, paisibles, hospitaliers et laborieux. Sydney est la ville commerçante, Melbourne la cité aristocratique. Elles ont des places et des fontaines publiques, des bourses et des théâtres, des églises et des clubs. Elles se relient à la vieille Europe par la grande route de l'Océan, et chaque année des milliers de navires déploient dans leurs larges ports la blancheur de leurs ailes, les flammes de leurs pavillons et leurs panaches de fumée.

Un chemin de fer, long de 40 lieues, joint Melbourne à Ballarat. Ballarat est la ville des

Digitized by Google

mines. La main des hommes a creusé les collines voisines pour en extraire plus de 4 milliards d'or. Maintenant cette fièvre jaune est à peu près dissipée. Des compagnies puissantes ont remplacé les pionniers isolés, et dix-huit mille ouvriers travaillent encore dans ces profondeurs souterraines où l'or pur scintille aux yeux comme dans les visions d'un joueur ou dans le palais d'une fée. Mais la vraie richesse de l'Australie, ce sont ces prairies sans fin où courent des troupeaux plus nombreux que ceux de l'antique Laban. Les propriétaires peuplent un domaine grand comme une province de citoyens mugissants, hennissants ou bêlants. Un seul colon compte ses bœufs par vingt mille et ses moutons par soixante mille. La viande des uns, la laine des autres nourrit et couvre les habitants de la jeune Australie et de la vieille Europe. C'est en Australie que l'Angleterre envoie la foule pauvre de ses cadets. Ils ne tondent que leurs brebis, font fortune en dix ans et se trempent largement dans les œuvres de la force et les spectacles de l'infini.

Digitized by Google

Je n'ai pas à rechercher ici pourquoi les colonies des Anglais prospèrent et pourquoi les nôtres déclinent : la cause en est, je crois, dans la différence des institutions et des races : autres colonies, autres mœurs. Quoi qu'il en soit, l'Australie s'est faite d'elle-même. Dans ce pays grand comme l'Europe, et traversé depuis douze années seulement par une poignée d'aventuriers illustres, les villes s'élèvent, les locomotives passent, le désert se fertilise et la solitude se peuple. Nulle part l'ouvrier n'est plus rétribué, plus laborieux et plus tranquille. Ce nouveau monde ne porte pas les deux fardeaux de l'ancien : chez lui pas un pauvre et pas un soldat.

M. de Beauvoir a ressenti à son départ d'Australie une émotion qui prouve son bon naturel. Il avait, avec le prince, son ami, chassé l'antilope et le kanguroo, assisté comme convive aux repas du club de Melbourne, vu des Chinois, causé avec des cannibales et dansé avec des Anglaises. Il avait cueilli et emportait avec lui la flore des souvenirs lointains. A son arrivée à

Digitized by Google

Batavia, il tomba de bonne grâce dans les bras des douaniers hollandais et lorgna complaisamment la jolie sultane d'un vieux sultan. Il prend un bain, affranchit des lettres et reçoit du gouverneur général des possessions hollandaises la permission de tout voir et de courir partout. Enfin, une grande joie lui était réservée par surcroît : la malle de Singapoore entrait au port, ayant à bord le duc d'Alençon. Il s'élance en compagnie du duc de Penthièvre : de son côté, le duc d'Alençon prend son élan, et tous les trois s'embrassent avec une émotion que M. de Beauvoir qualifie à tort d'indescriptible, car il la décrit fort bien. Cette émotion me gagne aussi : je la ressens et je la comprends. Rien n'est plus doux que de se revoir, si ce n'est parfois de se quitter.

Je voudrais suivre le voyageur dans ses chasses aux crocodiles et aux rhinocéros, dans ses excursions aux marais et aux volcans ; mais un article n'a pas les allures et la dimension d'un livre. Plus volontiers encore je le suivrais à la cour des princes indigènes, soit au palais

Digitized by Google

de Manghou-Négoro, qui montrait dans ses salons le portrait de Louis-Philippe, soit au harem de Sousouhounan, qui possède quarante femmes sans compter les suivantes et trente-trois fils sans compter les filles. Ce Sousouhounan est un sultan dont les principaux agréments sont d'augmenter sa famille et de mâcher du bétel. C'est un despote bridé par les Hollandais qui lui payent pension, lisent ses lettres et gardent sa citadelle. Mais on ne lui parle qu'à plat ventre, mais il éternue dans des crachoirs d'or, mais s'il remarque la femme ou la fille d'un de ses sujets, son désir a force de loi, et pour s'emparer des Rosines ou des Bethsabées javanaises, il n'a pas besoin, comme Victor-Emmanuel, de décorer le père, ou, comme David, de tuer le mari.

Java, Sumatra, Bornéo sont de vastes fermes qui rapportent, année commune, soixante millions de bénéfice net. Les indigènes cultivent et les Hollandais récoltent. Le gouverneur général, nommé par la métropole, est un souverain qui dispose d'une armée nombreuse,

Digitized by Google

d'une marine imposante et de fonctionnaires habiles. Il a pour exécuteurs de ses volontés les sultans locaux qui tiennent de lui un pouvoir en miniature et un salaire en espèces. Vingt-sept mille Européens régissent en demi-dieux quatorze millions d'indigènes. Ils imposent le labeur forcé aux habitants d'un pays si fertile et si chaud, que l'idée n'était jamais venue aux hommes de travailler et aux femmes de se vêtir.

De Java, M. de Beauvoir se rendit au royaume de Siam, où il passa sept jours bien employés. Il vit là des Dieux de rubis et d'émeraude, des temples recouverts de lames d'or, des grands seigneurs dans leurs sérails et l'éléphant blanc dans son palais. Il eut même la bonne fortune de ravir à la queue de l'éléphant trois poils d'une entière blancheur, qu'il renferma dans un médaillon jusqu'alors sans destination. A Siam, comme partout, sauf en Europe, la condition de la femme est d'être achetée et vendue. Chaque mandarin, suivant son caprice et son budget, s'annexe de dix à

Digitized by Google

trente épouses au teint de cuivre et aux dents noires. Le prix de la femme varie suivant la qualité, les demandes et les besoins. Il paraît que, pour sept ou huit cents francs, on peut acquérir un sujet féminin d'une apparence attrayante et d'un agréable service. En doublant la somme, on enlève les primeurs de Bangkok, les vierges de Siam et les fleurs du marché.

M. de Beauvoir n'a pas vu à Siam de frères inséparables. En revanche, il a vu deux rois, l'un mort et l'autre vivant. Ce dernier n'a rien de curieux. Il passait son temps à mâcher et cracher des boulettes, contempler ses cent soixante femmes et ses neuf cent cinquante rejetons, et à confectionner une épître à l'adresse de l'empereur Napoléon. Mais le roi défunt offrait des particularités remarquables. Il était mort depuis neuf mois. Après le décès, on avait installé son cadavre sur un trône de fer, et au moyen d'un entonnoir, on lui avait ingurgité trente litres de mercure pieusement surveillé à l'entrée et recueilli à la sortie. Sa Majesté défunte avait gagné à ce traitement la sécheresse

Digitized by Google

d'un vieux copeau : elle avait gagné encore d'être enfermée dans une bouteille d'or au sommet d'un catafalque splendide. Deux mois plus tard, on devait le décanter et le brûler au sommet d'une montagne artificielle lamée d'or de la base à la cime. En attendant, il conserve sa cour, ses courtisans et ses femmes. Au pied de son mausolée est déposée une corbeille d'or. La bouteille où il repose est entourée de longs cordons blancs dont le bout traîne à terre. Chaque matin, ses solliciteurs et ses épouses viennent déposer des placets dans la corbeille et des baisers sur les cordons.

Il n'y a qu'un pas du royaume de Siam à l'empire de Chine. M. de Beauvoir fut à Pékin en moins de temps que je n'en mets à l'écrire. La Chine est un pays de peu de ressources, et les Chinois sont gens d'un vilain caractère. En revenant de la grande muraille, M. de Beauvoir et son prince faillirent être lapidés par des indigènes en belle humeur. Le voyageur n'aime pas les habitants du Céleste-Empire, auxquels il reproche leurs mœurs, leur avarice

Digitized by Google

et leur odeur. A Pékin, les exécutions sont si nombreuses et la misère est si horrible, que les pauvres emportent, salent et mangent les têtes pourries des décapités. Les missionnaires font ce qu'ils peuvent; mais il y a si peu de missionnaires et tant de Chinois! M. de Beauvoir a contemplé le fils du ciel. L'enfant, à ce qu'il paraît, ne fait pas honneur à son père.

Voulez-vous voir un joli pays? Allez au Japon; c'est là que la vie est heureuse et douce à celui qui a le bonheur de ne pas recevoir sur la tête les deux sabres d'un Japonais fanatique. Au Japon, tout a un air de fête. Tout charme le voyageur, villes et campagnes, fleuves et ruisseaux, montagnes et vallées, parcourus, escaladés, traversés au triple galop par de petits chevaux aux jambes de cerf. Un jour, M. de Beauvoir voit passer un essaim de rieuses et charmantes femmes. C'était le harem d'un prince. Une autre fois, il se plonge dans un bain chaud où folâtraient à côté de lui une demi-douzaine de Japonaises; de semblables bains valent au moins ceux de Trouville.

Digitized by Google

Je ne suivrai pas M. de Beauvoir en Amérique. Il faut savoir se borner. J'en ai assez dit, je pense, sur ces volumes si remplis, fruits d'une jeunesse heureuse et d'un talent mûri. Jamais la vérité n'eut une parure d'un meilleur goût. Jamais auteur ne passa d'une façon plus vive et plus sûre de la foule des inconnus dans l'élite des gens célèbres. M. de Beauvoir a eu cette rare fortune d'avoir pour compagnon de route un prince de la maison de France. C'est pourquoi il a vu des choses qui restent fermées au commun des martyrs et des voyageurs. Il n'est pas donné à tout le monde de prendre la main des sultanes et les poils de l'éléphant blanc. M. de Beauvoir a obtenu ces faveurs entre bien d'autres. Je lui dois de connaître un peu mieux que devant le petit monde dont il a fait le tour. Je le remercie d'avoir écrit et voyagé pour moi qui écris un peu et ne voyage guère. Je serais assez de l'avis de ces personnages d'un des romans d'Alexandre Dumas, lesquels se montraient sur la carte les pays lointains en se promettant de ne jamais y aller.

Digitized by Google

En effet, quelles sont les contrées et les merveilles de ce monde que la pensée ne se figure et que le rêve ne dépasse?

Que M. de Beauvoir, qui a emprunté une devise à La Fontaine, me permette de lui rappeler ces vers exquis du bonhomme :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous, à vous-même, un monde toujours beau,
Toujours charmant, toujours nouveau.

Digitized by Google

X

Beire, 8 octobre 1872.

Le mois des vacances est fini : c'est dommage ! C'était un bon temps. Ne penser à rien ni à personne, courir la plaine et le bois, fusil en main et chiens au côté, lire les livres et non les journaux, se garer de la sottise humaine et de la lèpre politique, se sentir vivre et se sentir libre, jouir en avare de ce que la nature verse de parfums, de rayons et de chants : c'est le bonheur ou c'est l'oubli ! Ainsi ai-je tâché de faire des dernières gerbes de la moisson aux premiers raisins des vendanges.

Mais aujourd'hui le vent souffle, la feuille tombe, la saison change et l'on ressent le fris-

Digitized by Google

son des premiers froids. La pluie me fait des loisirs que j'emploie à parcourir les vieilles gazettes. J'ai vu que le mois de septembre avait été fertile en gaietés. Tandis que M. Thiers à Trouville tirait des coups de canon dans l'eau, trois empereurs à Berlin passaient des revues dans la plaine. Le bruit du canon, le spectacle des troupes sont à coup sûr des plaisirs d'empereurs et des jeux de président. Les rois s'amusent, à ce qu'on dit. Jamais Berlin n'avait vu tant de têtes portant couronne. Pendant huit jours, le czar russe et les césars allemands ont agréablement mêlé les fêtes légères aux affaires sérieuses. A table, en famille, au théâtre, ils ont vidé les caves, réglé l'avenir et lorgné les bayadères. Chaque souverain qui se déplace et se respecte emmène son ministre et laisse sa femme.

Maintenant tout est tranquille et Berlin n'a plus que des juges. Le vieux Guillaume et la vieille Augusta s'endorment sur leur couche de vieux lauriers et de vieux télégrammes. De son côté, M. Thiers a pris congé des sirènes de

Digitized by Google

Trouville pour ne plus songer qu'au dauphin de la République. Le président se repose au palais de l'Elysée de ses exercices de triton et de ses fatigues d'artilleur; de temps en temps il reçoit à sa table soit un général en tournée, soit un préfet en déplacement, soit un diplomate en congé. L'éternelle jeunesse de l'amphitryon fait l'admiration des convives. Un général, au dernier festin, s'écriait avec la franchise et la concision militaires : « M. Thiers est trop vert. » Un diplomate reprit en souriant : « Et bon pour nous. »

Le congrès des socialistes a succédé à l'entrevue des empereurs. Il faut convenir que pour l'élégance des manières et le choix des expressions, le moindre des hospodars l'emporte sur le mieux élevé des démagogues. Rien n'a manqué à notre bonheur, ni les assises de l'Internationale, ni les banquets des radicaux. Le dauphin de la présidence, l'illustre Gambetta, a mugi au dessert les harangues démocratiques. J'ai toujours pressenti que ce commis voyageur n'a pas dit son dernier mot. Il se peut

Digitized by Google

que ce Léon succède à cet Adolphe. Eh ! pourquoi non ? C'est dans la République des aveugles que les borgnes sont présidents.

La meilleure et la pire chose de ce monde, c'est la langue. Ésope avait bien raison. La langue du citoyen Gambetta est un singulier hors-d'œuvre. Elle est intempérante et frivole, ignare et babillarde, épaisse et vulgaire. Elle parle sans raison et remue à tout propos. Elle est aussi incapable de discernement que d'éloquence ; elle remue les mots non les choses, et appartient à un maître convaincu que la justesse de l'idée consiste dans la force du cri. Ah ! citoyen, te souviens-tu du bon temps où n'étant rien, tu valais mieux, où tu sautais du palais au café et de la boutique de Crémieux sur une banquette d'estaminet ? As-tu gardé la mémoire de ces petites fêtes du soir où, tout en causant politique avec Laurier, religion avec Ferry, jurisprudence avec Renault, tu faisais claquer ta langue entre des lèvres charnues imprégnées du triple parfum de l'ail, de la bière et du vin ?

Digitized by Google

Je m'étonne toujours de voir éclater, au milieu d'un peuple qui se dit intelligent, ces triomphes de la sottise et de la vanité. S'il me déplaît que la foule s'amasse encore près des tréteaux de ce bavard éperdu, c'est qu'il me souvient qu'on faisait cas jadis de notre vieil esprit et de notre vieux bon sens. Quant au surplus, peu m'importe. Un Grec intelligent, Platon, excluait, je crois, de sa République, les rhéteurs, les avocats et les poëtes. Pour les poëtes, il avait tort ; ce sont gens qui ne gâtent rien. Poëtes à part, le génois Gambetta accueille à bras ouverts les répudiés de Platon et ne ferme son guichet qu'aux honnêtes gens tentés d'entrer. Ces fantaisies seraient ridicules si elles n'étaient lamentables. Elles révèlent notre impuissance en attestant notre orgueil. Quel avenir se prépare et quels hommes se découvrent ! C'est le pays où il convient de pleurer les larmes des choses et où chaque jour on apprend davantage les sciences déplorables de la pitié, du dédain et du dégoût.

Les républicains peuvent s'approprier le nom

Digitized by Google

que le prudent Ulysse avait pris chez Polyphème ; ils s'appellent « Personne. » Où sont leurs diplomates, leurs généraux, leurs hommes d'État ? J'ai beau chercher, je n'en vois point. Ils sont frappés de stérilité, et ne produisent que des contrefaçons ou des épouvantails. Pour qu'on les tolère, il faut qu'ils se déguisent, et pour qu'on s'en éloigne, il suffit qu'ils se révèlent. Ils ont fait de la République une sorte de cour des Miracles, où se réunissent les écloppés et les disgraciés, les aventuriers et les incapables, les bâtards de la fortune et les repris de la justice : si jamais leur jour vient, et il se peut qu'il advienne, je défie que leur gouvernement de grotesques puisse provoquer autre chose qu'un éclat de rire ou un cri d'effroi.

Les républicains modernes ressemblent aux augures anciens . il est bien difficile d'être sérieux en les regardant. Ce qui me déplaît dans la République, ce n'est pas le nom, c'est la chose. La République est une figure que je contemple volontiers dans les lointains de

Digitized by Google

l'histoire et sur la gomme des timbres-poste. Elle s'est trouvée, comme une fée prodigue, près des berceaux de la Suisse naissante et de l'Amérique délivrée. Jadis, elle fit éclore sur le sol romain de larges moissons de courage et de dévouement. Elle conduisait les Cincinnatus à la charrue, les Régulus à la mort, et les Décius au sacrifice. Elle inspira, je le veux bien, à Scipion victorieux une chasteté qui ne se retrouve que sous le manteau de Joseph et la cuirasse de Bayard.

Hélas ! il faut bien dire, de nos jours, et en ce moment, les républicains ne montrent pas une collection de vertus romaines. Ce n'est pas parmi eux que les Phidias de ce temps chercheront des modèles pour les statues de la tempérance, du dévouement ou de l'intégrité. Notre Phidias s'appelle Carpeaux, et cet artiste aimable rêve de sculpter un pendant à son groupe des danseuses. Ce nouveau produit de son art figurerait sur le seuil de nos rigides tribunaux. Le sculpteur a conçu le hardi projet de tailler dans un bloc de marbre rouge quel-

Digitized by Google

ques démocrates fameux en train de lever le pied autour de la déesse des faillites ou du génie des déconfitures.

J'ai depuis longtemps l'habitude, dès qu'on me signale à l'horizon la présence d'un phénomène républicain, de soumettre ma pensée à un travail instructif. Je m'informe de cet oisif qui n'a pas craint d'embrasser la profession de démocrate. Je me demande ce qu'il a fait, et presque toujours j'apprends qu'il a eu à se plaindre de la société, de la fortune ou de la justice. Il pense qu'une révolution le sortira de sa misère et de son obscurité, et qu'il gagnera, à être connu, l'argent dont il a besoin ou le pouvoir qu'il ambitionne. Le vrai républicain ne ressemble en rien à la femme de César : on doit toujours le soupçonner.

Ce qui distingue, — distingue n'est pas le mot propre, — ce qui distingue le vrai démocrate, c'est son horreur profonde pour la robe d'un prêtre et pour le culte d'un Dieu ; il tient pour la religion naturelle et la morale indépendante. Il soigne le corps dont il est sûr et se

Digitized by Google

moque de l'âme dont il doute. Son opinion est qu'il ne faudrait pas remonter bien loin pour trouver un singe ou deux dans sa famille. Il fait civilement tout ce qu'il peut faire dans ce monde. Il naît civilement, il se marie civilement, il meurt civilement. Dans sa vie comme dans sa mort civile, il ne veut de contacts qu'avec l'écharpe du maire et celle du fossoyeur.

Quand j'entends dire et quand je vois que M. Thiers penche vers la République des républicains, il me vient, je vous l'avoue, des pensées peu flatteuses à l'endroit de l'historien de tant d'histoires.

Il est difficile de lui pardonner ça, car il sait ce qu'il fait, et je ne vois guère en ce monde que Mlle Jacquemard qui puisse garder des illusions sur son modèle. Je ne puis admettre qu'on remplace en de tels moments la grandeur par la finesse, la décision par l'intrigue, le désintéressement par l'ambition et les engagements par des phrases. M. de Villemessant réédite, dans ses spirituels et récents mémoires, un mot tombé de la plume d'un écrivain mort

Digitized by Google

d'hier et presque oublié, Nestor Roqueplan. « Mme Thiers, écrivait le sage Nestor, apprend l'arabe, elle tient à comprendre quelque chose aux affaires de son mari. » L'arabe a certainement du bon, mais il me semble que si je jouais avec M. Thiers au jeu savant de la politique, je voudrais bien savoir le grec.

Beire, 22 octobre.

Voici quinze jours que cette lettre est commencée. Je n'attends, pour la terminer, que de connaître le résultat des élections d'avant-hier. Nous avons à élire autant de députés que la Grèce avait de sages. En Algérie la lutte est engagée entre Bertholon, la fleur des radicaux, et Crémieux, le doyen des Juifs. Tous mes vœux sont pour le vieil enfant d'Israël. Il me semble que ce grotesque manque à la démocratie, et ce comique à la situation. C'est lui qui a nourri dans sa boutique et fait éclore sous sa robe le Gambetta de la politique et le Lau-

Digitized by Google

rier de la finance. C'est le patriarche du 4 septembre et le vieux de la Montagne. Bertholon est bien jeune et ne peut être qu'un radical, mais Crémieux est si âgé qu'il peut être une terminaison.

Mes souhaits sont exaucés : on dit que Crémieux est passé ! Un citoyen qui, dans son nom, personnifie la République, le nommé Caduc, a conquis tous les suffrages des Bordelais intelligents. Les citoyens Nioche et Méline ont séduit les cœurs innocents, dans le jardin de la Touraine et sur les plateaux des Vosges. Ces incapacités républicaines vont marcher dans les ornières du tonitruant Gambetta. Autrefois — aujourd'hui qui le croirait ? — la France produisait des orateurs et des écrivains, des politiques et des penseurs. Maintenant, comme dans le songe de Pharaon, les années de stérilité ont succédé aux années d'abondance, et les vaches maigres de la démocratie tondent le foin en herbe et les chardons en fleurs.

Ce sont là les tristes fruits d'une politique

Digitized by Google

déplorable. Si quelques républicains de plus vont s'asseoir sur les hauteurs de l'Assemblée, la chose après tout ne mérite ni l'étonnement des naïfs ni l'indignation des sages. Je suis moins effrayé de l'audace de mes adversaires que de l'indifférence de mes amis. Dans ces jeux du suffrage universel, ce qui me surprend, ce n'est pas le chiffre de ceux qui votent, c'est le nombre de ceux qui s'abstiennent. Il semble que le parti conservateur se désintéresse des affaires publiques et se remette du soin de nous gouverner soit au hasard, qui est aveugle, soit à Gambetta, qui est borgne. En attendant, le besoin d'un maître est si vivace parmi nous, que M. Thiers prépare le terrain et caresse l'idée de la présidence à vie. Et quel est le plus triste, de la déraison d'un peuple qui, sorti et plein de ses traditions, cherche dans la République même des contrefaçons de monarchie, ou de la tentative d'un vieillard qui est préoccupé des charmes de la présidence et des lauriers de Mathusalem, et cherche à coudre un accroissement de pouvoir à une vie si avancée.

Digitized by Google

Le parti des honnêtes gens devrait employer ses vacances à méditer cette grande parole : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Or, il n'est pas de paix durable que la guerre n'ait préparée, et pas d'utile bonne volonté si l'activité ne la féconde. Le péril est grand et prochain, et ce n'est pas trop pour le conjurer de la réunion de tous les efforts et de tous les talents, de tous les courages et de toutes les volontés. La vieille société craque dans ses membrures et prévoit l'assaut des pirates. La haine grandit entre citoyens, la plèbe monte et la bourgeoisie décroît. On peut suivre la déchéance des principes et les progrès de l'envie. Nous remontons aux belles journées de 93, dont la démagogie avinée fête pieusement les anniversaires : les modérés comme les croyants sont signalés à la réprobation populaire, et le moment n'est pas loin peut-être où chacun souffrira persécution, le riche pour sa fortune, le noble pour ses ancêtres, le prêtre pour son habit, le chrétien pour sa foi et le juge pour la justice.

Digitized by Google

Je reçois une lettre d'un des pèlerins de Lourdes que n'ont découragé ni les railleries des incrédules, ni les violences des brutes. « Nous étions, écrit-il, plusieurs milliers de chrétiens réunis près de la grotte miraculeuse où la mère de Dieu apparut à un petit enfant. Tous, genoux en terre et cierge en main, nous répétions le cantique que les anges disaient aux bergers : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix en ce monde aux hommes de bonne volonté ! » Jamais je n'oublierai ce merveilleux spectacle et cette double solennité de la nature et de la religion, ni les chants de ces voix sans nombre, priant Dieu pour leur patrie, ni les lueurs riantes des flambeaux agités, ni au loin la masse sombre des montagnes, et plus haut la pâle clarté des étoiles d'or et des neiges éternelles. Tant de vœux sincères seront en partie satisfaits, et j'ai emporté de là plus ardentes et plus raisonnées ma confiance dans mon Dieu et ma foi dans mon pays. »

Il entre toujours un peu d'exagération dans les récits des pèlerins. Et cependant ils sont

Digitized by Google

toujours consolants à entendre et fructueux à méditer. Nous sommes dans un temps où, selon l'expression de M. de Pontmartin, des miracles de dévouement répondent à des prodiges d'ingratitude ; c'est l'éternelle lutte du bien et du mal qui semble grandir encore, multipliant les vertus et les crimes et fécondant la double semence des martyrs et des bourreaux. C'est le nombre de nos justes qui détourne le châtiment, et si d'une part on s'effraye à l'audace des scélérats, d'autre part on se rassure au spectacle des fidèles. On se fortifie et on se console à voir tant d'âmes pures passer, les ailes blanches, sur les misères de ce siècle et les fanges de ce pays.

Digitized by Google

XI.

HOMMES ET LIVRES.

Le Cardinal de Bérulle, par M. l'abbé Houssaye. (Plon, éditeur.) — **Le Jour des morts.**

Beire, 1er novembre 1872.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur.

Ainsi s'exprimait Delille en veine de traduire Virgile. Je savoure en ce moment toutes les félicités rurales. Les feuilles tombent de tous côtés et la pluie imite les feuilles. Mon ruisseau, devenu torrent, s'est répandu dans ma prairie. Je lève la tête et j'aperçois dans les hauteurs du ciel des corbeaux volant à droite. J'accepte cet heureux présage et je songe à la joie qui s'empare en ces temps-ci des politiques et des

Digitized by Google

chasseurs. En effet, voici l'instant précis où les législateurs vont revenir et les bécasses vont passer.

Un jour où je ressentais le besoin d'une distraction, un gros livre m'est arrivé sur les ailes de la poste. Ce livre a pour titre : *le Cardinal de Bérulle*, et pour auteur l'abbé Houssaye. M. l'abbé Houssaye est vicaire à l'église de la Madeleine. Je m'en doutais bien un peu, car il n'est aucune paroisse à Paris où les vicaires soient plus fortement piqués de l'aiguillon littéraire. Chacun d'eux offre de temps en temps son sacrifice à la muse et sa visite à l'éditeur. J'en pourrais citer jusqu'à quatre dont les œuvres ont provoqué les doux gémissements de la presse, et, entre les quatre, ce pauvre abbé Michaud qui, depuis..... Mais alors il se contentait de verser dans de petits ouvrages abstraits les trésors d'une théologie féroce. A le voir si faible de corps et si aimable d'esprit, qui se fût douté qu'il méditait de creuser un léger trou dans la grande mer des scandales et des oublis de ce monde?

Digitized by Google

Les fautes littéraires sont les plus vénielles de toutes, et si l'on pardonne à moitié aux péchés qu'on avoue, on doit pardonner tout à fait aux péchés qu'on publie. Le cardinal de Bérulle, dont M. l'abbé Houssaye a entrepris de nous raconter la vie, a eu une existence peuplée d'œuvres et mêlée dans son cours aux choses de la politique et aux travaux de la religion. Dans les conseils du roi, il combattit les avis de Richelieu; il fut ambassadeur du roi, et faillit être précepteur du dauphin. Il importa en France l'ordre du Carmel et fonda l'Oratoire. Jeune, il eut l'estime d'Henri IV, plus âgé, la confiance de Louis XIII. Enfin, il fut lié avec saint Vincent de Paul et saint François de Sales.

L'abbé Houssaye s'est passionné pour son héros. Je l'en loue, car on ne parle bien que des gens qu'on aime. Aussi il sait gré à Bossuet d'avoir prodigué les éloges à M. de Bérulle. Il en veut à M. Cousin, lequel, traitant incidemment du cardinal, l'appelle « le bonhomme Bérulle. » M. Cousin préférait, on le sait, de

Digitized by Google

reste, le cotillon des duchesses à la robe des prélats. Ce n'était pas un sage, mais un ami de la sagesse. Il vivait d'esprit au temps passé et de corps en notre monde. Mais il savait tout concilier, et saupoudrant le vulgaire d'une forte dose d'idéal, il donnait aux bas bleus qui sollicitaient ses faveurs, et parfois les obtenaient, les noms harmonieux de Longueville ou de Montbazon. Il était philosophe, ce qui se rencontre; il savait le grec, ce qui est rare; et il est mort, ce qui est triste.

La famille de Bérulle était d'une noblesse antique et de celles où plutôt que de se mésallier en ce monde on s'allie à Dieu. Le futur cardinal annonça de bonne heure ses dispositions religieuses. Tout jeune encore, il faisait l'admiration de tous par ses progrès rapides et par son savoir précoce. Sa piété était celle des anges qui sont pareils aux enfants. Ses prières étaient si méritoires, que Dieu les récompensa par des grâces extraordinaires.

Il fit, chez les jésuites, son éducation religieuse. Et quand la Compagnie de Jésus fut

Digitized by Google

proscrite au commencement d'Henri IV, qu'elle n'avait pas voulu reconnaître, le jeune de Bérulle fut chargé des intérêts et de la défense de l'ordre. Il ne faillit pas à cette noble mission, étonnant les puissants d'alors par la sainteté de ses actes et la hardiesse de son langage. Il ne se dissimulait ni les fautes ni les mérites des Pères dont il servait la cause, mais il comptait pour eux sur le temps et sur la justice. Il savait d'ailleurs que cet exil n'était ni le premier ni le dernier de ceux qu'il leur faudrait subir. Il se souvenait aussi que saint Ignace, voulant faire de son ordre une pépinière de confesseurs et de martyrs, avait demandé comme une faveur pour lui la haine des hommes et la persécution du monde.

Ce fut à ce moment qu'Henri IV pensa à M. de Bérulle pour l'éducation de Louis XIII. Le jeune prêtre refusa. Il était dans la première ferveur du sacerdoce et pensait que se donner au Roi c'était s'ôter à Dieu. Chaque jour il s'élevait davantage dans la perfection morale et dans la hiérarchie des saints. Il s'était lié d'une

Digitized by Google

étroite amitié avec Mme Accarie, que l'Église a rangée au nombre des bienheureuses.

Ce fut sainte Thérèse elle-même qui inspira à Mme Accarie la pensée de faire fleurir en France l'institution du Carmel. M. de Bérulle fut mis dans la confidence et dans le secret des élues. Il partit pour l'Espagne en qualité d'ambassadeur du roi. Son entreprise était délicate, Mme Accarie et lui tenant essentiellement à ce que les destinées du Carmel en France fussent gouvernées par des religieuses ayant vécu dans l'intimité de sainte Thérèse. M. de Bérulle triompha de tout.

Que dire de plus, si ce n'est que Dieu bénit les efforts et les travaux de ses fidèles. L'ordre du Carmel donna des fruits inespérés et précoces. On le vit, à peine transplanté, multiplier ses rameaux. Il fondait des maisons à Rouen, à Bordeaux, à Dijon, même à Bruxelles. M. de Bérulle fut le directeur de l'ordre naissant, le gardien de ses intérêts et le guide de ses consciences. Inflexible dans le bien et pour le bien, il marcha droit devant lui, sans ménagement

Digitized by Google

pour les personnes. Son zèle fut amplement récompensé : la maison des carmélites devint une école de sainteté et l'apprentissage du ciel; elle vit s'abattre sur son toit nouveau comme un vol d'âmes charmantes lassées de courir le monde. Ses premières supérieures furent des modèles de piété ardente qui méritèrent d'être placées sur les autels de l'Église. Ces jeunes filles, naguère ornement de la cour; ces femmes fortes, qui se donnaient à Dieu après lui avoir donné leurs enfants, pliaient leurs corps au joug et leurs santés aux épreuves. Le soir, la supérieure, en passant le long des cellules, entendait, avec le murmure des oraisons, le froissement des cilices et le bruit sourd des disciplines. Tant d'austérités étaient comme une attraction de plus. C'est aux Carmélites que, sous le règne suivant, descendaient les prédicateurs en vogue et les pécheresses d'élite. C'est là, on s'en souvient, que parlait Bossuet, le jour où Louise de la Vallière tombait, pleurante, des bras du roi aux pieds de Dieu.

M. l'abbé Houssaye n'a encore accompli que

Digitized by Google

le quart de sa tâche. Il lui reste à nous montrer M. de Bérulle dans ses autres attitudes et dans ses autres œuvres. Il doit consacrer un volume entier à raconter le rôle politique que joua ce grand chrétien avec Louis XIII pour témoin et Richelieu pour adversaire. M. de Bérulle blâmait l'alliance de la France catholique et de la Suède protestante, et ne comprit jamais qu'on acceptât les ennemis de sa religion comme auxiliaires de sa politique. Maintenant, je voudrais, chose impossible, faire accepter à l'auteur une louange qui égalât son mérite sans offenser sa modestie. M. l'abbé Houssaye est un écrivain de race qui possède la langue des maîtres. Si j'osais me permettre une critique, je lui reprocherais de maintenir son style, non dans les nuages, mais dans les hauteurs. Il plane toujours et ne s'abaisse jamais. Maintenant, je tiens à lui dire ma reconnaissance pour ce beau et bon livre, œuvre à la fois d'historien, de chrétien et d'artiste, qui nous ramène à l'époque de nos grandeurs et au spectacle de nos vertus, tel enfin que l'Académie ne rencontre

Digitized by Google

guère ses pareils, le jour où elle jette aux auteurs recommandés une couronne de feuilles sèches. M. Houssaye s'est épris d'un amour touchant pour son modèle. Il a reconstitué ce délaissé de l'histoire dans sa renommée et dans sa grandeur premières, et il place dans un cadre d'or tout neuf la figure caressée et rajeunie d'un mort illustre et d'un saint français.

Ces lignes étant achevées, je songeais à ce que le récit de l'historien m'apportait de souvenirs et de visions du passé. Je voyais reverdir, selon le dire du poëte, les feuilles de l'autre été et les formes de l'autre temps, toutes ces fées de notre histoire qui enchantèrent tout un siècle et qui éblouirent nos ancêtres de l'ardeur de leur pénitence et de l'entrain de leurs amours. J'évoquais tous ces grands hommes qui passaient superbement sous la soutane du prélat ou la cuirasse du guerrier, poëtes, écrivains, orateurs, artistes, généraux, diplomates, politiques, les compagnons du roi Henri, les satellites du cardinal-duc, et les rayons du Roi-Soleil. Il n'y avait alors qu'une seule nation dans le

Digitized by Google

monde, et c'était cette pauvre France, où nous vivons tristement sur les trésors du passé et la gloire des aïeux.

C'est ainsi que mes rêveries remontaient le courant des âges, quand au clocher de mon village retentit la sonnerie des morts. Quelques instants après, l'office commençait, et j'entendais les chants par lesquels l'Église berce une fois l'an le grand sommeil des endormis. Hélas! hélas! depuis que notre admirable et triste monde roula des mains du Dieu vivant, que de millions de créatures ont formé le pâle troupeau des trépassés! Les unes sont tombées dans la fleur, les autres au déclin des ans. Chacun a succombé, si je puis dire, sous une des formes infinies de la mort : celui-ci dans son lit, près de sa famille en pleurs; celui-là sur un champ de bataille, dans la séve de la vie et dans la séve de la gloire. Pour ceux-ci, la mort est venue comme un voleur, et pour ceux-là comme une amie. Combien, en la voyant se dresser devant eux, ont senti les douleurs de l'âme, les révoltes de la chair et les horreurs de l'inconnu!

Digitized by Google

J'en ai vu, mais c'étaient des saints, qui se sont envolés de ce monde, ayant dans leur dernier sourire la joie des délivrés et dans leur regard dernier la vision du paradis.

Après le court espace de la vie mortelle, nous irons où sont allés nos aïeux, où nous suivront nos descendants. L'Église dit excellemment que les promesses de l'immortalité peuvent seules nous consoler de la certitude de mourir. C'est pourquoi je plains les malheureux qui ont donné à leurs espérances l'étroite limite de ce monde. Ils assistent au départ des êtres aimés, sans nourrir au fond de leurs âmes la certitude du revoir et la joie de la réunion. Pour nous, chrétiens, nous voyons l'éternité des âmes par delà le tombeau du corps. Et quel surcroît de misère et de désolation si, en voyant partir ceux qui furent les sources ou les compagnons de notre vie, nous ne comptions pas les retrouver dans la patrie sans orage, ouverte à ceux qui ont fait le bien, conservé l'espoir, et gardé la foi!

En ce douloureux anniversaire, j'ai songé à

Digitized by Google

ceux que, depuis deux ans, la mort a retranchés de nous. Que de deuils dans les familles et dans la patrie ! Comptez les victimes des inepties républicaines et des démences impériales. Je voyais nos pauvres légions, courant dans la neige, sans vêtements, sans vivres et sans armes. Combien sont morts de froid sur la route, de maladie dans les hospices, de leurs blessures dans les combats, de leur chagrin dans l'exil, de leur misère dans les prisons ! Mais aussi que de dévouements et que de vertus ! Quel contraste entre les billevesées d'un dictateur incapable et l'héroïsme des victimes résignées ! Le riche et le pauvre, le jeune homme et le vieillard s'unissaient dans la fraternité des batailles et la communauté du sacrifice. Ils ont combattu et ils sont tombés, les uns sous les murs de la ville assiégée, les autres dans les plaines de la France envahie, certains de leur désastre et de leur impuissance, et croyant peut-être que les vengeurs de l'avenir surgiraient des ossements des morts.

Après les victimes de nos guerres étrangères

Digitized by Google

et de nos discordes civiles, combien d'autres s'en sont allés dont l'absence parmi nous cause un deuil et laisse un vide!

Pour ne parler que de ceux qui vivaient hier et déjà ne sont plus, vous souvient-il de ces deux illustres, l'un qui fut savant, l'autre poëte? Aujourd'hui, le savant n'a plus rien à apprendre, le poëte plus rien à chanter. Si, il y a quelque vingt ans, ce bruit se fût tout à coup répandu : « Théophile Gautier vient de mourir! » il se fût fait un grand silence et comme un effarement dans le tumulte des hommes.

Maintenant on a d'autres soucis en tête que la pensée des trépassés! On se dit : « il a vécu! » puis l'on secoue la tête et l'on parle d'autre chose.

Et cependant ce fut vraiment un grand artiste; un des ciseleurs de la langue, un des maîtres de la lyre. Poëte, il s'est placé un peu au-dessous des meilleurs romanciers, il a laissé, avec un chef-d'œuvre de libertinage, des merveilles de fantaisie, de style et d'invention;

Digitized by Google

critique, il a pendant de longues années répandu au rez-de-chaussée du *Moniteur* des trésors d'indulgence aimable et de bon sens français. Il ne fut rien, pas même de l'Académie qui le refusa soit par pruderie, soit par sottise. Mais au moins il a pu dire avec Virgile : « O muses plus douces que toute chose humaine, muses auxquelles je sacrifie, le cœur frappé d'un grand amour, soyez-moi secourables en me montrant les routes des astres et le chemin du ciel ! » Ce qu'il demandait, les muses le lui ont appris. Elles lui ont montré le chemin du ciel, car il est mort, une prière sur les lèvres et un prêtre à ses côtés.

Ainsi, disait un autre poëte, ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois. Le siècle à chaque pas se dépouille et s'appauvrit, et le soleil ennuyé n'éclaire plus qu'une race d'infiniment petits dans la république de Lilliput. L'auteur des *Voyages de Gulliver*, le misanthrope Swift, conduit son héros dans le pays de Laputa, où certains hommes, marqués au nez d'une verrue, vieillissent et ne meurent pas.

Digitized by Google

Parmi nous, je ne vois guère que M. Thiers qui puisse offrir aux regards curieux les symptômes de la vieillesse et le poids chiche des immortels.

Digitized by Google

XII.

DIALOGUE DES VIEILLARDS.

30 novembre 1872.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.
(VIRGILE.)

Le jour et lui s'étaient levés en même temps;
Il pencha son front vieux de septante printemps
Sur sa cuvette d'onde pure,
Et promena soudain de son doigt exercé
L'éponge aux doux parfums sur son affreux passé,
C'est-à-dire sur sa figure.

*
* *

Puis il alla quérir au fond du corridor
Sa grand' robe de chambre aux arabesques d'or
Et ses deux pantoufles fidèles
Où Félicie, un jour, broda (travail parfait)
Des papillons emmy des fleurs, sachant qu'il est
Léger comme eux, rouge comme elles.

*
* *

Digitized by Google

Quand il eut terminé, prenant un livre il lut.
Il paraissait charmé, dessinait un salut
Et disait : « Jeune homme, vous êtes
Dans le vrai ; c'est très-bien ; on vous mettrait en vers. »
Et ses petits yeux gris lançaient de doux éclairs
Sous le cristal de ses lunettes.

*
* *

J'avais résolu aujourd'hui de ne sacrifier qu'aux muses ; mais, contraint de donner à M. Barthélemy Saint-Hilaire une place dans mon épopée, j'ai compris que je ne pouvais placer la langue des dieux dans la bouche de ce subalterne. Il m'a paru conforme à la hiérarchie, comme aux convenances, de réserver les vers à Adolphe et la prose à Saint-Hilaire : à tout seigneur, toute poésie.

Et Saint-Hilaire se tint un instant debout sur le seuil de la chambre, contemplant son vénéré maître. Enfin, triomphant de l'émotion que lui inspirait la majesté du lieu et le spectacle de l'immortel, il lança ces paroles rapides :

— Seigneur, que lisez-vous ?

Et Monsieur Thiers reprit : Je lis cette *Revue*
Sous le nom glorieux des *Deux-Mondes* connue.

Digitized by Google

La *Revue des Deux-Mondes*, murmura Saint-Hilaire ravi. Quel homme ! Il n'a jamais besoin de distractions.

Ami, c'est un article excellent dans lequel
Le petit Duvergier me traite d'immortel.
Son père est de l'Académie ;
C'est un malin qui, s'il vous plaît,
Sous la fourchette du banquet
Détruisit une monarchie.
Le fils s'éprit l'hiver dernier
De la République où l'on glane.
Le plus gentil des Duvergier
Est le Duvergier de Hauranne.

*
* *

Ce mouton à la toison blonde
Bêle, bêle en changeant de ton
Que je ressemble à Washington,
Et qu'il connaît le nouveau monde.
Quand il chante Adolphe premier,
Il affecte un petit air crâne...
Le plus gentil des Duvergier
Est le Duvergier de Hauranne.

*
* *

Brisons là maintenant et changeons d'entretien.
Je voudrais tout savoir et ne sais jamais rien,
Moi qui fais à mon âge, et dans un triste rôle,
Porter le poids d'un monde à ma robuste épaule.

Digitized by Google

Que font les députés et mes sujets chéris
Dans le petit Versaille et dans le grand Paris?
Mon nom voltige-t-il dans les villes de France
Tout parfumé d'amour et de reconnaissance?
Exalte-t-on encore mon Message profond,
Rempli des deux beautés de la forme et du fond,
Où tout se trouve, où tout éclate, où tout s'enchaîne,
Œuvre immense, où j'ai dit à la sagesse humaine,
Ami Barthélemy, je t'en prends à témoin,
Ce que Dieu dit aux flots : Vous n'irez pas plus loin!

Et Barthélemy Saint-Hilaire, lequel descend de Madame de Sévigné, — par les lettres, — entr'ouvrit pour répondre ses lèvres, d'où coule le miel. — Monseigneur, dit-il, ceux-là n'auraient jamais écrit une lettre que la lecture de votre Message pourrait laisser indifférents. On admire, comme toujours, votre finesse de politique, vos subtilités de financier et vos périodes d'académicien. En fait de phrases et de diplomatie, on ne se dissimule pas que vous savez plus d'un tour. Notre ministre de l'instruction publique, Jules Simon, a haussé son enthousiasme à des hauteurs inconnues. Il veut que les écoliers apprennent à lire dans vos livres, et prétend remplacer pour l'usage des colléges

Digitized by Google

les *Oraisons* de Bénigne Bossuet par le Message d'Adolphe Thiers. Il faut des joies aux lycéens et des fleurs à la rhétorique.

Ce bon Simon, fit Thiers : trop de zèle peut-être
Écris-lui, toi qui sais rédiger une lettre,
Qu'il peut se contenter, en toute humilité,
De m'appeler « sublime » en petit comité;
Que les aigles de Meaux et de la Présidence
Ne doivent pas encore entrer en concurrence.
Après quoi, tu prieras de ma part le bon Dieu
Qu'il le tienne en sa garde et lui diras adieu.

Entendre c'est obéir, reprit Saint-Hilaire en s'inclinant. J'écrirai dès ce soir. Ah ! j'oubliais, un écrivain de grand goût, M. J. Weiss, parlant de votre Message, n'a pas hésité à le qualifier « d'admirable. » M. Weiss est un sage ennemi. Il fut, monseigneur s'en doit souvenir, le condisciple de ce pauvre Prévost-Paradol, auquel il emprunta beaucoup de sa manière et un peu de son talent. Leur professeur commun disait, m'a-t-on conté : « Je croyais faire un Prévost et je n'ai pu faire qu'un Weiss ! »

Digitized by Google

Ah! pauvre Paradol, châtié sans retour
Par l'éternelle mort de la faute d'un jour.
De ce soleil éteint Weiss est la lune pâle.
C'est un des nourrissons de l'École normale,
Lesquels, après avoir quelque temps essayé
D'inculquer aux moutards un latin mal payé,
Changent leur robe en frac et vont avec ivresse
De l'Université dans la petite presse.
Mais tout Paris pour moi, Saint-Hilaire, mon bon,
N'a pas les yeux de Weiss et les pleurs de Simon.
Que dit l'Envie, hélas! qui jamais ne digère
L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère?

Rien n'échappe, reprit Saint-Hilaire, à la pénétration de Votre Excellence. Monseigneur a ses Zoïles, comme Homère. Quelques-uns, je ne les ai pas entendus, mais on me l'a rapporté, quelques-uns prétendent que Votre Altesse a violé le pacte de Bordeaux : Burdigala, disaient les Romains. On affirme que, trompant la confiance des partis et brûlant pour la République d'un amour de la dernière heure, vous avez préparé un pouvoir selon vos désirs et une solution selon vos formules. Vous êtes, à les en croire, plus inconstant que le Zéphyr et plus perfide que la femme ; on oppose vos

Digitized by Google

opinions présentes à vos opinions d'antan et vos discours d'hier à vos paroles d'aujourd'hui, et les plus irrités osent murmurer, Dieu leur pardonne, qu'il existe deux hommes en vous, dont l'un ne sait pas ce qu'il fait et l'autre ignore ce qu'il dit !

Merci, fidèle ami, loin d'appuyer, tu glisses!...
Toujours l'ingratitude a payé les services.
Hélas! mais toi qui lis dans mon cœur, aussi bien
Que feu Champollion lisait l'égyptien,
Tu sais que je suis sage et que je suis fidèle :
Non, je ne change pas, mais je me renouvelle,
Je n'ai pu violer — à mon âge, oh! jamais!...
Le pacte de Bordeaux; seulement j'imitais
Ces coiffeurs renommés dont l'art puissant, sans peine,
Change un cheveu d'argent en un cheveu d'ébène.
Qu'importe la couleur si, d'après notre aveu,
C'est bien le même pacte et le même cheveu?
La Révolution, tu le sais, Saint-Hilaire,
C'est mon parti, mon but, mon livre et ma carrière;
Je lui dois tout : elle a transformé, je le crois,
En président bouffi le myrmidon bourgeois.
Elle a vu, triomphants, entrer aux Tuileries
Le vieux Philippe et moi sous nos deux parapluies.
D'abord, pour sa cassette et puis pour ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.
Pour elle aussi, j'ai mis, hâtant leurs destinées,
A prix, puis en prison, les têtes couronnées.

Digitized by Google

Maintenant, nous avons, grâce à défunt Rivet,
La République en bas, mais Adolphe au sommet.
Qui pourrait s'irriter? J'ai donné, chose énorme,
Aux fauves déchaînés la République en forme
Et satisfait, gardant la puissance pour moi,
Tous ces batraciens qui demandent un roi.
Je suis grand, je suis fort, je suis seul : continue
Et ne me cache rien de la vérité nue.

Monseigneur, fit Saint-Hilaire, j'aurai terminé, si j'ajoute que vos ennemis vont jusqu'à méconnaître en vous ce désintéressement sublime qui est, selon les connaisseurs, la plus belle de vos vertus. Ils assurent, *horresco referens*, je rougis en le répétant, que vous brûlez pour la présidence d'une ambition sénile ou d'un amour d'enfant ; que, sacrifiant l'avenir au présent, vous vous prêtez à des transactions sans aveu comme à des alliances sans honneur, et qu'enfin, bien qu'impatient, vous voulez être éternel.

Si je disais, Barthélemy,
Que je comptais passer ma vie
Dans la discrète compagnie
D'un vieux livre ou d'un vieil ami ;
Si je disais que je regrette

Digitized by Google

Le bon temps où je n'étais rien,
Pas même académicien...
Je te verrais hocher la tête.

*
* *

Va : l'hôtel de la présidence
A plus de charmes que l'ancien;
Tu peux m'en croire. J'y suis bien :
Chacun s'incline en ma présence,
On m'applaudit au moindre mot,
On parle bas quand je sommeille,
Quand je sors, le soldat qui veille,
Me présente son chassepot.

*
* *

Viens! ce soir, chez moi l'on s'amuse...
Grand dîner et petit concert,
Jacquemart, la dixième muse,
Te fera ta charge au dessert.
Viens donc, c'est aujourd'hui dimanche,
Tu te mettras à mon côté;
Et vers minuit, de sa main blanche,
Félicie offrira le thé.
Ma politique étant adroite,
J'invitai dès hier matin
Plusieurs députés de la droite
A venir manger mon festin...
Ainsi donc, tu seras des nôtres...
S'il le faut, pour chasser l'ennui,
Le gros Picard rira des autres,
Et les autres riront de lui.

Digitized by Google

*
* *

Oui, j'aime le pouvoir, Saint-Hilaire, je l'aime,
Peut-être un peu pour moi, mais beaucoup pour lui-même.
Et je fais, souriant à qui veut bien m'aider,
De ma colère feinte un jeu pour le garder.
C'est un poste agréable et qui vous met à l'aise
Que d'être le premier dans la Rome française,
Et j'aime à voir, planant aux sommets non frayés,
La vile multitude onduler à mes pieds.
Faut-il te rappeler la mémoire bénie
Des prodiges fameux qu'enfanta mon génie,
Les impôts sur les fers, les laines et le bois,
Et le dernier emprunt couvert nonante fois;
Mes efforts pour rentrer à Paris la grand'ville,
Et les petits canons essayés à Trouville,
Et la loi sur l'armée et mes discours géants,
Et la bourse rendue aux princes d'Orléans?
J'en passe et des meilleurs. Pour régner je divise,
De Louis onze, ami, j'adopte la devise :
J'ai pour moi le pays; si j'ai la droite à dos,
J'ai la majorité formidable des sots;
Le génois Gambetta me fait des politesses,
Les conseils généraux me votent des adresses,
Et je ris à part moi, me sentant immortel,
Du mécontentement de Monsieur de Kerdrel!...
Président pour quatre ans, puis président à vie,
J'enterrerai tous ceux qui me portent envie.
Et je vivrai plus vieux, je m'y sens appelé,
Que ce Mathusalem dont on a trop parlé.

*
* *

Digitized by Google

Saint-Hilaire écoutait, lorsque le long des grilles
Passa soudainement une foule en guenilles,
Têtes, pieds et bras nus.
Ils passaient, ils passaient, et cette plèbe sale
Hurlait à pleins poumons : Vive la Radicale !
D'Adolphe, il n'en faut plus.

*
* *

S'il reste plus longtemps, il nous fera malades ;
C'est à nous qu'est la pose. Adolphe, camarades,
Se fiche du public.
A bas le prêtre ! à bas le riche ! à bas le noble !
Vive Léon, qui fit au banquet de Grenoble
Un discours plein de chic.

*
* *

Monsieur Thiers, contemplant ces étranges spectacles,
Disait : C'est le passé, c'est la cour des Miracles !...

Mais le grand maître des correspondances reprit avec un fin sourire : Non, président, c'est l'avenir qui se dévoile et la cour du Dauphin qui passe.

Digitized by Google

XIII.

4 janvier 1873.

Je n'ai jamais traversé les dernières heures d'une année sans ressentir la mélancolie des choses et comme le regret de moi-même. C'est alors qu'on jette un regard en arrière pour opposer le charme des aurores à la tristesse des déclins. Pour les nations et pour les hommes qui finissent, il est doux de se revoir dans le spectacle de la jeunesse morte et de la puissance envolée, dans la plénitude des forces de la vie et dans l'entière possession du temps rapide et du long avenir. Le souvenir est, aux mauvais jours, la consolation du présent : il est aussi l'espérance du passé.

Deux années se sont écoulées depuis que,

Digitized by Google

sur les timbres-poste renchéris, nous avons remplacé l'image de Bonaparte par le portrait de la République. Qu'avons-nous fait durant ce long espace pour nous relever dans l'estime de nous-mêmes et des autres? Par quels sacrifices ou par quelles vertus avons-nous mérité d'être plaints par les hommes et pardonnés par Dieu ? Nous n'avons écouté, il faut bien le dire, ni les conseils de l'expérience ni les leçons de l'infortune. Comme le Romain dans un tableau célèbre, d'une main nous levons la coupe et de l'autre nous caressons l'épaule des courtisans ou la barbe des philosophes.

Depuis tantôt un siècle, nous sommes devenus une exception parmi les peuples. Les autres nations vivent paisiblement sous les lois qu'elles se sont données. A travers des jours tranquilles ou glorieux, elles se hâtent lentement vers un avenir meilleur. Toutes, à deux ou trois exceptions près, ont incarné le principe de l'autorité dans la personne d'un chef suprême. Toutes ont choisi un des leurs qui, sous les noms variés et harmonieux de prince

Digitized by Google

ou de roi, a mission de personnifier la puissance dans la majesté, le droit dans la tradition, la justice dans la clémence. Toutes ont donné à cet être privilégié des gardes quand il se promène, une couronne quand il se coiffe et un trône quand il s'asseoit.

Quant à nous, race frivole et usée, nous montrons, en toute occasion, l'instabilité des enfants ou le dégoût des vieillards. Nous ne savons pas nous servir longtemps des mêmes coutumes ni des mêmes jouets. Nous avons usé plus de gouvernements que l'imagination n'en peut créer. Nous avons traversé des monarchies de tous les modèles et des républiques de tous les calibres ! Chacun de ces essais a duré six mois au moins, quinze ans au plus ; las d'un si long repos, nous avons, pour en sortir, renversé en un jour d'émeute la fantaisie d'un jour de révolte. La Révolution nous est devenue une seconde nature. Nous avons, seuls en Europe, l'appétit inné et malsain du désordre. Tandis que les autres nations se développent sous des chefs immuables et respectés dont elles tien-

Digitized by Google

nent leur grandeur, leurs libertés et leurs lois, nous, tantôt la terreur et tantôt la risée du monde, ballottés entre les deux extrêmes du despotisme et de la licence, nous cherchons des maîtres dans la tribu des porte-robe ou des traîneurs de sabre. Dix fois déjà, depuis ce siècle commencé, nous avons élevé du néant au sommet, des Césars de pacotille ou des bavards de profession, encore mal nettoyés du sang des conjurations ou de la poudre des dossiers.

Nous sommes aussi fiers de notre unité qu'indifférents à nos divisions. De Dunkerque à Perpignan, la langue est uniforme, mais les idées diffèrent : les chapeaux se ressemblent, mais les têtes varient. Autant d'hommes, autant d'opinions ; autant de femmes, autant de caquets. En politique, chaque gouvernement a ses fidèles, car le dévouement n'est autre chose que l'ambition qui espère ; en religion, chaque hérésie a ses adeptes, car l'incrédulité n'est autre chose que l'orgueil qui s'affranchit. Chacune de nos divisions a enfanté des subdivisions, de sorte qu'il se rencontre des libres-

Digitized by Google

penseurs qui rêvent une monarchie sans roi, une République sans républicains, une morale sans disciples, une religion sans Dieu, ou un Dieu sans commandements. Et nous sommes à ce point déchus que nous assurons le présent à un chétif vieillard qui contrefait Talleyrand et que nous craignons pour l'avenir un basochien imbécile qui parodie Coclès.

Eh! oui, nous n'avons rien trouvé de mieux que de mettre à notre tête ce petit être folâtre, ce petit sphinx à lunettes, ce petit vieux de la Montagne. Et on viendra dire que nous sommes républicains, nous qui ne pouvons vivre sans un joug êt sans un maître! En donnant le sceptre à M. Thiers, nous avons tous oublié de quoi il est incapable. Et ici je n'entends pas faire reparaître une seule des taches de sa vie, je ne veux que rappeler sa maladresse à gouverner. Il est de ces incomplets qui brillent dans l'opposition et qui s'éclipsent au pouvoir. Sous la monarchie de juillet, il parvint à se faufiler dans deux ou trois cabinets, mais sitôt bombardé ministre, il brouillait tellement les

Digitized by Google

cartes que personne ne pouvait plus jouer. Aussi à peine avait-il fonctionné durant un trimestre que Louis-Philippe lui retirait prudemment son portefeuille et sa confiance. C'est pourquoi on n'est que sage en se méfiant d'un homme qui n'a pas même su mériter la confiance de Louis-Philippe.

Les temps changent, les hommes aussi. Grâce aux événements que chacun connaît, M. Thiers est devenu le chef d'un pays qui ne veut pas mourir, et le président d'une République qui ne saurait vivre. Ce Louis XI au petit pied — qu'on me pardonne cette flatterie — s'est occupé de diviser pour régner. Il a semé les engagements et les défiances, il a promis et s'est compromis, il s'est donné et s'est repris et a permis à chaque parti d'espérer en son adresse et de douter de sa parole. Et maintenant, réduit à discuter avec une commission législative les conditions de son pouvoir, il réclame comme un droit son siége à l'Assemblée et l'accès de la tribune. Il a pour le silence l'horreur des femmes et des vieillards. L'hom-

Digitized by Google

me d'État a disparu, mais l'orateur s'éternise. Il entend garder jusqu'à la fin la puissance d'une voix qui tombe, et ce merveilleux déguisement dont il couvre soit l'ambiguïté de ses actes, soit le vide de sa pensée.

Vous le voyez, nous ne saluons pas l'année qui commence par des cris d'espérance et des réflexions couleur de rose. Il se peut que je sois pessimiste, mais je n'aperçois nulle part le moindre sujet d'être gai. Nous allons, cela est trop vrai, à la République des républicains. Quand l'Assemblée actuelle aura résigné son mandat, nous verrons s'épanouir tout ce que M. Thiers a semé ou laissé croître de rouge.

Pour prédire un beau désordre, effet de la République, il n'est nullement nécessaire du don de prophétie. En ce moment le peuple souverain, réuni dans ses salons, demande pour étrennes le renvoi de ses députés. Les pétitions pour la dissolution de la Chambre se signent dans tous les journaux et dans certains mauvais lieux. Or il n'est ni ville ni hameau exempt à cette heure de la gangrène démagogique et

Digitized by Google

des contagions radicales. Partout ces pétitions sont colportées et ratifiées par les pires. Dans mon humble village, elles ont été propagées, — je l'ai vu — par des malfaiteurs rayés pour vol de la liste électorale. Je les ai aperçues entre les mains d'un républicain d'autant plus pur qu'aux jours néfastes de l'empire il avait dérobé du foin dans l'intention de nourrir ses frères.

J'en étais là, quand mon facteur diligent m'apporta les journaux de Paris et des lettres de l'autre monde. J'ai lu dans les journaux que deux des princes de notre jeunesse avaient tenté de se tuer : l'un dans le boudoir d'une courtisane, l'autre dans la gare d'un chemin de fer. Tous deux se sont logé des balles dans des parties délicates : celui-ci pour empêcher Mme K... de s'en aller à Marseille ; celui-là pour conserver les faveurs tarifées de miss Cruch. O amour ! voilà de tes coups ! Le fils d'un boucher célèbre a vengé tous les bœufs gras que le père triomphant enguirlandait pour le sacrifice. Jadis un jeune fou disait à Sophie

Digitized by Google

Arnould, dont il voulait conquérir les bonnes grâces : « Mademoiselle, encore un refus, et je me brûle la cervelle ! » Et la courtisane répondait : « Taisez-vous donc, cerveau brûlé ! » Sur ce joli mot, l'amoureux résolut de vivre : c'était le bon temps où les filles avaient de l'esprit et où le rire désarmait.

Parmi les lettres, il s'en trouva une qui fixa mon attention, car elle avait traversé pour venir à moi beaucoup de terre et un peu d'eau. Aucun timbre d'aucune nation n'embellissait son enveloppe. Plus une lettre met de temps à voyager, plus elle coûte cher à recevoir. La mienne n'était pas affranchie ; de plus, elle venait d'un bagne. J'eus l'intuition que mon correspondant devait être un républicain.

Les pressentiments ne trompent guère. Cette missive émanait d'un franc républicain. Mais il était étranger, ce qui redoublait son prestige. C'était un compatriote du Cid, un sujet du roi Amédée, un produit de l'Andalousie.

Il avait écrit son épître dans le plus pur castillan. Il me supposait versé dans la connais-

Digitized by Google

sance des langues étrangères, ce qui chatouillait mon orgueil. Il semblait dire, comme don Carlos dans le drame de Victor Hugo :

Il se contentera d'un Espagnol hautain.

Comme l'Espagnol familier ou hautain m'est absolument étranger, j'appelai à mon aide mon dictionnaire de poche et mon latin de collége. Je fis venir un mien voisin qui s'est promené dans l'Andalousie, et après de longues études je vins à bout, penché sur la lettre, moitié de la traduire et moitié de la deviner, grâce à mon latin, mon dictionnaire et mon voisin.

Ce Castillan daignait m'écrire, qu'officier dans les armées du roi d'Espagne il était passionné, par goût comme par état, pour le noble métier des armes. Quand la guerre éclata entre l'Allemagne et nous, il tressaillit d'ardeur martiale et d'inquiétude belliqueuse. Il lisait les journaux, dressait l'oreille au bruit des armes et s'enivrait de la fumée des batailles. Dès qu'il apprit nos revers, il ne put tenir en place, c'est pourquoi il quitta la sienne.

Digitized by Google

En d'autres termes, il déserta. Il accomplit à lui tout seul son petit pronunciamiento. Il s'enflamma pour la cause de la liberté, franchit d'un bond les Pyrénées, et vint mettre sa bonne lame de Tolède au service de Garibaldi. Il avait entendu dire, et il répète, que Garibaldi était immortel, invincible, et cela le flattait, quoique hidalgo, d'obéir à un homme impossible à battre et incapable de mourir. Garibaldi le jugea tout de suite et lui confia le double emploi d'aide-cuisinier et d'officier payeur ; il tenait la queue de la poêle et les cordons de la bourse.

« Seigneur, m'écrit-il, je ne vous raconterai ni nos longues souffrances ni nos luttes héroïques. Pour les décrire, il me faudrait la plume d'Homère. » Mon Espagnol ignorait, — mais on ne peut pas tout savoir, — que la plume d'Homère était une lyre. Je pardonnai volontiers à cette distraction andalouse et je continuai le récit touchant des misères du galant homme. — Enfin, seigneur, la fortune trahit notre espérance et le nombre l'emporta

Digitized by Google

sur le courage. Un matin, au moment où je préparais un repas frugal, je vis paraître un nuage brillant de cavaliers prussiens. Je pris aussitôt, non mon repas, mais la fuite.

Les Prussiens allaient comme le vent ; mais le vent est moins rapide que mes jarrets. Toutefois, mes jambes pliaient sous un fardeau lourd à porter dans ce sentier. Seigneur, je suis le cœur le plus confiant des deux Castilles, et je vous parle comme si vous étiez mon propre père. Eh bien, je portais sur moi deux cent cinquante mille francs que le gouvernement français avait remis à l'invincible Garibaldi pour l'organisation de la victoire, et qu'à son tour l'invincible Garibaldi m'avait remis pour la solde des troupes. De ces deux cent cinquante mille francs, cent mille étaient en or, et à chacun de mes pas toutes ces pistoles secouées tintaient autour de mes reins comme des milliers de sonnettes au cou d'un mulet d'Aragon.

Enfin, à bout de forces et d'haleine, j'arrivai dans une vallée aussi pittoresque que solitaire.

Digitized by Google

Pas d'autre bruit que le murmure des sources et le frisson du feuillage. J'étais seul avec mon trésor. Alors, tirant de ma ceinture l'or de votre pays et les billets de votre banque, je les enfouis sous une roche couverte de mousse, au pied d'un arbre, au bord d'un ruisseau. J'ai dressé la carte des lieux, et jetant un dernier regard sur ce vallon hospitalier et discret, je quittai votre pays que j'avais défendu pour le mien que je voulais revoir. A peine avais-je mis le pied sur la douce terre natale, que je fus arrêté comme déserteur et conduit à Madrid, où une cour martiale s'assembla. Je fus condamné à cinq années de travaux forcés. Il y a des juges en Espagne.

Depuis plusieurs mois je gémis dans les bagnes de Ceuta, n'ayant pour distraction que le spectacle de l'Océan et le souvenir de mon trésor. Je songe aussi, non sans charme, que je souffre et que j'ai combattu pour la cause sainte de la République. Maintenant, seigneur, j'ose attendre un léger service de votre générosité sans bornes. L'Écriture dit avec raison :

Digitized by Google

Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. J'ai tout laissé en France dans la vallée que j'ai décrite. Le plan que j'en ai tracé est entre les mains de mon épouse chérie. Il est d'une telle exactitude qu'un enfant y lirait sa route. Si vous y consentez, mon épouse bien-aimée se rendra dans votre demeure, ayant le plan dans son corsage. Elle et vous — cela suffira, — marcherez droit au trésor. Vous verrez la roche moussue, l'arbre noueux et la fontaine murmurante. Une fois le trésor déterré, mon épouse reconnaîtra vos soins obligeants par l'offrande de cinquante mille francs. Mon épouse est dans la fleur de la beauté et dans la grâce du printemps.

Je n'ai rien répondu à la missive de ce galant homme. Je me suis promis de vous en faire part un jour que je n'aurais rien à dire, et vous voyez que ce jour est venu. D'autres que moi, je l'ai su depuis, ont reçu des lettres pareilles. Quelques-uns s'y sont laissé prendre et ont payé les frais qu'exigeait la découverte d'une cassette imaginaire. Les plus fins n'ont

Digitized by Google

voulu croire ni aux châteaux en Espagne ni aux trésors en France.

Au moment où j'écris ces lignes, l'année nouvelle a commencé. Déjà mon papier s'éclaire du premier rayon de son premier jour. Je vois, je reçois et j'entends les sourires, les baisers et les souhaits de ceux que j'aime. J'oublie, je revis, j'espère, tandis que ma maison s'égaye de la chanson des oiseaux et des enfants réveillés.

Digitized by Google

XIV.

11 janvier 1873.

L'année mil huit cent soixante-treize a déjà vécu dix jours. Elle n'a encore pu, dans un âge si tendre, accuser ses passions et dessiner son caractère. Est-ce d'un heureux présage que son hiver ait la douceur d'un printemps ? Le soleil brille comme en avril, et déjà quelques bourgeons timides apparaissent aux pointes des branches. Le président s'est promené dans les jardins de l'Élysée et Saint-Hilaire, toujours flatteur, cueillit une violette éclose sous les souliers de M. Thiers.

Chaque année commence de même : au matin de son premier jour, un doux émoi s'empare du cœur tendre des fonctionnaires. On se congra-

Digitized by Google

tule, on se félicite, on se salue, on se visite, on échange des cornets de marrons glacés et des souhaits de longue vie. Puis la pluie tombe, fine et serrée. Voici les nominations, les grades, les croix, tous les grelots de la folie, tous les hochets de la vanité. Le vent chasse de tous côtés des flocons de papier-monnaie et des nuées de rubans rouges viennent s'abattre avec grâce sur l'uniforme des guerriers, le frac des diplomates et la poche des financiers.

Je n'ai pas l'intention de décrire cette fête banale à qui la joie des enfants sert au moins de grâce et d'excuse. On a repris les affaires sérieuses, la Chambre a vu revenir sa gauche turbulente, et la commission des Trente couve avec un soin religieux l'œuf tardif des constitutions. L'homme auquel le jour de l'an a causé le plus de soucis fut sans contredit le duc d'Aumale. Ce maître Jacques de la comédie contemporaine ne savait auquel entendre et, selon les visiteurs et les besoins, il endossait tour à tour les trois costumes d'académicien, d'héritier et de général.

Digitized by Google

Il y a quelques jours, pour tromper l'ennui de deux ou trois heures de voyage, j'ai parcouru un livre nouveau : *L'Alsace*. Aucun titre ne résonne à des oreilles françaises d'une façon plus douloureuse et plus tendre. L'Alsace, c'était jadis la patrie; même aujourd'hui, c'est toujours elle. Ce coin de terre arraché à notre antique héritage est toujours nôtre par le souvenir, par le deuil et par l'espérance. Que de braves gens il a produits pour son honneur et pour le nôtre ! Là tout était français, le sol et les cœurs, les Vosges et le Rhin, la petite montagne et le grand fleuve. Dans ce mince espace, la nature de Dieu et le génie de l'homme avaient accumulé leurs richesses et leurs merveilles. Et de partout, dans la plaine, la montagne ou la vallée, par delà et au-dessus des forêts, des houblonnières et des collines, l'œil apercevait la haute flèche de Strasbourg, le plus élevé des clochers qui portent la croix, et le plus étonnant témoignage du travail, de l'art et de la piété de nos pères.

Ainsi donc, le titre du livre est *Alsace*, et le

Digitized by Google

nom de l'auteur Edmond About. M. About avait toutes sortes de bonnes raisons pour composer ce joli volume. D'abord, il est né en Lorraine, ce qui d'ores et déjà lui donne le droit de parler de l'Alsace. Ensuite, il avait acheté ou bâti, non loin de Saverne, une agréable maison, entourée de bois, bordée de fleurs. On y arrivait par le petit chemin des noyers. M. About, en galant homme, l'avait dédiée à ses amis, *amicis*. C'était une vraie maison de Socrate ; les amis n'y manquaient pas, mais Socrate y venait peu.

M. About a voulu revoir après la guerre son pauvre nid respecté, mais annexé par les vainqueurs. Hélas ! hélas ! Plus de fleurs dans les parterres, plus de canards dans les basses-cours, plus de cygnes dans les bassins. Il pouvait répéter aux Allemands le vers touchant de Lafontaine :

L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné.

Il rentra d'un pas tremblant dans les chambres désertes, il revit le canapé où Dumas fils avait daigné s'asseoir, il contempla d'un œil

Digitized by Google

humide « la table massive et le tapis de drap vert où Sarcey, un jour, renversa le gros encrier qu'il avait pris pour une mouche. » Il promena ses tristes regards sur ses tableaux, ses bronzes, ses faïences, ses étoffes, témoins muets de ses heures heureuses et de ses amours perdus. Il erra, mélancolique, dans sa chambre de cinquante mètres carrés, près de son lit de huit pieds de large, et son patriotisme surexcité s'inspira, dans ses dimensions nouvelles, de la longueur de la chambre et de la largeur du lit.

Et alors M. About s'éloigna : comme le philosophe Bias, il emportait tout avec lui : tout, c'est-à-dire sa fine plume et son encrier mouche. Il parcourut l'Alsace, tantôt à pied, parfois à cheval, souvent en voiture, observant, interrogeant, jugeant, causant et butinant de ci, de là, la matière d'un gros volume. Le volume vient de paraître : il renferme des pensées justes, des détails touchants, des satires aiguisées. La raillerie prête à l'indignation je ne sais quoi de léger, de pénétrant et d'amer. Le livre

Digitized by Google

gagnerait, je le sais bien, à un peu plus de sérieux et un peu moins de longueurs, mais on y reconnaît à chaque page un bon ouvrier dans l'art d'écrire. La plume est une arme aussi, et plus d'une fois le poëte a dû tressaillir d'aise en songeant à ce qu'un seul mot mis à sa place pouvait effacer d'injures et traduire de colères.

A en croire M. About, et je l'en crois de bon cœur, l'Alsace est ce qu'elle doit être, fidèle à la mère patrie, résignée dans le sacrifice, confiante dans nos destinées. Fière d'avoir payée notre rançon et certaine que nous la reprendrons, elle nous fera, s'il est nécessaire, crédit de vingt années de souffrances pour elle et de travail pour nous. Sur une population d'un million d'âmes, on ne compte qu'une douzaine de transfuges, tous méprisés quelle que soit l'excuse qu'ils invoquent, la misère ou l'ambition. Elle s'occupe de nos besoins, de nos ressources, de nos efforts, et, dans sa confiance naïve, prend tous les mensonges officiels pour des progrès réalisés. La haine de l'étranger a gagné jusqu'aux enfants, et si beaucoup émi-

Digitized by Google

grent, c'est qu'ils n'ont d'autre alternative que l'apostasie ou l'exode. Ceux qui partent ne sont pas remplacés, car l'Allemand est trop prudent pour cultiver et pour bâtir sur un sol mal affermi. Enfin les fonctionnaires de l'empereur Guillaume errent comme des parias dans leur conquête et ne comptent que des heures d'ennui sur les pendules qu'ils ont volées.

Tandis que M. About couvait son livre près d'éclore, il lui advint d'être appréhendé par des gendarmes allemands. Il fut conduit à la prison cellulaire de Saverne. On lui reprochait quelques articles publiés dans le journal le *Soir* et qui, paraît-il, avaient été plus remarqués par les Allemands que par nous. Il supporta son infortune sans forfanterie comme sans faiblesse. Il lut pour se consoler le *Génie du Christianisme* et ne voulut pas se consoler. Il rencontra par bonheur des amis dévoués et un juge d'instruction honnête homme. Un beau matin, à son réveil, on lui apprit qu'il était libre. Sa captivité avait duré six jours.

Le volume achevé, je me disais : Certes,

Digitized by Google

l'Alsace doit être flattée, car elle ne fut jamais aimée avec autant de littérature. A l'exemple du vertueux Énée, M. About chante l'histoire d'une catastrophe où il a joué son petit rôle : *Quorum pars parva fuit.* On l'écoute, et les auditeurs charmés rient, pleurent ou s'indignent avec lui. Quand ses lamentations atteignent les dimensions d'un volume, il les met en pages et les recouvre de papier jaune. Le livre est fait, il s'écoule, il se vend, et l'auteur, content de lui, revient à ses dernières amours, je veux dire au *XIX*e *Siècle*, et fait dans un journal sans succès de la politique sans consistance.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai reproché à M. Edmond About d'avoir eu dans nos malheurs une petite, oh ! très petite part. Ou je me trompe fort, ou il m'apparaît comme un type réussi d'incrédulité moqueuse et d'inconstance irréfléchie. Il a reçu des dons heureux dont j'estime qu'il a mal usé, l'esprit délié, l'intelligence ouverte, la faculté de penser, le talent d'écrire, l'amour des arts et des lettres,

Digitized by Google

et l'instinct qui porte au bien, malheureusement gâté par la faiblesse qui mène au mal. Il rencontra le succès plus encore qu'il ne le chercha, et son premier volume étincela et réjouit comme un bouquet d'artifice. Il sortait de l'école d'Athènes en payant par un éclat de rire l'hospitalité des Hellènes. Avec quelle irrévérence parlait cet écolier des dieux antiques et des brigands modernes ! Avec quel bon sens il raillait l'armée et les gendarmes, les ministres et les juges, la petite cour et les petites fêtes où daignaient l'inviter un roi borné et une reine économe ! Le livre plut, l'auteur aussi. Le *Journal des Débats* félicita ce revenant d'Athènes, et tour à tour Jules Janin et Saint-Marc Girardin prenaient, pour lui prédire de hautes destinées, des attitudes de latinistes en chambre et de prophètes en faux col.

En cet heureux instant de sa vie, M. About n'avait pas l'âme vulgaire, mais républicaine. Il rêvait à la liberté, ce qui est un joli rêve. Sur sa route brillante et facile il semait d'aimables récits qui le plaçaient au premier rang

Digitized by Google

de la tribu des conteurs. Petit à petit son humeur s'adoucit, et dans les journaux comme dans les salons il faisait joyeuse mine à l'Empire rémunérateur. On le vit au Palais-Royal, et je crois même aux Tuileries. Il trouvait au fils de Jérôme l'air d'un César déclassé, et déployait chez la princesse Mathilde les grâces de sa personne et les trésors de son esprit. Les récompenses ne lui manquèrent pas, et il reçut le prix, non de sa défection, mais de son adhésion. Il noua à sa boutonnière un petit bout de ruban rouge qui, avec le temps, vint s'épanouir en rosette. Certes il ne songeait pas à mal, je crois même qu'il ne pensait à rien. Toutefois, pour devenir un homme sérieux, il força sa nature légère, il étudia l'administration, fit un livre sur le défrichement, et sous prétexte qu'il se tenait en équilibre sur des échasses, voulut être préfet des Landes. Il manqua la préfecture, mais conserva les échasses.

Un jour, il eut la fâcheuse idée d'écrire, sur la question romaine, un pamphlet qui fut un

Digitized by Google

scandale. Il rit de Rome comme il avait ri de la Grèce, et se moqua du Pape comme il avait fait du roi Othon. Le résultat ne fut pas le même et il perdit tout accès dans le parti des honnêtes gens. Il avait fait plus qu'un mauvais livre qu'on oublie après l'avoir lu; il avait commis une vilaine action, qu'on n'expie qu'en se repentant. Il avait insulté le droit humain et la foi chrétienne dans leur plus faible et leur plus auguste représentant. De telles choses ne s'oublient jamais, encore qu'elles aient pour excuse l'inconsistance et la légèreté du coupable. Dans un temps et dans un pays ennemi des règles, du devoir et de l'obéissance, il avait prêché la spoliation en s'affranchissant du respect. Ce qu'il voulait est advenu, et j'ai la conviction que l'abandon des causes saintes est un des crimes dont la France porte la peine. Aujourd'hui, le Pape, dépouillé de ses États et prisonnier dans sa ville, ne peut combattre que par la prière et ne peut vivre que par l'aumône. A Rome comme ailleurs, la force a triomphé; mais la conscience et la justice réprouvent ceux

Digitized by Google

qui s'en sont faits les complices et qui n'en ont pas pleuré.

Enfin éclata entre la Prusse et l'Autriche la guerre que devait terminer le coup de foudre de Sadowa. M. About passa du côté du vainqueur avec armes et bagages, c'est-à-dire avec plume et encre. Il célébra de son mieux le triomphe, la grandeur et l'unité de l'Allemagne, sans songer que ce triomphe était pour nous un avertissement; cette grandeur, un danger; cette unité, une menace. Il approuvait la politique imprévoyante de Napoléon au déclin et assistait, sans prévision comme sans trouble, à l'enfantement d'un empire. Il changea de ton lorsque, plus tard, les complications de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne se dénouèrent en un défi retentissant. Il poussa son cri de guerre, saisit son meilleur encrier et fredonna du bout des lèvres le gai refrain de la *Marseillaise*. Son intention était d'aller à Berlin afin d'y contempler cet oiseau rare qu'on nomme un juge. Il fit ses malles, et, promettant au journal *le Soir* le régal d'une

Digitized by Google

correspondance par jour, il s'apprêta à suivre ou à battre la campagne. Il se décerna à lui-même le brevet d'historiographe, et, comme un nouvel Homère, il se promit de donner aux héros méritants l'avantage d'une phrase bien faite et le coup de plume de l'immortalité.

Et maintenant, ne comprenez-vous pas que vous avez, dans les malheurs accomplis, une part, si petite soit-elle, de reproches, de repentir et de responsabilité? Vous trouvez mauvais que les Prussiens aient dévalisé nos maisons de la cave au grenier et des bouteilles aux pendules : vous avez mille fois raison ; mais songiez-vous à vous indigner lorsqu'en Chine, nos soldats sortaient du palais d'Été avec des perles dans les poches et des magots sous les bras? Vous stigmatisez la convoitise de nos vainqueurs et vous pleurez autant et plus haut que nous sur nos deux provinces perdues. C'est bien et j'applaudis ; mais avez-vous protesté lorsque vous avez vu le Saint-Père spolié par des mains violentes de l'antique héritage de Charlemagne et de Pépin? La guerre a ses humi-

Digitized by Google

liations, ses tristesses et ses épreuves. Je les subis dans l'attente d'un avenir meilleur. Nous ne triompherons de l'étranger qu'après avoir triomphé de nous et cherché le salut là où est la vérité, non plus dans les expédients, mais enfin dans les principes. La justice et le droit sont immuables et éternels. Ils ont même dans leurs éclipses un caractère auguste auquel on ne se trompe jamais. J'ajoute encore que ceux qui ont approuvé les iniquités de la force alors qu'elles servaient leurs haines, perdent leur titre à les flétrir, quand elles les blessent dans leurs amours.

Vous le savez : toute une génération s'est formée à votre exemple et à celui de tant d'autres. En politique comme en religion, vous avez trouvé commode de ne rien croire, et sage de ne rien respecter. Et, parlant des croyants politiques avec une indifférence suprême et des chrétiens obstinés avec un dédain railleur, vous écartant des églises et fréquentant les palais, vous avez vécu heureux, souriant, récompensé et content à bon droit de votre succès, de

Digitized by Google

votre fortune et de votre esprit. Eh bien! vous avez encore eu plus de disciples que de maîtres. Comme dans la fable de La Fontaine, les ânes ont copié lourdement les jolis tours du petit chien. Vous, et quand je dis vous, je reconnais que vous vous appelez légion; vous avez fait aux passions mauvaises un appel qu'elles ont entendu et le jour est venu où les brutes déchaînées ont traduit vos coups de plume contre les prêtres en coups de fusil sur les otages. Eh bien! votre œuvre s'avance et vous devez être satisfaits. On n'a plus de foi, plus de Dieu, plus de souverain, plus de respect, plus de discipline, plus de vertu. On ne sait rien, on ne croit rien, on ne fait rien, et l'on meut.

Tenez, l'autre jour, les positivistes offraient un banquet à Littré, ce savant aimable qui enfanta un dictionnaire et qui procède du singe. Ces positivistes ont une religion particulière où Dieu ne joue aucun rôle, et un calendrier spécial où Cléopâtre donne son nom à un mois d'été. Ces détails importent peu, je le reconnais sans peine. A ce banquet a figuré votre ami Ro-

Digitized by Google

bin, celui que sous l'anagramme de Nibor, vous avez introduit dans un de vos plus jolis contes. Ce Robin a la douce manie de ne pas croire en Dieu et de vouloir lui prêter serment. Ce désir n'ayant pas été exaucé, Robin n'est pas du jury, ce dont il enrage et ce dont je suis bien aise. Toujours est-il que Robin a lancé son petit discours au dessert. Après Robin a paru l'inévitable Gambetta qui a célébré l'alliance du radicalisme et de la philosophie! Je recueille ce fait entre mille autres de triste présage. Vous me direz, avec votre charmant esprit, que le préteur ne s'occupe pas des infiniment petits et qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter de la présence de deux borgnes dans le festin des aveugles.

Je suis trop poli pour vous contredire, mais, malgré moi, je répète à demi voix ce vers excellent d'un grand poëte :

Quand on ne croit à rien on est prêt à tout faire.

Le vers est de Victor Hugo, qui en a fait de plus mauvais. Il est tiré des *Châtiments*. Nous ne croyons à rien, ce qui nous rend capables de

Digitized by Google

tout. Voilà pourquoi nous souffrons d'un mal qui sera sans remède tant que nous serons sans convictions. Quand nos pères, qui valaient mieux que nous, s'écriaient : « Dieu et le roi ! » ils avaient dit le dernier mot de la vérité politique et de la foi religieuse.

P. S. Les dépêches anglaises nous apprennent que Napoléon III vient de s'éteindre à Chislehurst. Il n'avait que soixante-quatre ans, mais il avait plus que personne traversé les émotions qui vieillissent.

Les événements et les médecins ont hâté le terme de cette robuste et aventureuse existence.

Il est d'un chrétien de s'incliner devant les tombes, et de ne rien dire en ce moment dont puissent s'offenser la douleur d'une veuve et le dévouement des fidèles.

Nous reviendrons plus tard sur les œuvres de celui qui n'est plus. A présent, pour lui et surtout pour nous, nous ne pouvons que le plaindre, non d'être mort, mais d'avoir vécu.

Digitized by Google

XV.

25 janvier 1873.

Quinze jours sont passés depuis qu'il n'est plus. Il nous faut d'ordinaire moins de temps pour oublier. Plusieurs ont fait la remarque qu'il fut le cinquième des souverains français que ce siècle a dévorés. Les rois vont vite. De ces cinq monarques, un seul est mort dans la patrie. Les quatre autres se sont réfugiés dans l'exil et sur la même terre d'exil, l'Angleterre. Napoléon Ier fut le prisonnier inquiet, Napoléon III, l'hôte aimé du peuple anglais. Il est vrai que celui-ci avait inventé le blocus continental et celui-là le traité de commerce. Quoi qu'il en soit, c'est l'Angleterre qui recueille les fugitifs de nos prisons et de nos trônes, tantôt

Digitized by Google

nos incendiaires transformés en proscrits, tantôt nos idoles changées en jouets, Sainte-Hélène, Holyrood, Claremont, Chislehurst, voilà les prisons, les lieux d'asile et les tombes où vinrent échouer les dominateurs éphémères d'un peuple qui n'est soumis qu'à la force et fidèle qu'à l'inconstance.

On a fait de belles funérailles à Bonaparte. Beaucoup de Français reconnaissants étaient venus saluer une dernière fois ce favori et cette victime de la fortune. On s'entretenait de la fin vulgaire qui avait rayé de l'avenir un empereur de tant d'espérances, et la foule recueillie suivait les restes de ce vaincu qui brusquement venait de passer des contradictions des hommes à la justice de Dieu. Nous sommes de ceux qui s'inclinent devant la douleur et la mort. Les dévouements s'éprouvent dans l'adversité et c'est chose respectable et rare que de voir derrière un cercueil un groupe d'amis qui pleurent, qui se souviennent et qui prient.

Notre dessein n'est point de retracer les rôles divers qu'a successivement tenus cet

Digitized by Google

aventurier de tant d'aventures. Sa vie appartient à l'histoire et, qui pis est, à notre histoire. Nous avons été les adversaires résolus et permanents de l'Empire, et cela depuis l'attentat qui commence l'œuvre jusqu'à la catastrophe qui la dénoue. Nous avons traversé ces dix-huit années rigoureuses en portant hautement devant César le drapeau des intérêts catholiques et des libertés françaises. Nous n'avons rien reçu et rien demandé, et notre unique souci fut de voir clair, penser juste et parler franc. Si nous avons été témoin de défections inattendues et de compromis bizarres, nous avons pris les diplomates en pitié et les transfuges en dégoût. J'ajoute enfin que nous avons su, devant les puissants d'alors, éviter ces deux extrêmes si voisins : l'insolence et la servilité. L'empire et l'empereur ne sont plus. Nous ne répéterons pas à la tombe ce que nous disions au trône, et ce n'est pas le lieu de refaire les jugements tant de fois portés sur celui que Dieu suscita pour le châtiment et le repentir d'un peuple.

Digitized by Google

Chose étrange !... Même après Sedan, même après l'Alsace et la Lorraine perdues, même après la déchéance prononcée, un grand nombre de croyants obstinés ont espéré jusqu'à la fin le retour et le retour offensif de l'empereur. Ils s'attendaient à voir reparaître sur la plage de Boulogne ce vieux maître en conjurations. Il eût porté, comme aux beaux jours, le petit chapeau sur la tête et le grand aigle sur le poing. Il eût entraîné l'armée, séduit le peuple, balayé les démagogues, rassuré les bons, vengé ses défaites et introduit sa main de fer en un gant de velours semé d'abeilles. Il eût, par un miracle éclatant, remis la France en sa place et réduit Thiers au silence. Acclamé par les huit millions de voix des plébiscites d'antan, il eût retrouvé son génie éteint pour fonder l'empire éternel !... Adieu les rêves, la mort est venue !

Il n'est que trop vrai : aux yeux de ceux qui ne savent pas voir, le souverain déchu semblait l'idéal de la puissance et l'incarnation de la vigueur. Il apparaissait comme une sorte

Digitized by Google

d'Hercule du trône jonglant avec la sociale. On ne se souvenait que des débuts de son règne, alors qu'il avait revendiqué le nom de Sauveur et reçu le titre d'Auguste. Et de fait, il avait étendu le silence et l'oppression jusqu'aux limites de son empire. On oubliait sa complaisance pour les révolutionnaires de tous pays, se traduisant en France par des lois, en Italie par des faits. On ne songeait ni à son inintelligence de nos intérêts politiques, ni à sa désertion de nos intérêts religieux. Ses partisans séduits le considéraient comme un second Saint-Georges, posant sur le dragon des révolutions un pied dont la forme plaît et dont le poids écrase.

Il est permis de dire, sans outrager sa mémoire, que l'ex-empereur n'était ni l'audacieux que l'on croyait, ni le puissant qu'on a rêvé. Je me fais une idée autre et, je pense, plus juste « de ce sphinx qui n'avait pas d'énigme. » Autrefois il a, dans sa liberté, commis les folies d'un jeune homme, et, dans sa prison, écrit les œuvres d'un rêveur. Il avait pensé à se servir de son oncle et de son nom, et il avait cru

Digitized by Google

à Persigny comme Macbeth aux sorcières. On lui avait dit : « Tu seras empereur, » et ce jeune superstitieux cherchait dans un ciel d'azur l'étoile d'or qui mène à l'empire. Il la suivit au 2 Décembre et réalisa d'un coup ses rêves de grandeur et ses chimères d'ambitieux. Mais au fond il n'avait ni l'ampleur ni l'étoffe du personnage qu'il a rempli. C'était un viveur d'apparence froide et de sens blasés, qui ne demandait qu'à s'endormir dans son impériale médiocrité. Roseau peint en fer, il s'amusait en bourgeois et vivait en taciturne. Rien en lui n'était de premier ordre, ni les vertus ni les vices, mais grâce au zèle de ses complices, grâce au prestige de son rang, il réussit à donner le change et à faire passer son indolence pour réflexion et son mutisme pour profondeur.

J'imagine qu'il hésita lorsqu'il s'agit de sauter de la présidence à l'Empire. Il calculait le danger et répugnait à saisir violemment l'occasion qui fait le souverain. Mais il avait des amis solides, dont la logique et l'entrain dissipèrent ses scrupules et raffermirent sa volonté.

Digitized by Google

Ces conspirateurs qui n'avaient rien et espéraient tout, travaillaient dans le silence à troquer leur passé de dettes contre un avenir de fortune. La légende exigeait aussi qu'on donnât un pendant à brumaire, un successeur à Napoléon, un petit neveu au grand oncle. Le moment, d'ailleurs, était bien choisi, la France ressentant alors la nostalgie de la République et le besoin d'un maître. Le coup d'État fut bien porté, il réussit : la République rentra dans l'ombre et l'Empire sortit de la nuit.

Le nouveau règne eut d'heureux débuts : les serviteurs faisaient agir et valoir le maître. Dans cette première et radieuse période, Morny fut l'homme du conseil, et il avait la prudence; Billault fut l'homme du discours, et il avait la faconde; Saint-Arnaud fut l'homme d'épée, et il avait le courage. Quant au nouveau souverain, il jouissait en prodigue de son rêve des Mille et une Nuits réalisé. Il savait qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et il s'entourait de son mieux. Un peu plus tard, touché de la grâce d'une femme et songeant à l'avenir, il

Digitized by Google

laissait tomber la couronne sur un front charmant et jeune. L'Empire était fort et semblait éternel. Mais la mort renversa soudain les initiateurs de l'œuvre et les colonnes de l'édifice. Le conseiller s'endormit sur ses conseils, l'orateur sur ses discours, le général sur ses lauriers. Pauvre Saint-Arnaud, tombé un jour de victoire devant le Russe en déroute et Sébastopol ouvert !

M. Rouher fut institué leur légataire universel et il inaugura la seconde manière de l'Empire. Aux jours de triomphe avaient succédé les jours d'épreuve. C'était le Mexique abandonné, le Pape spolié, la Prusse victorieuse. Partout l'impéritie, l'imprévoyance et l'inaction. A l'intérieur, la politique changeait de cours, le joug se relâchait et le système de compression criait sur ses rouages usés. On variait, comme au théâtre, les procédés, les effets et les décors. Ce n'était plus le règne des forts, mais le gouvernement des habiles. M. Rouher prêchait des sceptiques plutôt que des convertis, s'essoufflant à la tribune pour gagner non plus

Digitized by Google

les cœurs, mais les suffrages. L'opposition augmentait à chaque instant l'étendue de son terrain et le nombre de ses recrues. Le pays, ennuyé et curieux, demandait du nouveau, n'en fût-il plus dans l'Empire. Le souverain immobile ne sortait plus de sa léthargie que pour jeter un mot en l'air, une lettre à la poste, ou un discours au vent.

Enfin Malherbe vint ; enfin Ollivier fut ministre. Après le coup d'État le coup de grâce. Tout s'écroulait à la fois, les habitudes, les institutions et le système. Le vice de la machine se trahissait par l'incapacité des moteurs et déjà les apparences ne déguisaient plus l'abîme. Cependant l'Empire pouvait longtemps encore rouler de sa vitesse acquise et la France, habituée à ce gouvernement de hasard, eût mieux aimé peut-être le transformer que le détruire. Mais le choix ne lui en fut pas laissé ; car la dynastie affolée et voulant joindre le prestige des victoires à la consécration des suffrages, se rua éperdument du plébiscite dans la guerre. Il est permis de supposer que le sou-

Digitized by Google

verain vieilli ne se souciait point de courir ces grands hasards. Il se résigna à la volonté des maires du palais et partit pour la frontière, malade de corps, affaibli d'esprit. On sait le reste, et ce qu'il fit paraître d'incertitude dans les résolutions, d'impéritie dans le commandement. Esclave d'un corps souffrant, il usait ce qui lui restait de forces à triompher non de l'ennemi, mais de la douleur. Et d'ailleurs, doué de ce courage passif qui se résigne et qui n'agit pas, il se rendit au roi de Prusse moins par crainte de la mort que par conscience de l'irréparable. Il ne songea ni à se jeter dans la mêlée ni à illustrer sa défaite. Ces actes de désespoir ou d'héroïsme ne tentent jamais les malades ou les vieillards. Il comprit que quoi qu'il pût faire, il était mort comme souverain. Et en effet, ne plus régner, c'est ne plus vivre.

Je ne sais ce qu'il adviendra des fragments brisés de l'Empire. En un pays tourmenté comme le nôtre, tout disparaît, tout arrive et tout revient. Il se peut que quelques fidèles aient placé leurs espérances sur la tête frêle

Digitized by Google

d'un enfant. On plaint à bon droit ces innocents chassés du trône et de la patrie, et le spectacle d'une infortune touchante entretient le dévouement ou tout au moins la pitié. Si nous avions des vœux à former pour le jeune étudiant de Woolwich, nous lui souhaiterions de n'avoir pas d'ambition, et partant pas d'histoire. Qu'il répudie de l'héritage paternel le goût des aventures et la manie des conspirations. Puisse-t-il vivre heureux et porter sans prétentions ce nom fatal qui rappelle à la France ses défaites et ses invasions, ses hontes et ses blessures !

Pour moi, j'ai toujours cru possible le rétablissement, non pas de l'empereur, mais de l'Empire. Par ce mot : « l'Empire, » ou si l'on préfère « le césarisme, » j'entends le gouvernement d'un seul auquel le pays remet ses destinées dans un jour d'aveuglement, de terreur ou de défaillance. La France, dévoyée et empreinte des institutions royalistes, a gardé l'appréhension d'un roi et le besoin d'un maître. Nous ne sommes plus monarchiques en ce sens

Digitized by Google

que nous refusons la liberté sous un roi; nous sommes serviles, en ce qu'à de certaines heures, nous réclamons le joug sous un despote. Et cela est si vrai, que ce qui fait aujourd'hui la grande force de M. Thiers, c'est qu'il sait jouer au petit maître. C'est notre nature d'être ondoyants et divers. La monarchie nous effraye par ses vertus, la république nous épouvante par ses vices. Aussi, après une de ces révolutions qui ont troublé l'ordre et renversé la loi, honteux de nos folies, et inquiets de notre avenir, nous appelons de toute l'ardeur de nos vœux, de toute la force de notre égoïsme, le « *si forte virum quem* » l'homme qui !... l'homme que... l'homme enfin... le sauveur, le tyran, le Maître !

Pour jouer un semblable rôle, il peut être utile, mais il n'est pas nécessaire d'être de la famille des Bonaparte et du sang des Ramolino. Il faut gagner les troupes, monter à cheval et tirer son sabre. Plus le sabre est grand, meilleur il est. Après quoi, comme les procédés du césarisme sont invariables et perma-

Digitized by Google

nents, on n'a pas à les choisir, on n'a qu'à les dérouler. D'abord les proclamations où l'on s'érige en sauveur, ensuite l'appel au peuple où l'on se pose en candidat. Le suffrage universel est le Jourdain moderne institué pour le baptême des Césars. On demande aux populations de sanctionner le fait accompli, ce qui dénote la connaissance et le mépris des hommes. Le peuple vote, le tour est joué, l'Empire est fait.

Plaise à Dieu que nos prévisions ne se réalisent jamais dans ce qu'elles ont de plus probable et assurément de plus triste. Je ne désire pas que le pouvoir soit ressaisi par ces radicaux silencieux qui aujourd'hui marchent docilement dans les sillons de M. Thiers, je ne le désire pas, mais je le crains. Si le pays est de nouveau livré aux bêtes, si chaque citoyen se sent menacé dans sa fortune, ses opinions ou sa personne, si l'on ne sent plus la rue tranquille, la richesse respectée et la religion protégée, il n'est pas douteux alors, pour qui sait notre histoire et qui connaît nos mœurs, que le trône mouvant ne

Digitized by Google

soit à la merci du premier venu ou du premier revenu. Général ou prince, peu importe. Le peuple affolé reniera le droit et saluera la force. Le Barbare est à nos portes et l'empire aux audacieux.

On me dira que ces gouvernements de rencontre ne jettent pas de racines profondes et ne conquièrent pas le long avenir. Cela est vrai, je le reconnais. Mais leur triomphe passager n'en atteste pas moins la persistance des révolutions et le désordre des esprits. Toute institution qui ne porte pas les marques du droit n'a pas non plus les caractères de la durée. Les principes ne changent jamais, et les nations qui y renoncent sont les nations que Dieu veut perdre. C'est pour les avoir méconnus que nous errons depuis si longtemps comme des égarés dans le chemin, comme des exilés dans la patrie. C'est pour cela que, sans direction, sans certitude et sans guide, nous nous agitons dans les convulsions périodiques d'un peuple qui ne sait plus vivre et qui ne veut pas mourir.

Digitized by Google

Et cependant nous n'avons pas à nous plaindre que Dieu nous ait ménagé les ressources pour nous relever et le temps pour nous repentir. Nous pourrions effacer les ravages de nos derniers désastres aussi vite que la terre oublie les traces d'un orage d'été. Il nous suffirait d'espérer, de croire et de renouer à jamais la chaîne brisée de nos traditions. Nous devons demander nos enseignements au passé, qui contient nos gloires, et notre salut à la royauté, qui forma la patrie. Avec un peu de volonté, j'entends de bonne volonté, nous redeviendrions ce que nous fûmes en des temps meilleurs, c'est-à-dire la première des nations qui s'épanouissent sous le soleil ; oui, la première par la fécondité de son sol, par la foi de ses habitants, par la sagesse de sa politique, par le courage de ses soldats, par le génie de ses artistes.

J'ai confiance dans nos destinées, et je crois que nous revivrons; mon espérance se ravive à ces grands spectacles de piété et de repentir que seuls nous donnons au monde. Qu'on se

Digitized by Google

souvienne de ces sanctuaires vénérés où s'agenouillait, priant pour nous, tout un peuple de pèlerins. Hier encore, à cette sombre date du vingt et un janvier, des milliers et des milliers de fidèles se sont pressés, de l'aurore à la nuit, dans la chapelle de Louis XVI. Il y a quatre-vingts ans que la Révolution jetait cette tête de roi comme un défi aux souverains, comme une pâture au peuple. Et cet attentat a marqué le triomphe de la Révolution et le déclin de la nation, triomphe et déclin qui se prolongent encore. C'est ce que comprenait cette foule recueillie à laquelle, pour la première fois, se sont mêlés les princes d'Orléans. Eux aussi venaient pleurer ce grand crime inexpié de la France et de leur aïeul.

Ces démonstrations consolantes ne me font pas conclure soit à l'union des princes, soit au rétablissement de la monarchie. Il y a loin des rêves aux réalités. Ce ne sont que des espérances, mais elles suffisent pour nous fortifier dans l'épreuve et nous faire croire en l'avenir. Il est doux de voir que la semence des croyants

Digitized by Google

germe encore sur notre sol ravagé. Dans cette lutte du bien et du mal, qui jamais ne fut plus ardente, le nombre est grand de ceux qui soutiennent le combat. Les dévouements et les sacrifices illuminent la nuit profonde. La foi brille toujours sur les sommets divins, et d'âge en âge, de main en main, les fidèles, comme des coureurs, se transmettent les flammes du souvenir et les lampes de la vie.

Digitized by Google

XVI.

1er février 1873.

L'autre soir, après dîner, nous causions entre honnêtes gens du soleil et des inondations, de la dernière vendange et de la moisson prochaine, des violettes qui poussent au bois et des souris qui courent les champs. Chacun de nous disparaissait dans la fumée des cigares; mais si on cessait de voir, on continuait de s'entendre. La conversation, comme on pouvait le prévoir, s'éleva bientôt de l'agriculture à la politique. Nous en vînmes à parler de M. Thiers et de la République; ce sont là des sujets scabreux. C'est pourquoi on ne les aborde guère que pendant l'absence des femmes et le sommeil des enfants.

Digitized by Google

Nous étions cinq ou six, parmi lesquels un député en exercice et un marin en congé; puis un touriste mélancolique connu par ses excursions à travers le monde. Il était revenu de tout, ce qui prouve combien il avait voyagé, et combien il était allé loin. Enfin, un magistrat de la cour et un détaché d'ambassade; le dernier avait autrefois reçu de l'Empire la croix d'honneur et une mission de confiance; cette mission, si j'ai bonne mémoire, consistait à voir Constantinople et à consoler le Grand-Turc de la perte d'une femme aimée; il fit le voyage. se montra bon diplomate, et le Grand-Turc fut consolé.

Le député, il était de la droite, le député nous raconta gaiement un épisode ignoré de l'existence de M. Thiers. Il y a vingt-cinq ans, nous étions en République, comme aujourd'hui, Louis Napoléon présidait, mais ces détails importent peu. M. Thiers, qui voyageait beaucoup, courut un soir à l'Élysée. En attendant les premiers rôles, il jouait les utilités. On l'accueillit comme une puissance qu'on ménage,

Digitized by Google

comme une gloire qu'on encense. M. Thiers gagna la cheminée et mit sans façon le dos au feu et ses mains derrière le dos. Dans cette posture commode, il enseigna les assistants, donnant des conseils, invoquant son expérience, et rappelant ses ministères. Louis-Napoléon ne disait rien, M. de Morny gardait le silence, et l'auditoire ne soufflait mot. M. Thiers parlait pour lui, parlait pour eux, parlait pour tous. C'était merveille de l'ouïr et plaisir de le regarder; il bavardait, bavardait, bavardait comme pie sur branche ou perroquet sur perchoir.

— Monseigneur, fit Thiers en se dressant sur ses pointes, oserais-je adresser à Votre Altesse une question dont la simplicité n'atténue pas l'importance ?

— Osez, répondit le prince.

— Eh bien! continua l'orateur, Votre Altesse a-t-elle songé au costume qu'elle revêtira dans les cérémonies officielles? La vie publique est une comédie dont il faut soigner chaque détail; si l'habit ne fait pas le moine, il orne le président.

Digitized by Google

Louis-Napoléon réfléchit longuement. — Je pense, dit-il enfin, que je m'habillerai en général.

Et Thiers reprit avec vivacité : — Habillez-vous en particulier. Croyez-en un homme d'études à qui la question des costumes est familière comme toutes les autres : Vous êtes le président de tout le monde et la France n'est pas une armée. L'uniforme est passé de mode. Je vous conseille un habit noir, sévère, collant et souple... Si Votre Altesse tient absolument à sacrifier au luxe moderne, qu'elle ajoute des boutons d'or. Oui, fit Thiers en soupirant, ma complaisance ira jusque-là. J'autorise les boutons d'or.

— Cependant, reprit le prince, les traditions, les usages... mon oncle lui-même...

— Mon prince, ne songez pas à vos devanciers, pensez à vos successeurs. Certes, vous porteriez fièrement l'habit brodé et la ceinture aux glands d'or. Mais supposez — tout est possible — que la République dure et que j'en devienne le président par le hasard des événe-

Digitized by Google

ments ou par le choix du peuple. Pensez-vous que je puisse porter, après vous et comme vous, l'uniforme de général? Prince, assurément, vous ne le pensez pas. Votre exemple m'y contraindrait, mais ma nature y répugne. Épargnez-moi un ridicule ou tout au moins un embarras. Par égard pour moi, un habit noir, s'il vous plaît; des boutons d'or, si vous voulez.

Cette fable n'a, j'en conviens, ni moralité ni conclusion. Elle prouve seulement qu'en ce temps déjà éloigné, M. Thiers pensait à tout, parlait de tout, espérait tout! Il n'a pas beaucoup changé, et, grâce à mon historiette, j'en suis venu où je désirais, c'est-à-dire à causer de lui. Eh bien, aujourd'hui M. Thiers a tout ce qu'il veut,

Bon souper, bon gîte et le reste.

Ses pressentiments se sont réalisés de tout point, car sa fortune et nos disgrâces nous ont donné une République et l'en ont fait président. Enfin, il s'habille à son gré, et s'il porte l'habit d'un notaire il se croit l'âme d'un général.

Digitized by Google

Quel peuple étrange nous sommes! A peine avons-nous institué une république que nous mettons à sa tête un royaliste mal lavé de ses vieux péchés. Comme on pouvait le prévoir, il nous séduit par ses défauts, nous charme par ses prétentions, nous captive par son éloquence. Il se dit nécessaire; nous le croyons sur parole, et l'idée nous vient de lui maintenir la présidence aussi longtemps qu'il voudra vivre. Seulement il a soixante-quinze ans et quelques lunes, ce qui nous fait craindre qu'il vienne à manquer non de jeunesse, mais de santé. A-t-il au moins formé un héritier de son nom, un continuateur de son œuvre? Hélas! nenni, il ne laissera que son portrait à l'huile, chef-d'œuvre de la muse Jacquemart; le petit homme est seul en ce monde; génie rare, nature unique!

Dans les circonstances où nous sommes, le président m'apparaît, mais le dauphin m'échappe. M. Gambetta s'est présenté pour tenir l'emploi, mais notre vieux maître, jusqu'à présent, n'a pas prononcé sur cette tête suspecte

Digitized by Google

la formule de l'adoption. Ah! si le président, béni dans sa postérité, voyait jouer autour de lui les enfants de ses enfants et les Thiers de ses Thiers, eh bien! je ne fais aucun doute que, par les mille voix des journaux fidèles et des conseils élus, par ses pétitions, par ses adresses et par ses votes, ce pauvre pays ne lui répétât tous les jours : Nous avons eu les Capétiens et les Bonaparte, les Louis et les Philippe, allons, grand homme, ton tour est venu, le trône est prêt, fonde les Adolphe.

Les souvenirs de la monarchie sont si vivaces parmi nous, que nous avons couronné nos étrangetés par une inconséquence dernière : nous avons stipulé que notre République ne serait que provisoire, comme si, pour la République, le définitif, n'était pas le provisoire! N'est-il pas d'essence éphémère et destructive de l'ordre, ce gouvernement singulier qui se remet soit tous les quatre ans, soit à la mort de son chef, aux hasards de l'élection? Sommes-nous de tempérament à supporter ces convulsions périodiques qui accompagnent en temps de Ré-

Digitized by Google

publique la nomination du président, ou, pour mieux dire, le renouvellement du souverain? Vous, théoriciens de la démocratie, vous déclarez ne vouloir d'autre maître que le peuple dans ses comices! C'est au mieux. Mais si le suffrage universel se prononce pour la royauté, vous révolterez-vous contre ses arrêts en vertu du droit primordial et quasi-divin de la République! De l'incertitude dans la doctrine naît le désordre dans la pratique. Vous aurez beau nous promettre la durée, nous sentons bien qu'elle vous échappe. Il faut aux nations le présent tranquille et l'avenir assuré. Les gouvernements de hasard n'ont pas plus de racines que d'espérances, et le vent des révolutions secoue ces tentes mal dressées, sous lesquelles les peuples errants ne peuvent ni reposer, ni travailler, ni dormir.

Les démocrates ne cessent de se prévaloir du grand exemple de l'Amérique. Autres mœurs, autre pays, autres hommes. Là-bas, la liberté avec la loi pour limites; ici, l'égalité avec un niveau pour emblème. Nos démagogues ne sont

Digitized by Google

que des despotes en demi-solde, et ces perturbateurs de l'ancien monde ne seraient que les bouffons du nouveau. A peine émancipés du joug anglais, les États-Unis se sont constitués en nation sous la forme républicaine; mais s'ils l'ont fait, ce fut par nécessité bien plutôt que par enthousiasme. Si leur délivrance se fût accomplie de nos jours, il est hors de doute qu'à l'exemple de la Belgique, de la Valachie, de l'Espagne, de la Grèce et du Brésil, ils eussent demandé un monarque à l'importation. Cette ressource leur a manqué, et je suis loin de les en plaindre. Mais s'ils ont préféré la République à la monarchie, c'est que, parmi eux, aucun homme ne s'est rencontré ayant l'origine, les ambitions ou la stature d'un roi.

Ainsi donc, restons en France, puisque aussi bien nous y sommes. Quelque bonne volonté que j'y mette, je ne puis me laisser prendre aux phrases doucereuses de nos ennemis : ou ils se trompent ou ils nous trompent. Quoi qu'ils disent, j'ai toujours en la mémoire les accidents qui, par trois fois, ont signalé le gouvernement

Digitized by Google

des purs : 93 et la Terreur, 48 et les journées de Juin, 1870 et la Commune. Aujourd'hui, ce n'est pas la République qui nous régit, c'est M. Thiers. Nous vivons dans un état mixte, mal défini et précaire, sorte de halte entre deux désastres, ou d'oasis entre deux déserts. Les partis s'injurient déjà, mais ne se battent pas encore. M. Thiers exécute sur la corde raide des exercices de haute école : il se balance, garde l'équilibre, feint de tomber, se relève d'un bond, sourit, promet, parle à tout le monde, et croit avoir fait une égale distribution de lui-même, lorsque, dans ses prétendues chutes, il a jeté sa tête à gauche et à droite son chapeau neuf.

Les choses iraient d'autre sorte si les radicaux inauguraient une fois encore la République écarlate. Le premier de leurs actes, on peut le prédire, frapperait le clergé par la suppression du budget des cultes ; le second atteindrait la propriété, par la progression des impôts ; le troisième énerverait l'armée par le relâchement de la discipline. Ces trois mesures conduisent fatalement : l'une à la proscription, l'autre à

Digitized by Google

l'émigration, et la troisième à l'anarchie. Cet heureux ensemble s'est réalisé deux fois : sous la Terreur et sous la Commune. Je ne puis parler que de ce que j'ai vu, c'est-à-dire des quatre mois qui se sont écoulés de février à juin 1848. Chaque jour alors amenait son émotion. C'était tantôt la plantation d'un arbuste en l'honneur de la liberté ; tantôt un discours de Louis Blanc en faveur de l'égalité ; tantôt une petite émeute au nom de la fraternité. C'était charmant. A chaque instant, le tambour battait ; on courait aux fenêtres : des centaines d'hommes, de femmes et de soldats, hurlant la *Marseillaise*, armés de fusils, de sabres ou de bâtons, suivaient, dans la promiscuité de l'ivresse, un drapeau en haillons comme eux. C'étaient des citoyens se rendant à la Chambre pour exercer le droit de pétition. On disait : « Le peuple s'amuse, » et l'on refermait les fenêtres. Ceux-ci riaient, ceux-là pleuraient et la Révolution, suivant son cours fangeux, aboutissait fatalement à l'égorgement de juin et à l'Empire de décembre.

Digitized by Google

Il y a quelques jours, dans un des trains qui vont de Versailles à Paris, la conversation s'engageait entre conservateur et démagogue. Le démagogue vantait de son mieux la pureté d'âme de ses amis, l'ardeur de leur patriotisme, la sagesse de leur conduite et la modération de leurs vues. Son voisin l'interrompit : « Vos vues sont modérées; je veux le croire; mais quelles sont-elles? que voulez-vous? que prétendez-vous? Jamais vous ne l'avez dit, soit par ignorance, soit par prudence. Dites-nous quelles sont vos idées gouvernementales, vos plans réformateurs, votre programme politique. Quant à moi, je me méfie d'un parti qui affiche ses prétentions et qui fuit la controverse, aussi incapable en somme de borner son ambition que de définir ses projets. »

Le démagogue reprit avec énergie : « Ce qui fait la force d'un parti, ce n'est pas son programme, c'est son personnel. » — Votre personnel, on le connaît, et c'est là ce qui vous perd. Nous l'avons vu à Paris, à Tours et à Bordeaux, sautant à cheval, traînant le pied, mon-

Digitized by Google

tant en voiture, tombant de ballon. Nullités qui se drapent, médiocrités qui se galonnent, nous en avons souffert et nous les avons payées. Petits avocats, petits médecins, petits littérateurs, petits journalistes! Et puis encore, les incompris, les déclassés, les rebelles, et la masse des déshérités et la légion des envieux! Des bas-fonds de votre parti, comme d'une cour des miracles, s'échappent les difformès de la société, lesquels, étalant leurs plaies, mendient effrontément quelque lambeau déchiré de la puissance et de la fortune publique!

La confusion s'est emparée de nos pauvres têtes. Naguère je m'entretenais avec un républicain devenu préfet de la République : il craint que la France brisée n'éclate en petits morceaux. Il trouve que les idées séparatistes gagnent du terrain en province, et il appréhende que les intérêts surexcités ne triomphent du patriotisme refroidi. Il y a quelque temps, un radical que j'ai connu flamboyant s'inquiétait de la turbulence des sectaires. Son opinion est que les conseils de guerre ont manqué de sévérité, et que

Digitized by Google

la Nouvelle-Calédonie est dépourvue de population. Ce personnage a hérité, et c'est pourquoi il se modère. Il tient à l'ordre avant toutes choses, et, bon an mal an, il compte, pour y tenir, trente mille raisons à vingt sous pièce.

La semaine dernière, j'écoutais un officier dissertant sur son métier : c'était, je crois, un colonel, mais le grade ne change rien à l'affaire. « Nous sommes, disait-il, uniques au monde, heureusement pour le monde et malheureusement pour nous. Il y a en Europe, disait-il, une nation, une seule, qui change son gouvernement parce que son général se fait battre; et cette nation, c'est la nôtre. Il y a une nation qui ne peut déclarer la guerre sans être obligée de faire deux parts de son armée : l'une qui reste à l'intérieur pour garder la révolution, l'autre qui va aux frontières pour combattre l'ennemi; et cette nation, c'est la nôtre. Sous quel régime et en quel temps pourrait-on dégarnir de troupes ces foyers d'insurrection qui se nomment Lyon, Marseille et Paris? En notre pays, l'ordre n'est

Digitized by Google

garanti que par la force, et la force est une divinité redoutable qu'il est aussi dangereux de négliger que d'adorer. Aussi, pour nous, le commencement de la sagesse est la crainte du sabre, et le comble de la folie, le couronnement d'un soldat. »

Ce matin, je reçois deux lettres, l'une d'un bonapartiste impénitent, l'autre d'un royaliste éprouvé. « Monsieur, m'écrit le premier, l'empereur est mort, ce dont j'ai un réel chagrin. J'ai lu dans les journaux que la marche de ses funérailles avait été savamment réglée par le grand maître Cambacérès, mais cela ne m'a point consolé. Ce qui augmente ma douleur, c'est que je ne puis discerner quel est l'héritier véritable de ce moderne Alexandre. D'un côté, le prince impérial plus immaculé que l'hermine, plus innocent qu'un nouveau-né; de l'autre, le prince Napoléon, plus catholique que les évêques et plus courageux qu'Akilleus. Entre les deux, mon cœur hésite et je demande un plébiscite. J'ai encore un autre sujet d'inquiétude : un certain M. Amigues, en qui j'ai

Digitized by Google

toute confiance, se félicite de ce que les vengeurs de Flourens soient venus (service pour service) prier pour l'empereur défunt. Ce serait au mieux si mon journal, dont les articles sont pour moi des lois, ne répudiait toute alliance entre les restes de l'Empire et les débris de la Commune. Je redemande un plébiscite ; le premier pour connaître qui me mène, le second pour savoir où je vais. »

Le second, personnage curieux, désire savoir ce qui se passe dans le cœur des princes. « Monsieur, demande-t-il, pourriez-vous me dire dans quelle phase précise vient d'entrer la fusion et si elle a passé du signe de l'Écrevisse rétrograde dans la constellation du Taureau bondissant. J'estime que, pour MM. d'Orléans[1], c'est une obligation de conscience et un devoir envers le pays de se rapprocher du chef auguste de leur maison ; mais on rencontre parfois des gens moins empressés à faire ce qu'ils doivent

1. Ceci était écrit six mois avant la visite de M. le comte de Paris à Frohsdorf.

Digitized by Google

qu'à profiter de ce qui peut advenir. Si les princes ne s'entendent pas, comment veut-on que les bourgeois se comprennent? »

Je ne puis répondre qu'une chose : c'est que je ne sais rien. Je suis de ces croyants obstinés qui espèrent, même contre l'espoir. Je me rappelle, en terminant, ce vieux proverbe romain dont cette causerie n'est que le long commentaire : *Quot homines, tot sententiæ*, autant de personnes, autant d'avis. C'est là un triste état qui n'a de remède et de solution que dans le sacrifice de chacun et le patriotisme de tous. On raconte que l'honorable M. de Larcy, au sortir d'une séance de la commission des Trente, aurait dit, avec une résignation spirituelle : « Il n'y a que le bon Dieu qui puisse nous mettre d'accord. » C'est à coup sûr une sage parole, et, s'il ne l'a pas prononcée pour son compte, je la reprends pour le mien. Oui, il n'y a que le bon Dieu qui le puisse, et, sans prétendre lui commander, j'ajoute qu'il est bien temps qu'il le veuille.

Digitized by Google

XVII.

HOMMES ET LIVRES.

Les Vies des quatre grands chrétiens français, par M. Guizot (librairie Hachette.) — **La Création,** par le général du Temple (Lecoffre, éditeur). — **Les religieuses bouddhistes,** par Mme Mary Summer (Ernest Leroux, éditeur). — **Le Journal de la jeunesse.** — **Un mot de M. de Tillancourt.** — **M. Thiers et la commission des Trente.**

8 février 1873.

Un octogénaire écrivait... M. Guizot vient de faire un livre : Je ne suis pas de ceux qui défendent au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui.

Si M. Guizot n'est point encore un sage accompli, c'est à tout le moins un bon ami de la sagesse.

Digitized by Google

L'illustre châtelain du Val-Richer a décoré son ouvrage de ce titre sonore, mais prolongé : *Vie de quatre grands Chrétiens français.* L'ouvrage aura deux volumes, à deux chrétiens chacun. Le premier volume, qui nous est seulement parvenu, contient la vie de deux grands chrétiens, qui sont : l'un saint Louis, et l'autre, devinez? Vous ne devineriez jamais. L'autre... eh bien! l'autre, c'est Calvin!

Pour le coup, celui-là ne s'attend pas du tout.

M. Guizot est calviniste, et il prêche pour son saint. Si l'assimilation de saint Louis et de Calvin surprend quelques honnêtes esprits, l'illustre auteur ne s'étonnera que d'une chose : c'est de l'étonnement des autres! Il a expliqué d'ailleurs, en quelques lignes de préface, l'idée génératrice de son œuvre. Dans son opinion, le christianisme est devenu soit un tilleul comme Philémon, soit un chêne comme Baucis.

Ce bel arbre, chêne ou tilleul, se bifurque en deux maîtresses branches : la protestante et la catholique. Toutes deux sont distinctes, mais

Digitized by Google

jumelles ! Elles partent du même tronc, conduisent au même but et portent des fruits pareils. Le choix est indifférent entre elles, car toutes deux se parent, à leurs derniers rameaux, de la couronne de la vie éternelle. Toutefois, la branche protestante a quelques attraits modernes et quelques commodités pratiques que ne possède pas sa voisine. Elle est plus facile à suivre, élaguée dans son parcours et perfectionnée dans ses formes. Enfin, elle fait plus d'honneur au tronc qui l'a nourrie par la variété de ses feuilles et par le parfum de ses fleurs.

Aux yeux de l'illustre auteur, la multiplicité des sectes est le triomphe de la foi et l'épanouissement de l'unité. Selon lui, les catholiques et les protestants sont aujourd'hui menacés du même péril. Et ce péril c'est l'attaque désordonnée des sceptiques, qui, « ne voyant dans le christianisme qu'un fait humain, le combattent dans son propre et suprême caractère, dans son origine divine et son histoire surnaturelle ; » et il ajoute : « Pour les catholiques et les protestants, là est maintenant la question vitale. La

Digitized by Google

verront-ils tous d'un œil ferme et s'uniront-ils tous, sans se confondre, pour la défense de leur cause commune? » M. Guizot se trompe, notre cause n'est pas commune : les protestants n'ignorent pas quel est le prix de notre alliance : nous ne pouvons nous unir qu'après les avoir confondus.

Enfin, s'il y a péril, le péril n'est pas pour nous. Depuis son origine, le catholicisme est en butte aux sophismes des hérésiarques et aux contradictions des athées. L'Église a reçu des promesses d'immortalité, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Dieu lui a garanti l'immortalité, mais non le repos; la victoire, mais non la paix. Il a fait de ses épreuves la condition de sa durée, et d'âge en âge il a jeté pour la semence des chrétiens la préoccupation des justes et le sang des martyrs. L'Église triomphante dans le Ciel est militante ici-bas. Elle combat, donc elle existe, car la vie sans fin n'est autre chose que la lutte sans trêve. Elle traverse la douleur sans y faiblir, et les fanges sans s'y corrompre. Elle sait que

Digitized by Google

sa mission ne doit finir qu'avec le monde, et dépositaire des vérités et des consolations éternelles, inaccessible à la crainte, ouverte au repentir, elle passe comme une immortelle parmi les éphémères, envoyant à Dieu pour l'homme des prières et des chants, des larmes et des pardons.

Vous signalez le terrible assaut que lui livrent aujourd'hui les puissances des ténèbres et les conjurations du mal. Elle les repoussera sans emprunter des armes au monde et des auxiliaires à l'erreur. Oui, l'Église est attaquée en France, elle est persécutée en Allemagne, en Suisse, en Suède et en Russie ; en Italie elle est spoliée. Qu'importe : elle est le chemin, la vérité et la vie, et fussent-ils empereurs, rois ou présidents, tous ceux qui ne suivront pas son chemin, n'apprendront pas sa vérité, ne vivront pas de sa vie, mourront de la double mort de la terre et du ciel. Oui, elle souffre, mais elle console ; elle est dépouillée, mais elle accueille ; elle est persécutée, mais elle pardonne ; un peuple de croyants se presse au-

Digitized by Google

tour de ses autels dispersés dans l'étendue du monde. Elle enfante comme autrefois les dévouements et les martyrs. Elle élève devant les princes de la terre sa voix toujours entendue; enfin, elle montre réunis dans le vieillard qui la gouverne ce que la grandeur a de plus auguste, le malheur de plus touchant, la vertu de plus achevé.

— Je suis né protestant, dit M. Guizot, et l'expérience de la vie comme l'étude de l'histoire m'ont affermi dans la foi de mes pères. A quoi sert donc de vivre et d'apprendre? Ce qui fait le protestant, ce n'est ni l'expérience ni l'étude, c'est l'orgueil! l'orgueil, voilà le vice originel qui préside à toutes nos révoltes comme à toutes nos erreurs. C'est l'orgueil qui inspire les pervertis de la politique, les dévoyés de la science, les renégats de la religion. Tout orgueilleux se dit infaillible et se croit impeccable. Il tolère des égarés et ne reconnaît pas de maîtres; à l'orgueil, on reconnaît le sceptique; à l'humilité, le chrétien.

Remontons maintenant au commencement

Digitized by Google

de la Réforme. Deux ordres monastiques se querellent sur la question des indulgences; un moine se révolte : Luther. Il secoue le joug, brise les entraves et séduit une religieuse dont il devient le mari. Il se déclare indépendant de Rome et réclame la protection des princes. Il répudie la suprématie du Pape, corrige le dogme, prohibe le culte des saints, veut purifier la religion et commence par se souiller lui-même. Violent, brutal, emporté, il se fait de l'immoralité une propagande, de la politique un appui, et prend, par un contraste inouï et scandaleux, ses disciples parmi les révoltés, ses protecteurs parmi les souverains.

Le protestantisme est né. Il se propage, grandit, pénètre en Allemagne par la vénalité d'un moine, en Angleterre par l'adultère d'un roi, en France par l'apostasie d'un prêtre. Le moine fut Luther, le monarque Henri VIII, le prêtre Calvin. Et quelque complaisance que je veuille y mettre, je trouve qu'au berceau de la religion nouvelle, le Dieu se cache et l'homme apparaît ! La réforme est née de la luxure et

Digitized by Google

de l'orgueil, de la débauche des sens et de la révolte de l'esprit.

Je reste confondu quand un homme de la valeur de M. Guizot affirme comme un fait l'excellence des deux religions, et vient étayer ces prétentions de son expérience et de sa bonne foi, de ses études et de son exemple. Eh quoi ! Luther et Calvin ont été, selon lui, de grands chrétiens au XVIe siècle. Je me permettrai de lui demander ce qu'au XIXe siècle il peut penser du Père Hyacinthe? Assurément le cas est le même, sinon le talent, et le contemporain a quelques-unes des excuses de ses ancêtres : lui aussi il a secoué le joug, réformé le dogme et pris une femme. Je ne sais quelle réponse le grand historien pourrait faire ; mais, pour nous, tous ses dissidents inconnus ou glorieux, quelle qu'ait été la période qu'ils aient traversée ou la proportion de leur scandale, portent au front le stigmate des réprouvés. L'Église ne reconnaît pour « grands chrétiens » que ceux-là seulement qui ont vécu dans sa foi et sont morts dans son espérance.

Digitized by Google

M. Guizot s'avoue protestant, je le conçois; mais il se déclare orthodoxe, et ici je ne comprends plus. Sa foi admet des articles, des dogmes, des traditions et des écritures. Il a la prétention d'enfermer dans un cercle inflexible sa croyance ou ses doutes : il met des bornes à ce qu'il admet comme à ce qu'il rejette. Il ne conçoit pas qu'on discute l'existence de Dieu, cette existence ayant été légalement proclamée par le Consistoire dont il est membre. J'ai déjà dit et je répète que le Synode, non sans discussion préalable, a reconnu la Trinité comme un dogme d'utilité publique. Il a voté Dieu le Père sans difficulté, Dieu le Fils à la majorité, Dieu le Saint-Esprit avec objection. M. Guizot a réchauffé les tièdes, enlevé les hésitants, et, grâce à lui, Dieu a passé.

Il ne manque à M. Guizot que le nom et l'humilité catholiques. Il se dresse comme une exception au sein des pasteurs folâtres et des égypans de la Réforme. Le protestantisme est fondé sur le libre examen, et il est clair que cet examen doit devenir de plus en plus libre.

Digitized by Google

Ainsi le veut la douce loi du progrès. Calvin ne niait que cinq ou six dogmes ; aujourd'hui ses disciples nient la divinité du Sauveur. Ils sont logiques, et où serait le mérite si, venant après Calvin, on ne tâchait pas de mieux faire? C'est une prétention étrange pour un hérétique que celle de vouloir limiter le doute et circonscrire l'hérésie. Plus on forge, plus on devient forgeron, et aussi plus on proteste, plus on devient protestant.

Cela est si vrai que M. Guizot lui-même ne peut se défendre de perfectionner la doctrine de Calvin. Il n'a pas sur l'autorité des livres saints et sur la question du libre arbitre les mêmes vues que le pape de Genève, et il développe son opinion en des pages magnifiques et véritablement chrétiennes. Ce que M. Guizot fait avec raison pour Calvin, d'autres, et à bon droit, le font pour M. Guizot. Dans les religions qui viennent de l'homme, le disciple dépasse toujours le prophète et corrige incessamment la figure et les épreuves de son Dieu. A présent le protestantisme se divise en deux courants réguliers, dont

Digitized by Google

l'un ramène au catholicisme les âmes croyantes, et dont l'autre pousse les âmes hardies à la libre pensée. C'est un culte mixte qui n'a plus sa raison d'être; il n'y a plus de milieu aujourd'hui entre la soumission et la révolte, le doute absolu et la croyance complète. Les fidèles sont rares qui se contentent d'un minimum de religion et d'une demi-portion de foi. M. Guizot n'est qu'une exception parmi les siens, et chacun sait bien qu'il n'y a entre le catholicisme et lui que l'épaisseur du sacrement des humbles : la pénitence.

Si maintenant j'arrive au livre dégagé des nuages de la doctrine, je n'aurai qu'à épuiser toutes les formules de l'éloge : M. Guizot reste toujours le grand historien qu'on a connu ; sobre, grave, élevé, jugeant de haut, voyant de loin. Sous sa plume, comme sous le pinceau du vieux peintre, la figure de saint Louis nous apparaît lumineuse sur un fond d'or. Quant à Calvin, il en a fait, à son insu ou malgré lui, l'être haïssable que je pensais. Le pape de Genève reconnaît que le pape de Rome, qu'il se croit

Digitized by Google

le droit d'insulter, « met cependant quelque discrétion entre le bien et le mal. » Quant à lui, il se montre, dans son apostolat religieux, délateur, calomniateur, persécuteur; dans sa conduite politique, brouillon, formaliste, absolu; dans sa vie privée, sec, hérissé et prédicant. De telle sorte, qu'en ce parallèle entre « ces deux grands chrétiens qui furent Louis IX et Calvin, » le roi domine le sujet et le saint l'apostat.

Je ne puis m'empêcher de témoigner à l'historien une sincère et légitime admiration. M. Guizot, qui écrit, à dix ans de plus que M. Thiers qui gouverne. A l'extrême limite de la vie, il continue son effort régulier de travail et de production : sa noble intelligence s'est conservée tout entière, et, préoccupée des problèmes d'outre-tombe, projette ses rayons épurés sur les frontières de la vieillesse et de l'éternité. Il porte fièrement sa tête blanchie que l'âge n'a pas courbée d'une ligne vers la terre où nous irons tous, et ne se relie au commun de l'humanité que par des trésors de compas-

Digitized by Google

sion et des réserves d'orgueil. Né dans des temps plus féconds et plus robustes que les nôtres, il se prolonge parmi nous comme un témoin du passé, comme un miracle de vigueur et comme un modèle d'hygiène.

Voici maintenant un livre de foi : la *Création*. L'auteur, le général Félix du Temple, est un de ces vaillants hommes qui ont combattu pour la France dans l'une et l'autre fortune. En politique, c'est un homme d'action qui ne comprend que les chemins droits, mais qui veut qu'on les prenne. Il ne ménage pas ses adversaires, qu'ils se nomment Thiers ou Gambetta, et ne dissimule rien de la vérité qui blesse. Un jour, c'était à Bordeaux, M. Thiers voulant le séduire, le prit familièrement par le bras et l'appela « mon cher entêté. » Il se dégagea non sans brusquerie, et reprit non sans malice : « Mon entêtement n'a rien de dangereux pour le pays, mais le vôtre lui est funeste. » M. Thiers resta coi, et, comme dit Saint-Simon, tout déferré des deux pieds, s'en fut trouver le forgeron.

Digitized by Google

M. Du Temple nous l'apprend, « c'est en grande partie sur le haut plateau du Mexique, là où l'on se sent plus près du ciel, où les étoiles brillent d'un éclat inconnu ailleurs.... à l'époque où la France encore prospère pouvait porter ses armes au loin, que son livre fut écrit. » Et ce livre n'est qu'un hymne éloquent de reconnaissance et d'amour. Il retrace l'œuvre des six jours et toutes les merveilles qui sont la preuve du Dieu vivant. Il dit la lumière et les ténèbres, l'éclosion des mondes célestes, la lente formation de la terre et l'homme, ce dernier venu, blasphémateur de l'immobile éternité qui l'écrase et qui l'attend.

Voici maintenant le petit livre de Mme Mary Summer sur les religieuses bouddhistes. Il y a dans l'Inde, le saviez-vous ? des couvents de religieuses mendiantes et cloîtrées. Le Bouddha se méfiant de la fragilité des femmes, leur refusa longtemps les douceurs de la vie cénobitique, qui conduit les élus jusqu'au trente-sixième ciel, le ciel le plus élevé que l'on sache ; mais les femmes ne se laissèrent pas

Digitized by Google

décourager par trois refus consécutifs, et ce qu'elles voulaient, le Bouddha finit par le vouloir. Il leur imposa des règles sévères, qu'elles ont gardées de leur mieux. Mme Mary Summer écrit l'histoire d'une plume élégante et légère. De ci de là, elle glisse quelques anecdotes folâtres qui pimentent ses narrations; je dois avouer qu'elle m'effraye par l'étendue de ses connaissances : elle sait le thibétain et peut-être aussi le grec, pour l'amour duquel on embrassait autrefois. Je me souviens d'avoir lu, dans le journal *le Pays*, de très-bons articles signés d'elle; aussi je me la représente vêtue de deuil, promenant ses tristes pensées de l'Angleterre à l'Inde, de la métropole à la colonie, et effeuillant les violettes d'hiver sur la tombe du grand Lama qui n'est plus.

Je viens de parcourir les premiers numéros d'un journal nouvellement paru : *le Journal de la jeunesse*. Quelles fines gravures, quels charmants récits! Voyages, contes, romans, histoire; voyages à travers tous les mondes, excursions dans tous les domaines! Ce joli recueil

Digitized by Google

s'adresse à tous les enfants de dix à quinze ans. C'est pourquoi, en le lisant, je me sentais rajeunir. Si Peau d'âne m'était conté, disait le grand fabuliste,

> Si Peau d'âne m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Et le bonhomme ne se trompait pas : Peau d'âne est de tous les âges, comme la folie et la raison, comme l'amour et la gaieté. Il y a en nous un coin de jeunesse qui jamais ne se dessèche et qui parfois reverdit. Et aussi, en feuilletant quelques pages de ce journal des adolescents, je retrouvais l'âge heureux de ses lecteurs préférés : dix ans au moins, quinze ans au plus.

On vient de recueillir le dernier bon mot que M. de Tillancourt a fait éclore : l'honorable député ressemble aux fées des légendes ; chaque fois qu'il parle, une perle tombe ; il a parlé, voici la perle : « La commission des Trente, à sa besogne, me rappelle, aurait-il dit, Pénélope à sa tapisserie. Elle attend le retour d'Ulysse. »

Digitized by Google

Eh bien! que vous en semble? Assez joli, n'est-ce pas, même pour quelqu'un qui en aurait l'habitude? Très-vrai aussi! Pénélope et la commission n'auront rien perdu pour attendre.

La commission des Trente s'occupe d'un travail ingrat. Il est malaisé de contenir M. Thiers et d'endiguer son éloquence. Le président, appelé devant les Trente, leur a servi, sans fatigue, deux discours de trois heures chacun. Il ne veut rien céder, et trouve qu'en politique le rôle de mannequin n'est bon à jouer que pour un roi. Il est, lui, un petit bourgeois parvenu, content de son esprit, ce qui prouve un bon caractère, et fils de ses œuvres, ce qui suppose beaucoup de pères. Enfin il ajoute : Dieu m'a fait une âme fière. Ce qui prouve qu'on ne se connaît pas soi-même! Apparemment ce n'est pas par fierté d'âme que jadis il négociait avec Deutz.

Je m'arrête ici, ne voulant rien ajouter de plus sur notre triste politique et sur notre triste temps. Quelqu'un naguère disait devant moi qu'il n'y a plus en nous rien de vivant que les

Digitized by Google

haines! Le mot est vrai, en partie du moins. La présidence a vraiment d'étranges alliés, et on ne saurait lire leurs journaux et leurs discours sans qu'il vous monte du cœur aux lèvres d'âcres bouffées de mépris.

Digitized by Google

LE NOUVEAU PARIS.

15 février 1873.

I.

Aux jardins de Versaille, en une allée étroite,
Le front triste et songeur, le bel Adolphe allait;
Sa tête politique en pendule oscillait,
Et sa gauche ignorait les œuvres de sa droite.

Loin des larges bassins où court le flot tremblant,
Il allait, l'œil au ciel et les pensers à terre;
Un vent âpre soufflait, et la neige dernière
Restait, blanche, aux bras nus des dieux de marbre blanc.

Soudain, au croisement de deux sombres allées,
Que des arbres penchés recouvraient de leurs bras,
Il entendit chanter, au bruit lourd de ses pas,
Comme un rire argentin de nymphes réveillées.

Trois voix dirent en chœur : « Ayez pitié de nous,
Dont l'appétit trompé s'aiguise à de longs jeûnes;

Digitized by Google

Donnez la pomme à la plus belle ; arrêtez-vous,
Jeune homme aux cheveux blancs ou vieillard aux traits
[jeunes. »

Il vit alors, du flanc des chênes entr'ouverts,
Sortir les fins contours de trois déités blanches
Glissant, cheveux épars, dans le fouillis des branches,
La neige dans les yeux et riant au travers.

Il vit leur lèvre en fleur et leur regard de flamme ;
Nymphes des temps passés ou belles du grand roi !
Leur démarche flottante avait je ne sais quoi
De moins que la déesse et de plus que la femme.

Qui sont-elles ? pensait monsieur Thiers en émoi,
Ou Fontanges la douce ou Maintenon la fière ?
Peut-être dans ce parc l'ombre de La Vallière
Cherche Louis quatorze et le retrouve en moi.

Et toutes trois disaient : « Donne la pomme, ô maître,
A celle d'entre nous qui fixera ton choix. »
Adolphe répondait de sa plus douce voix :
Mesdames, je n'ai pas l'honneur de vous connaître,

II.

Tourne les yeux de mon côté ;
Je devrais bien être connue,
Dit la première ; je suis nue :
On m'appelle la Vérité.

Digitized by Google

Mes deux lèvres sont sans souillure ;
u-dessus du tumulte humain,
J'apparais lumineuse et pure,
Étoile au front, miroir en main.

Et cependant je ne sors guère.
Peu de gens savent qui je suis
Quand je viens m'asseoir, solitaire,
Sur la margelle de mon puits.

Sois juste : donne-moi la pomme,
La pomme blonde au teint doré ;
En retour, je t'accorderai
La gloire d'être un honnête homme.

III.

Mademoiselle, dit monsieur Thiers, né malin,
Je suis vraiment charmé de vous connaître enfin.
Je conviens volontiers, malgré mon très-grand âge,
Que vous me tenteriez si je n'étais un sage ;
Cachez, je vous en prie, au moins de vos cheveux,
Ce que je ne puis voir sans détourner les yeux ;
Prenez, pour vous couvrir de façon méritoire,
Cette feuille arrachée à ma dernière histoire,
Car je crains sur l'honneur que vous n'attrapiez froid.
Mais à vous parler franc, ainsi qu'on vous le doit,
Portez, en voyageant, ces savantes parures
Qui laissent le champ libre aux douces conjectures ;
Que je préférerais, ô déesse, à vous voir
De frais ajustements vous faisant mieux valoir ;

Digitized by Google

Et, si j'ose parler sans encourir vos blâmes,
Cet air dissimulé qui va si bien aux femmes.
Je pourrais, étant roi par la grâce de Dieu,
Me contenter de vous, c'est-à-dire de peu;
Mais un petit bourgeois exige davantage.
Dieu m'a fait l'âme fière, et ma fierté sauvage
S'accommode à la ruse et se plie aux détours.
Adieu. Barthélemy lui-même, dans deux jours,
Vous écrira le reste. Au fond, c'est un brave homme.
Déesse, touchez là; vous n'aurez pas la pomme.

IV.

La seconde alors apparut
Aux regards du juge fidèle.
Je suis l'éloquence, dit-elle.
Et monsieur Thiers fit un salut.

Sur son corps de vierge pudique,
Dont le reflet tremblait dans l'eau,
Sa main, d'un geste magnifique,
Roulait les plis de son manteau.

Je suis, des paroles pressées,
Le mouvement, l'aile et le bruit;
Et je fais vibrer les pensées
Comme l'airain qui retentit.

Ma voix gronde, tonne et déchaîne
L'orage de la passion,

Digitized by Google

Et va chercher l'émotion
Au plus profond de l'âme humaine.

J'inspire ces hommes hardis
Dont la parole ardente, roule,
Agitant, comme un champ d'épis,
Les mille têtes de la foule.

Si tu luttes pour le pouvoir,
Moi, je t'accorderai pour vaincre,
Le don sublime de convaincre
Et la puissance d'émouvoir.

Car c'est moi, dont la main allume
Ce feu sacré qu'on vit briller
Sur vos lèvres blanches d'écume,
O Lacordaire, ô Berryer !

Pendant qu'elle parlait de sa voix grave et tendre,
La source et les oiseaux s'étaient tus pour l'entendre.

V.

Je vous connais, dit Thiers, de réputation,
Et je vous ai, madame, en haute opinion.
J'ai vu, dans le loisir des tournois politiques,
Votre statue au Louvre, au milieu des Antiques.
Je brûlai, comme un autre, étant mal inspiré,
Un petit grain d'encens sous votre nez sacré :
J'aime mieux à présent, ce qu'un savant sincère,
Littré, nomme la « blague » en son dictionnaire.

Digitized by Google

J'aime, pour me servir d'un terme relevé,
Un bavardage énorme, un babil achevé
Qui, traitant tout sujet, sans trêve et sans emphases
Égrène prestement le chapelet des phrases;
Ma parole s'échappe et filtre à petits flots,
Comme une eau claire au trou d'un robinet mal clos,
Et ma voix, à son gré, précipite ou retarde
L'aigre pétillement de sa note criarde;
Puis, dans tous mes discours, j'use du grand secret
D'apprendre avec lenteur les choses que l'on sait;
Je m'érige en docteur et je me pose en juge;
Je cours dans l'avenir, je remonte au déluge,
J'ai soin de rappeler que je fus autrefois
Le ministre puissant d'un monarque bourgeois
Et je sème à main pleine, en mes meilleurs passages,
Les fleurs du souvenir et les récits des sages.
Ainsi je me suffis à moi-même et je tiens
Que tous vos procédés ne valent pas les miens.
Sans rancune, ô déesse! aussi vrai qu'on me nomme
Thiers, vous n'aurez pas même un pépin de la pomme.

VI.

Mais la troisième aux doigts subtils,
D'ombre douce à demi voilée
A chaque détour de l'allée,
Remuait d'invisibles fils.

Elle variait son langage,
Pleurant parfois, parfois chantant;

Digitized by Google

Elle changeait à chaque instant
D'air, de costume et de visage.

Je suis l'Intrigue; ouvre tes bras...
Fine, alerte, perfide et gaie,
Pour les ouvrages que j'essaye,
  n peu d'ombre ne messied pas.

Je cours, je vais, je fuis, je bouge,
Je flatte fort, je trompe un peu.
Aujourd'hui, je sème le bleu;
Demain, je récolte le rouge.

Point de vertus, quelques talents!,..
Brouiller les cartes qu'on secoue!...
C'est de la sorte que l'on joue,
Petit homme, les grands enfants.

Je t'appris comme on marche en scène,
Comme en des gestes familiers
On attache la corde aux pieds
Des pantins de la farce humaine.

A mes leçons je t'ai formé,
Je t'ai nourri; mais je t'assure
Que jamais mon grain n'a germé
Sur une plus riche nature.

Président, tu souris, je crois.
Et maintenant, juge fidèle,

Digitized by Google

Donne la pomme à la plus belle,
A la plus belle de nous trois.

VII.

Monsieur Thiers prit l'air digne et des poses sévères
De ses lunettes d'or il essuya les verres,

Puis il dit, regardant la Vérité : Vraiment,
Non ; je ne voudrais pas finir en ce moment
Mon doux métier d'enfant prodigue,
Repassez dans vingt ans, car j'y serai toujours.
A l'Éloquence émue il fit un long discours,
Et donna la pomme à l'Intrigue.

Digitized by Google

XIX.

22 février 1873.

Je m'étais imaginé que le roi d'Espagne que Dieu conserve, Don Amédée, réunissait les agréments d'un héros de roman et d'un monarque de tragédie. Je lui supposais la bravoure du picador dans le cirque et la fermeté des rochers sur la Sierra. Il me semblait voir en lui une sorte de Don Quichotte, lançant son cheval d'Andalousie à la poursuite des brigands, à la délivrance des princesses, à la conquête des royaumes. Enfin, je le croyais capable des choses les plus difficilement espagnoles, comme de prendre de l'eau au Mançanarès et le taureau par les cornes.

On lui avait prêté un mot qui dénotait une

Digitized by Google

âme fière : « Je me suis jeté en Espagne la tête la première, je n'en sortirai que les pieds en avant. » Cela signifiait, en bon castillan, qu'il était décidé à lutter jusqu'à la mort pour l'intégrité de sa couronne et pour l'honneur de son nom. On ajoutait même qu'il avait commandé une bonne lame au premier faiseur de Tolède. Eh bien, non ! le réfléchissant Amédée s'est bientôt aperçu que quelques épines s'étaient glissées parmi les roses de son diadème. Préoccupé de la révolte des provinces, de l'indiscipline des troupes et de la grossesse de sa femme, il s'est senti trop bon époux et trop pauvre roi pour jouer les rôles de François II à Gaëte ou de Maximilien à Queretaro. Il a perdu la tête ou, pour mieux dire, il l'a sauvée. Il a résigné ses pouvoirs, bouclé ses malles et demandé l'heure exacte à laquelle partait l'express de Lisbonne. Et c'est ainsi qu'il délogea, aimant trop peu la musique pour vouloir qu'on battît les tambours ou qu'on jouât des trompettes.

Une telle conduite ne brille pas par la gran-

Digitized by Google

deur, et Amédée est moins un monarque qui dépose une couronne qu'un notaire qui remet une charge. C'était un prince révolutionnaire, mais enfin c'était un prince, et comme tel il ne devait pas donner à son abdication les caractères de la faillite. Il a fui le danger, esquivé le devoir, et apparaît dans l'histoire des variations et des décadences politiques, non comme un diminutif de Charles-Quint, mais comme un plagiaire de Gambetta. Quand ce jeune homme sera de retour au Quirinal, il pourra recevoir du prisonnier de son père des leçons de noblesse et de dignité souveraine. Peut-il comparer ses disgrâces d'aventurier aux infortunes du pontife ? Certes, le grand vieillard du Vatican a épuisé jusqu'au fond les amertumes de la royauté. Il a été tour à tour la victime des puissants et le jouet des diplomates. Il a connu les épreuves où l'âme se retrempe, les trahisons où le cœur se brise, et porté la triple couronne du malheur, de l'exil et de la pauvreté. Il n'a conservé de son antique héritage qu'une Église et qu'un palais. Et cependant, roi par le

Digitized by Google

caractère et par la résistance, il n'a jamais fléchi, jamais plié, jamais cédé. Il reste debout, dans ses droits toujours entiers et toujours revendiqués. Au milieu des périls, des défections et des tempêtes, il parle, agit, lutte en souverain. C'est un constant exemple et une vivante vertu, et maintenant encore ce dépossédé sublime plane au-dessus des royautés vassales et des peuples à genoux.

Don Amédée s'est évadé sans obstacles. Il n'a su ni faire le bien, ni empêcher le mal. Mais ce mannequin royal n'emporte pas plus de regrets qu'il n'en laisse. Après le départ du monarque, le Sénat et les Cortès ont proclamé la République. L'Espagne possède, comme la France, un matériel roulant de bavards et d'incapables. Elle est rongée, elle aussi, de la plaie des démagogues et de la lèpre des avocats. La curée des places a commencé, et chez elle, comme chez nous, s'épanouissent sur les sommets du pouvoir des outres gonflées d'orgueil qui se dégonflent en phrases.

Cependant il y a encore des Pyrénées ; cette

Digitized by Google

certitude me console. Les peuples comme les hommes n'aiment pas à souffrir seuls, et ils trouvent que leur misère s'allége au spectacle de l'infortune d'autrui. Il est doux dans l'affliction comme dans la joie de voir d'autres têtes fléchir au bouleversement des orages. L'Espagne nous rend aujourd'hui ce service que son abaissement nous relève et que sa chute nous exalte. Elle nous tire du dernier rang pour nous mettre à l'avant-dernier, et il se trouve qu'en la contemplant, nous avons à dépenser encore des ressources de compassion pour elle et de fierté pour nous.

L'Espagnol Castelar a beau s'épancher en proclamations verbeuses, il n'arrivera jamais à l'enflure niaise de Gambetta.

Tous les avocats parvenus se ressemblent en tous pays, mais pour ceux de Madrid l'imbécillité emphatique est un travail, et pour ceux de Paris elle est un don. Toutefois, Castelar a trouvé une perle que Jules Favre et Crémieux ne dédaigneraient pas de ramasser aux antipodes du sens commun. « L'Espagne, écrivait-il

Digitized by Google

au senor Orense, marche de progrès en progrès. Elle a passé de la monarchie traditionnelle à la monarchie élective : premier progrès; elle arrive de la monarchie élective à la république fédérale : deuxième et dernier progrès. » Pauvre progressiste, qui recule croyant avancer, et qui s'imagine que la terre marche parce que la révolution tourne. Les peuples faits pour la monarchie ne sortent de la tradition que pour se jeter dans les aventures. De tous les ridicules qu'ils encourent, la république est le plus grave, car c'est le dernier qu'ils se donnent et c'est le seul dont ils meurent.

Naguère l'Espagne demandait un souverain à l'Italie ; pourquoi ne demanderait-elle pas maintenant des républicains à la France ? Nous lui avons donné assez de mauvais exemples pour qu'elle puisse réclamer de nous un stock de bons citoyens. Ah ! que je voudrais composer pour les deux Castilles un lot assorti de démocrates ! Dans ce groupe harmonieux, M. Challemel représenterait la douceur du procédé ; M. Gambetta, la science du monde ; M. Ranc, le duvet

Digitized by Google

de l'innocence, et M. Jules Favre, la pudeur de l'état civil. Si les Catalans belliqueux insistaient pour un supplément, je supplierai M. Thiers de se souvenir qu'il est grand d'Espagne. Les républiques ont surtout besoin de vertu, s'écriait le sage Montesquieu : eh bien! par cet envoi réalisé en temps opportun, j'aurais satisfait, ce me semble, aux principes de Montesquieu et au besoin des républiques.

Ces légitimes désirs sont, en partie, réalisés. Nous avons commencé des expéditions auxquelles il ne manque rien, si ce n'est la marque officielle. Les réfugiés de la Commune (soyons hardi), les délégués de l'Internationale (soyons prudent), ont franchi les Pyrénées, et l'Espagne est polluée d'un bout à l'autre des déjections démagogiques. On exhibe le drapeau rouge, on arme la populace, et on promet du travail aux ouvriers des guerres sociales. Enfin, les partis s'agitent et les prétendants tâtent le terrain et préparent leurs arguments : Montpensier compte ses réaux, Isabelle habille son fils, Castelar taille sa plume et Serrano cherche sa

Digitized by Google

voie. Chaque général, en attendant le nerf de la guerre, l'argent, met en répétitions son pronunciamento futur. Dans l'armée, il y a autant d'opinions que de régiments; l'infanterie ne déteste pas le désordre républicain, mais la cavalerie est à cheval sur les principes. Enfin, pour éclairer ce sombre tableau d'un rayon de gloire et de dévouement, quelques braves gens jouent de l'épée pour la patrie espagnole et pour le roi don Carlos.

J'ai donné à l'Espagne tout mon papier et tout mon temps, et il ne me devient plus possible de raconter comme il le faudrait mon entrevue avec un prince. C'était un jour où, comparant la patrie du Cid à la nôtre, je roulais dans mon esprit de vagues projets de fusion. Ce jour-là je me rendais au Cercle artistique, car les arts, vous le savez, non contents d'avoir un pont, se donnent le plaisir d'un Cercle. Le Cercle en question est agréablement situé sur la place où fut la colonne; et chaque année il expose dans ses salons les œuvres des peintres de bonne volonté qui recherchent un peu de

Digitized by Google

bruit. A peine entré, je courus à la toile de Carolus Duran, et je regardai le portrait de la dame

Qui naquit Bonaparte et devint Rattazzi.

Tout à coup, une jeune fille placée à ma gauche dit à l'oreille de sa mère : « Maman, voilà Monseigneur ! » En même temps, j'entendis rouler à ma droite une cascade de syllabes anglaises. Je me retournai vivement croyant rencontrer le prince de Galles. Et point, c'était le comte de Paris. La jeune fille qui gazouillait à ma gauche eut l'obligeance de me tirer d'embarras. « Maman, dit-elle, ce prince subtil varie à ravir les deux langues vivantes qu'il possède. En Angleterre, il parle toujours français; mais en France, il parle toujours anglais. C'est pourquoi il a réussi à agir comme il lui plaît et à n'être compris de personne. »

J'ai salué cette aimable fille, si profondément versée dans l'explication des mystères. Maintenant j'arrête ma lettre faute de sujets qu'on puisse traiter. Il y a bien le carnaval; mais nous

Digitized by Google

n'aurons cette année ni l'Amour ni le bœuf gras. On dit bien, mais je n'ose y croire, que M. Thiers, renouvelant les joyeuses folies de son meilleur temps, doit apparaître, la nuit, entre deux bougies, sur la toiture de l'Élysée. On assure aussi que le gouvernement, paternel et soucieux de nos plaisirs, doit le mardi-gras renouveler le décor de ses comédies et les masques de ses bouffons.

Digitized by Google

XX.

8 mars 1873.

Les Pyrénées tiennent provisoirement l'emploi flatteur de la colonne : c'est en les regardant qu'on peut éprouver encore quelque fierté d'être Français. Depuis que don Amédée ne s'asseoit plus sur le velours du trône, un désordre réussi s'est emparé de toutes les Espagnes. Les riches émigrent, les soldats désertent, les finances s'envolent. Quelques avocats, montés au Sinaï du pouvoir, bavardent éperdument sur le bonheur d'être libres. Pendant ce temps le vent de la guerre civile souffle de la mer aux montagnes, le drapeau rouge flotte à Barcelone, le partage des biens s'effectue et le peuple, avide de lumières, brûle les châteaux

Digitized by Google

en Espagne. A Montilla, la ville des vins, les taureaux, par politesse, ont cédé leur place aux otages, et quelques Jephtés andalous possèdent des filles qui n'ont plus rien à pleurer.

Il faut à tout le moins un Héliogabale pour produire en vingt ans de règne autant de mal que la République en vingt jours : j'entends la République des républicains, celle qui, chez nous, dominait hier et peut-être sévira demain. Celle-là, proclamant ce souverain à mille têtes qu'on appelle la multitude, lui fait un trône mouvant du débris des lois renversées. Elle va de l'anarchie au despotisme, comme un fleuve des plaines boueuses à la mer profonde. Toute République se dénoue par un Empire, et le lion populaire, d'abord cruel, ensuite servile, lèche tour à tour le sang des victimes et le pied du dompteur.

Je reviens en Espagne, où, à la voix de don Carlos, les montagnards combattent pour leurs libertés aussi vieilles que leur monarchie. Pour que les causes que l'on croyait mortes ressuscitent, il suffit que la justice les appuie et que le

Digitized by Google

courage les défende. Don Carlos a compris que, sur le rude chemin qui conduit de l'exil au trône, il faut s'aider pour que Dieu vous aide. Hier, prétendant; demain, peut-être roi. Hier, c'étaient des bandes qui s'épandaient dans la Sierra ; aujourd'hui, c'est une armée qui se déploie devant Pampelune. Les journaux de notre démocratie ont raconté en s'indignant que les soldats de don Carlos avaient, sans nécessité et pour ainsi dire par distraction, arrêté un train, coupé trois rails et brûlé deux gares. Il se peut bien,

D'ailleurs, on n'est pas roi pour se gêner en tout.

Cependant, il me souvient que j'ai tout ensemble des opinions monarchiques et des valeurs espagnoles. Quand l'incendie des gares m'est conté, j'y prends peine et plaisir extrêmes, et je ne sais si je dois me réjouir comme carliste ou m'affliger comme actionnaire.

Les républicains de France et ceux de Navarre aussi trouvent mauvais que don Carlos, pour reconquérir sa couronne, ait préféré la

Digitized by Google

force des armes à la persuasion des manifestes. Quant à moi, j'estime que le prétendant connaît les mœurs de ses sujets futurs. Un peu de chevalerie, fût-elle errante, ne messied pas dans les Castilles. La guerre civile compte au nombre des plaisirs de l'Espagnol désœuvré. Elle l'anime, le soutient et lui fait trouver les heures plus rapides dans l'enivrement de la liberté et l'émotion du péril. Il lui faut les jeux du cirque ou ceux de la guerre, et il va, poursuivant de fiers coups d'épée le gouvernement établi ou le bœuf exaspéré. Il se bat en artiste, joue en furieux et aime par intermittence. Entre deux passes d'armes, le paysan qui se soulève ou le soldat qui s'insurge, fait tourner alternativement sa carte et sa danseuse. Quelques-uns, on le dit du moins, chantent, quand la lune brille, la sérénade sous le balcon, et s'égayent encore du sourire d'une lèvre rose et des éclairs d'un œil noir.

Chez nous, et même ailleurs, à ce qu'il semble, les républicains entendent exploiter à eux seuls le monopole des rébellions. Ils ont pro-

Digitized by Google

clamé l'insurrection comme le plus saint des devoirs, et, selon moi, ils abusent de cette sainteté. Depuis environ un siècle, ils ont ouvert un cours pratique de Révolution comparée. Par deux fois, ces ours en pleine gaieté ont lancé leurs pavés à la tête des rois endormis : en souvenir d'un de leurs plus beaux triomphes, ils se sont élevé une colonne que surmonte un génie d'une médiocrité dorée. Je ne compte ni les menaces, ni les gestations sans produits, ni les émeutes sans succès. Les bataîlles manquées les découragent d'autant moins, que les fortes têtes qui les inspirent ont toujours soin de s'en garer. Au lendemain de la défaite, ce parti singulier ne laisse trouver que ses enfants perdus. Après les journées de Juin, comme après celles de la Commune, le filet aux mailles serrées ne tombe que sur les petits; et dès que le calme revient, on voit après la mort terrible des soldats le hideux épanouissement des chefs.

Si les républicains ont la liberté de renverser une monarchie, le royalistes ont au moins la licence de détruire une république. C'est là une

Digitized by Google

licence qu'on s'accorde volontiers, même en Espagne. C'est pourquoi si les carlistes, chemin faisant, brûlent une gare ou arrêtent un train, je leur pardonne le fait brutal en faveur de l'intention généreuse. Ils guerroient pour le bonheur de leur patrie et peuvent se rendre ce témoignage, que c'est en vue du bien de l'État qu'ils endommagent celui des particuliers. Et puis ils ont, les braves gens, des mules soumises et des petits canons; ils ont encore des fusils qui partent et des guitares qui s'accordent, tout ce qui constitue le bonheur du musicien et du guerrier. Ah! je les envie de promener sous un tel ciel et dans un tel pays leur beau roman de cape et d'épée. Là, chaque bourgade a son souvenir, chaque montagne a sa légende. Les plaines et les bois, les vallons et les cimes ont entendu et redisent encore le bruit de la marche du Cid et le son du cor de Roland.

S'il faut tout dire, et pourquoi non! j'aime ce prétendant aventureux qui cherche à gagner ses éperons de chevalier et sa couronne de roi. Il est à demi et même aux trois quarts Fran-

Digitized by Google

çais, il procède d'Henri IV, et se détache agréablement du commun des princes de ce monde. J'ai vu, il y a six ans, des empereurs et des roitelets se glisser dans les loges des petits théâtres, et les recoins des grands cabarets. Je les ai vus, dans des bals folâtres, oubliant, comme des écoliers en vacances, leurs femmes à la maison et leur couronne au vestiaire; je les ai vus, hier encore, dans le salon de la présidence, dans le tumulte des Assemblées, dans le vestibule des académies. A de tels spectacles, la foi survit, mais le respect diminue. On demande plus et on pardonne moins aux souverains qu'aux simples mortels. C'est pourquoi je ne m'incline que devant ceux qui m'apparaissent vraiment grands, dans le nuage des batailles ou la majesté des exils.

Je disais donc qu'en France les démagogues n'admettent comme légitimes que les révolutions qu'ils opèrent. Pour eux, la République est une sorte d'arche sainte devant laquelle, même en carnaval, personne n'a la permission de danser. Mais il est parmi nous un autre parti

Digitized by Google

qui salue toutes les métamorphoses gouvernementales pourvu qu'elles portent l'estampille des ratifications populaires. Pour ces doctrinaires de l'appel au peuple, le suffrage universel est la source limpide d'où découlent tous les droits et tous les pouvoirs humains. C'est la fontaine de la pénitence et le Jourdain du baptême qui lave de ses eaux pailletées d'or les mains violentes des Césars. De président, devenez empereur; violez les lois, les libertés et les serments, c'est bien; mais courbez votre front couronné sous l'urne penchante des plébiscites. Quand vous vous redressez, encore couvert de la neige des bulletins blancs, huit millions d'hommes crient en battant des mains : « Vive César pour l'éternité! » Un jour se passe : la guerre s'allume, le trône se brise, César est mort.

Ce système, plus ingénieux que nouveau, fonctionna, nous dit l'histoire, dans les vieux cirques de Rome. Les spectateurs, consultés dans les cas difficiles, décidaient en levant ou en baissant leurs pouces de la destinée du gla-

Digitized by Google

diateur. C'était bien là, et d'autant plus que les vestales y prenaient part, le plébiscite dans sa grâce et dans son intégrité. Ce souvenir classique m'a poursuivi tout le temps de l'Empire, et comme il est des coins de l'esprit où le respect n'entre pas, à chaque tentative plébiscitaire, je comparais le souverain de France au gladiateur de Rome. Les pouces aux ongles noircis s'abaissaient en signe d'indulgence, et l'empereur tenait l'arène, mariant au tronc noueux de Rouher le léger rameau d'Ollivier. Les vestales, et c'est un progrès, n'ont plus mission aujourd'hui d'agiter leurs mains pour le vote. Les législateurs, en leur conférant la tâche de surveiller leurs propres feux, leur recommandent avec raison, non de tenir à ce qu'ils flambent, mais d'empêcher qu'ils ne s'allument.

Je suis à ce point monarchique et si peu plébiscitaire que j'aimerais mieux en appeler à Philippe ivre qu'au peuple à jeun. C'est l'élite et non la masse qui me semble apte à résoudre les cas de conscience politique. Le suffrage universel n'est pas capable de rendre un oracle :

Digitized by Google

interrogez-le, soit sur un fait accompli qu'il s'agit de ratifier, soit sur un fait nouveau qu'il est question de créer, c'est toujours à l'interrogateur que le peuple répondra. Et il fera de sa réponse une adhésion, car il sent dans celui qui le consulte non pas un curieux, mais un maître. Il n'est pas libre puisqu'il subit l'influence des volontés souveraines ou la pression des événements irrémédiables. Il sait d'ailleurs qu'il n'a ni l'autorité ni la puissance de créer un droit par un vote. Son inconstance native lui défend de s'engager pour plus d'un jour, et il comprend que ses décisions passées ne répondent pas de ses décisions futures. Il n'est maître ni de lui ni de ses destinées, et ne saurait délivrer de bons billets pour l'avenir ; ce qu'il peut faire, il le fait : je veux dire que sous des régimes aussi éphémères que ses choix il élève ou détruit des idoles aussi fragiles que ses caprices.

Eh bien, un gouvernement ne trouve le caractère auguste du droit que dans son origine et dans sa durée. Quand il a présidé à la naissance et au développement d'un peuple ; quand

Digitized by Google

il a, dans l'une et l'autre fortune, dirigé ses destinées à travers la longue étendue des âges, il ajoute à sa légitimité première des titres nouveaux qui sont l'éclat des services et la consécration du temps. Il est alors le produit du sol, l'expression et, si l'on peut dire, la figure même de la nation. Ils sont tellement identifiés l'un à l'autre, que l'un sans l'autre ne se saurait concevoir. Il fait partie des mœurs et des habitudes, des institutions et du caractère du pays qui l'a porté, de telle sorte que la nation, privée de lui, aurait perdu la meilleure part de sa fortune naturelle et de son propre génie.

Souvent, je le sais trop, car c'est pour nous que je parle, souvent entre le gouvernement et le pays s'accomplissent de lamentables divorces. Dans ces ruptures, les plus graves torts appartiennent toujours au peuple qui s'emporte en aveugle et qui détruit en brutal. La sainteté du droit périt alors sous la violence du fait. La révolution triomphe, mais le châtiment sort du crime comme la foudre du nuage. Le peuple

Digitized by Google

dévoyé ne sait plus le chemin qu'il faut prendre ni le pasteur qu'il faut choisir. Il s'adapte des maîtres qu'il essaye et qu'il brise, quitte et reprend le joug, roule de l'anarchie au despotisme, persécuteur obstiné de la paix qu'il a perdue et de l'ordre qu'il a troublé. Comme la mémoire lui reste de son bonheur et de sa gloire disparus, il en esquisse des images informes qui se ternissent au moindre vent. Il lui faudrait reprendre ses traditions, mais il s'acharne à les brouiller. Il inaugure des monarchies hâtardes, des républiques contrefaites et des empires hasardeux qu'il renverse dans les excès de ses convulsions périodiques. Et il s'enfonce plus avant dans les ombres de la décadence, multipliant ses tentatives et ses avortements, demandant le repos quand la fièvre le ronge et l'avenir quand la vie lui manque.

Est-il besoin de le répéter, la France est un des pays que la monarchie a marqués de son ineffaçable empreinte! Elle doit ce qu'elle est devenue au patriotique labeur de ses rois! Elle leur doit son génie, ses institutions, ses fron-

Digitized by Google

tières, ses provinces aujourd'hui perdues, et sa grandeur d'autrefois dont la défaite d'hier rend le souvenir plus poignant. Ses gloires appartiennent au passé, et c'est pourquoi elle regrette encore plus qu'elle n'espère. Depuis quatre-vingts ans qu'elle a déserté les voies que Dieu traça pour elle, elle a couru de hasards en hasards, s'efforçant, mais en vain, de se rattraper à des épaves de rebut ou à des rameaux pourris. On n'innove pas en politique contre sa nature et contre le droit. Tous les gouvernements sous lesquels elle a tenté de vivre ont disparu dans la tourmente, ne laissant derrière eux que des monceaux de ruines et des tronçons de partis. La Révolution à laquelle elle s'est donnée a plié jusqu'au servilisme la fierté native de son âme. Au sortir des tempêtes civiles, la France éperdue demande un maître : elle devient la proie d'un soldat, d'un bavard ou d'un prince, et transforme, tantôt en souverains, tantôt en présidents, des myrmidons à tête folle et des géants aux pieds d'argile.

Cette histoire est bien la nôtre, du passé au

Digitized by Google

présent, de la Terreur à la Commune, de Bonaparte à M. Thiers. Mais, Dieu aidant, le salut de la patrie reste encore aux mains des hommes de bonne volonté. Il nous est encore permis de renouer la chaîne brisée de nos traditions, et de puiser dans les exemples du passé le rajeunissement du présent et la fécondité de l'avenir. Le parti monarchique est le seul qui n'ait ni marchandé son dévouement ni fait payer ses services. Il a subordonné ses intérêts aux intérêts mêmes du pays. Il s'est dévoué sans réclamer et sans attendre de salaire, étranger aux pensées vénales qui déshonorent le sacrifice, comme aux ambitions permises qui le diminuent. Il a montré, tant aux princes qu'aux citoyens, les principes comme une vérité, l'apaisement comme un besoin, l'union comme un devoir. Seul enfin il apparaît dans nos jours de trouble comme la ressource dernière et l'honneur vivant du pays.

J'ignore ce qu'il adviendra des efforts qu'il peut tenter ; je sais seulement que sa réussite ou son insuccès sont pour nous une question de

Digitized by Google

décadence ou de relèvement. Les temps sont durs, tristes aussi les symptômes, et il est des heures de découragement où, tout en prêchant l'espoir, on ressent l'amère lassitude des choses et des hommes. On ne croit plus, on ne veut plus croire, et le doute indifférent ou railleur est le mal dont les meilleurs même sont atteints. Après tant d'épreuves et de déceptions, il nous manque la seule chose qui sauve : la foi. Or, un peuple d'incrédules est d'avance condamné. Nous avons vu tant de décès, que la résurrection nous étonne. La monarchie que nous avions jugée prochaine est ajournée à d'autres temps; la liberté que nous avions jugée possible s'est réfugiée en d'autres pays. Notre pensée corrompt ce qu'elle imagine, comme notre main ce qu'elle touche, et nous sommes à ce point déchus, qu'il faut pour nous relever un prodige de sens commun payé trop cher par de nouveaux désastres. En attendant, l'œil fixé sur le cours des rentes, l'oreille ouverte aux déclamations des sophistes, nous nous complaisons dans une infécondité que nous appelons le repos.

Digitized by Google

S'il en est ainsi, si nos infortunes mêmes ne peuvent nous donner l'esprit de suite, de pénitence et de retour, nous n'avons plus qu'à rouler sur la pente toujours plus glissante des décadences sans remède. Les peuples à leur déclin sont avares de ces grands efforts de vertu qu'ils prodiguent à leur aurore. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas de revenir, c'est de nous obstiner dans le bien. Faute de quoi nous sommes condamnés à végéter sous des gouvernements de fait, sans résultat comme sans mission, sans racines comme sans durée. Nous irons d'un extrême et d'une tempête à l'autre, pareils à ces volcans qui prouvent, par leurs éruptions périodiques, leur impuissance à contenir le feu qui les dévore et la fange qui les souille.

C'est la pensée de M. Thiers et non la mienne que l'avenir n'est pas fait pour nous. Le président, qui est sceptique, croit à la République comme en lui. Ce philosophe se contente du brouillard pendant sa vie et ajourne sans s'émouvoir le déluge à ses obsèques. Gardez-vous, dit-il, de donner à la République le vain titre de

Digitized by Google

définitive ; les mots n'ajoutent rien aux choses, et pour décréter l'éternité, il faut être aux trois quarts fou ou tout à fait Dieu. La République, quand je la préside, est une des meilleures choses du monde : elle s'usera, n'en abusez pas. Je suis de l'avis de mon ami Royer-Collard, disant, avec le naïf orgueil du génie, que rien ne dure ici-bas. Que de gouvernements qui se croyaient impérissables sont tombés, grâce à mes efforts, sur les autres et sous moi. Mes petits enfants, nous sommes tous mortels ou presque tous, vous, certainement, et moi, — peut-être.

Pendant que M. Thiers parlait, touchant à tous les partis, jetant l'huître à sa gauche et la coquille à sa droite, je me rappelais les jolis vers qui commencent la douzième satire de Boileau :

Du langage français, bizarre hermaphrodite,
De quel genre te faire, équivoque maudite
Ou maudit ?
Sors d'ici, fourbe insigne.
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocents les discours imposteurs.

Digitized by Google

C'est en ces termes sévères que Despréaux, toujours juste, s'adresse à la personne de l'Équivoque. M. Thiers, que Boileau n'avait pu prévoir, a péroré pendant trois heures, un long espace de la vie d'un vieillard. Après qu'il eut fini, on a cherché ce qu'il avait dit, et voté ce qu'il a voulu. M. Thiers est accoutumé à de pareils triomphes, et il a tenté des choses plus pénibles que la conquête d'honnêtes suffrages. Le jour où il a persuadé Deutz, il a dû promettre davantage et parler plus longtemps.

Digitized by Google

XXI

15 mars 1873.

Connaissez-vous Velfindingen? Non. Eh bien! prenez une vieille carte de France — de la France d'il y a trois ans. A l'extrémité du département de la Moselle, à deux lieues environ de Forbach, vous trouverez Velfindingen. C'est un petit village situé jadis sur la frontière. On y compte cinq cents âmes, à quelques-unes près. Malgré l'annexion, ces âmes-là sont encore à nous. Dans ce coin de la Lorraine perdue, on parle allemand, on pense français.

Pierre K***, nous l'appellerons Pierre, était de Velfindingen. C'était un brave et honnête garçon, qui n'avait jamais quitté le village, si ce n'est pour venir à Forbach les jours de foire

Digitized by Google

et à Sarreguemines les jours de fête. Ni pendant la guerre, ni durant l'invasion, ni depuis la conquête, il ne bougea de Velfindingen. Là étaient ses habitudes, là aussi ses amitiés : — son champ, sa famille et sa maison. C'est là qu'il rêvait l'avenir et qu'il comptait prendre femme. Pour lui, Velfindigen était le monde, un petit monde où il aimait vivre et qu'il espérait peupler.

Il resta donc. Quand vint le moment de se choisir une patrie, il fit comme tous ceux de Velfindingen : il opta de cœur pour la France et fut fait Prussien malgré lui. Quand il eut vingt ans — c'était en décembre dernier — il sentit sur son épaule la main lourde du recruteur : l'Allemagne le réclamait à l'heure exacte où il avait pris l'âge du soldat. Et cependant, c'est un crime contre la nature et le sens commun que de forcer un Français à servir dans les armées de l'étranger. Ainsi pensait Pierre, et, pensant cela, il pleurait.

Dix jeunes gens du hameau étaient désignés avec Pierre pour le service de l'empereur Guil-

Digitized by Google

laume. Et c'était un grand deuil dans le village de Velfindingen et dans les familles des conscrits. Les parents de Pierre étaient à leur aise et il leur vint une bonne pensée : — Prends courage, garçon, dit le père : une année est bientôt passée, tu seras volontaire d'un an. — Et comme le volontaire d'un an est tenu de s'équiper à ses frais, il acheta à Pierre tout l'attirail du guerrier, le sabre et le casque, l'uniforme et le cheval. Deux mille cinq cents francs y passèrent, amassés sou à sou dans une vie de travail et de probité. Mais le pauvre Pierre se mit à se lamenter de plus belle. Sous le harnais du vainqueur il sentait plus amèrement le délaissement de la patrie. Des cavaliers équipés comme lui avaient, dans la dernière guerre, pillé le village et ravagé la moisson. Il les avait vus et s'en souvenait. Il essayait de se reconnaître et ne pouvait plus, se comparant dans son âme à ces bandits militaires dont il parlait la langue et portait la livrée.

Il fallut partir : de Velfindingen à Mayence et de Mayence à Thorn, Pierre traversa la longue

Digitized by Google

Allemagne. Il entra dans un régiment de hussards pour s'y perfectionner dans le maniement des armes et la connaissance du cheval. S'il avait eu de l'ambition, il eût été peut-être admis dans le corps des cuirassiers blancs, mais la condition de hussard suffisait à ses goûts modestes. Il lui semblait que sa vie était brisée et qu'elle allait finir. Il avait en pays ennemi le mal du pays natal ; son cœur se fondait au ressouvenir de Velfindingen. Le printemps allait venir ! Qui donc sèmerait l'avoine ? Qui donc taillerait la vigne ? Le père était bien vieux ; le fils était bien loin.

Il comptait les jours et en avait déjà rayé dix de l'année qu'il devait servir. Le matin du onzième jour, le sous-officier inspecteur se promena des écuries aux chambrées. Pour avoir mal fait son lit et mal pansé son cheval, Pierre reçut un soufflet donné selon le rite allemand. Il reçut le coup sans broncher, car l'idée lui était venue d'en appeler du sergent au colonel. Il avait les illusions de son âge et de son métier, et se représentait le colonel comme le

Digitized by Google

type achevé de l'élégance en bottes et de la justice à cheval.

A son premier moment de loisir, il sella sa monture et piqua droit au colonel. Le colonel se trouvait sur le champ de manœuvres, où ses hussards tournaient en rond. Pour se réchauffer, car il gelait, cet homme de guerre se promenait devant son cheval, comme fait Charles Ier dans le tableau de Van Dyck. Pierre aussitôt mit pied à terre, s'inclina avec respect, salua suivant les règles et conta de point en point son aventure à son chef. Quand il eut fini, le chef impassible alluma un second cigare au reste du premier, jeta un coup d'œil à son major, et sourit de l'air d'un colonel qui vient d'élaborer une plaisanterie de général.

— Quelle est votre religion ? demanda-t-il au soldat.

— Je suis catholique, répondit Pierre.

— Sur quelle joue vous a-t-on frappé ?

Et Pierre innocemment désigna la joue droite.

Au même instant s'abattit sur sa joue gau-

Digitized by Google

che le poing fermé du colonel. Les hussards continuèrent à chevaucher en cercle et le major fendit sa large bouche en un éclat de rire imbécile. Pierre chancela comme un homme ivre, puis se redressa d'un bond, effrayant de colère et de désespoir. Il se rendait un compte aussi net des questions posées que de l'injure subie, et sentait l'aiguillon de l'ironie dans le retentissement du soufflet. Dans un accès de rage folle, il tira son sabre, le prit à deux mains et asséna sur la tête du colonel un coup terrible qui troua le casque et fendit le crâne. Il était condamné, il était perdu ; mais parmi les pensées qui lui traversaient le cerveau comme des étincelles de feu, il suivait deux visions terribles : la nécessité de la mort, et le besoin de la vengeance.

Les soldats voulaient l'arrêter, mais il les écarta rudement de la main qui tenait le sabre. Après quoi sautant en selle et prenant par la bride le cheval du colonel, il courut vers la Vistule d'une course désespérée. Et prenant un grand élan, il disparut avec armes, chevaux et

Digitized by Google

bagages dans le fleuve coupé de glaçons. Dans sa fièvre de représailles, il avait voulu, qu'après lui, la Prusse ne pût hériter de lui. Il avait pensé détruire un matériel et du même coup tuer à l'ennemi deux chevaux et deux hommes. Pauvre Pierre ! il s'était trompé de moitié : le colonel revint à la vie et son cheval gagna la rive.

Cette histoire me fut contée par une honnête fille arrivée de Velfindingen. Je n'ai changé à son récit que le nom de la ville et le nom de la victime. Elle avait quitté le hameau juste au moment où y parvenait la nouvelle de la mort de Pierre, et elle en parlait comme d'un dernier malheur succédant à tant d'autres. Elle ajoutait que sur sept cents conscrits transplantés de France en Allemagne, plus de soixante n'avaient pas pu, ou n'avaient pas voulu vivre. Les exilés de notre province conquise s'abandonnent dans leurs villages à une douleur résignée. Il leur est aussi impossible de résister au vainqueur que d'oublier la patrie. Ils ont confiance en notre génie et jugent de nos

Digitized by Google

regrets par les leurs. Ils attendent l'heure inconnue où nous les reprendrons, et, vieillissant à l'attendre, travaillent à renouer le fil sacré qui se rattache, à travers les temps, des souvenirs aux espérances.

Pour finir moins tristement, nous passerons, si vous voulez, des pauvres gens aux bonnes actions. Or donc, plusieurs artistes qui se qualifient trop modestement d'amateurs, ont eu la charmante idée d'exposer leurs œuvres d'art au profit d'une œuvre pie. Les artistes sont grandes dames ou grands seigneurs, les œuvres d'art sont bronzes, aquarelles ou tableaux, l'œuvre pie est la reconstruction d'une église. L'exposition a lieu chez Durand-Ruel, et le droit d'admirer se paye vingt sous à la porte. Enfin les œuvres exposées sont mises en loterie, et pour se refuser un billet, il faudrait être cruellement ennemi de soi-même ou des arts. Toutes les séductions possibles sont, comme on le voit, réunies : on sacrifie aux muses, on prête à Dieu, on donne au hasard.

A peine entré, j'ai fixé mes regards éblouis

Digitized by Google

sur « l'Intérieur de cuisine » de M. Maurice Cottier : ce petit tableau est peint de main d'ouvrier. Tout est nature et tout est vivant ! Le feu brille, le chat vous regarde, le balai se repose et le jour entre par la fenêtre avec une grâce infinie ! C'est une de ces cuisines qui font comprendre qu'on épouse la cuisinière. Les cinq toiles où s'est exercé le pinceau délicat de la marquise de Caraman m'ont prouvé que l'art peut être aisé et la critique difficile. Mon choix, longtemps incertain, hésite encore entre une « Tête de jeune homme » et un « Corps de naufragée ». Si j'étais femme, que l'adolescent me plairait ! Mais je suis homme, et la naufragée me séduit. M. d'Avançon a intitulé son œuvre : « Monsieur, Madame et Bébé. » Dans ce tableau sans personnages, mais non sans malice, Madame est avantageusement remplacée par un médaillon, Bébé par un sucre d'orge et Monsieur par un bois de chevreuil.

Je cite au hasard, parmi les bijoux de l'Exposition, les chevaux du baron Finot, le petit

Digitized by Google

chien de la duchesse de Fitz-James, et la femme fellah de Mme la vicomtesse Reille. Mais la perle est l'aquarelle de Mme la marquise de Mun : — « Une Jeune fille se rendant au bal costumé de M. le duc de Bisaccia. » Quelle jeune fille! quelle robe! quelle merveilleuse fleur de l'art épanouie dans un cadre d'or. J'arrive maintenant aux œuvres quasi royales. M. le prince de Joinville est le père d'une composition enfantine, qu'en sa qualité de marin il a dû peindre avec une rame. Mme la duchesse de Chartres a esquissé la tendre figure d'un ramier. L'oiseau est étendu, les ailes basses et les pattes liées. M'est avis que la duchesse a dû songer à son beau-frère en esquissant son pigeon. Tous les deux, le prince et le ramier, ont le désir du voyage au cœur, et aux pattes, le fil des ducs. Tous les deux brûlent de partir et se résignent à rester. Pauvre prince ! pauvre ramier !

J'ai fini. Je souhaite aux patrons et aux patronnesses de l'œuvre pie dont j'ai parlé autant de succès et de profits que de talent et de cha-

Digitized by Google

rité ! Si j'ai hasardé une critique, je demande qu'on me pardonne. Quand il s'agit d'une église à reconstruire, il est permis, même à un pécheur, de lui jeter la première pierre.

Digitized by Google

XXII.

22 mars 1873.

Je voudrais raconter en une heure ou deux l'histoire de la semaine dernière. S'il me reste une minute de loisir, je l'emploierai à vous parler de deux ou trois livres. Le temps me presse, le choix m'embarrasse. Je ne sais par où commencer, et j'ignore comment finir.

Samedi dernier, la mort a frappé un journal à peine éclos.

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes feuilles.

Un second journal ne connaît plus le chemin des kiosques, un troisième est suspendu dans son cours. Ces trois journaux s'adressaient à d'honnêtes gens de toutes couleurs; mais les

Digitized by Google

uns avaient prêté à M. Thiers plus d'esprit qu'il n'en veut avoir; l'autre annonçait que M. de Bismarck avait perdu la tête et faisait espérer qu'il pourrait la retrouver : le cas n'était pas pendable; il l'est devenu. Le gouvernement a pris feu et lancé des flammes! Quand on s'irrite c'est qu'on a tort et même deux fois tort : tort de n'avoir pas raison, et tort enfin de s'irriter.

Les décrets de suspension et de suppression[1] ont été fulminés par le général Ladmirault, qui est à coup sûr, dans notre disette de héros, un des guerriers les plus aimables qu'on connaisse. Le général, j'en suis certain, a dû partager, neuf fois sur dix, les opinions que distillaient les trois journaux qu'il a frappés. Mais en cette occurrence, il a été moins un initiateur qu'un instrument ! Il a obéi à son

1. J'apprends que par un juste retour des choses d'ici-bas, le gouvernement va faire reparaître les feuilles qu'il avait fait disparaître. Cette légèreté d'humeur prouve après tout que nos chefs n'ont encore ni les instincts très-méchants ni les idées très-suivies.

Digitized by Google

chef comme la machine à son moteur! On lui a dit : « Prends ta foudre, ô Ladmirault ! » Et il a pris sa meilleure foudre, en ayant soin d'ouvrir l'œil et d'assortir les carreaux.

Je pourrais dire, en cette occasion, que l'Empire, plus indulgent en ses sévérités mêmes, ne ménageait à la presse ni les avertissements ni les juges. Cependant je n'en ferai rien, et je ne puis oublier que depuis les Prussiens, Paris n'a pas cessé d'être en état de siége. État de siége répond à tout ; état de siége fait comprendre les rigueurs, comme le « sans dot » de Molière faisait comprendre les mariages. Je ne plains que le général Ladmirault, obligé de forcer sa nature qui est d'agir avec grâce. Il est vraiment difficile d'occuper les hautes fonctions, et, pour moi, je remercie les dieux des loisirs qu'ils m'ont faits : n'être rien, c'est le grand bonheur, rien, absolument rien, ni académicien, ni receveur, ni directeur, ni chef, ni fonctionnaire, ni ambassadeur, ni conseiller d'État, ni maire de village ; rien, ni député, ce qui est peu, ni préfet, ce qui n'est guère, ni ministre, ce qui n'est rien.

Digitized by Google

Ne dépendre que de soi, voilà le grand point et la rareté d'un temps où chacun se cherche un maître et où beaucoup s'en trouvent : ce n'est pas, je le reconnais, chose déplaisante que de contempler les mortels du haut des sommets où l'on touche. Je connais des préfets dont la joie est de briller comme des astres dans un ciel de province. Ils promettent beaucoup et ils tiennent... à leur place. Eh bien ! si je devenais seulement ministre ou tant soit peu préfet, je craindrais toujours de sacrifier l'homme au fonctionnaire, et, si je puis parler ainsi, l'intégrité des opinions aux exigences de la charge. Je sais que les prétextes pour demeurer ne manquent jamais aux ambitions qui parviennent. Je n'ai qualité pour juger personne, et ce que je dis n'engage que moi. Eh bien ! j'estime que ceux qui mettent au service de leur pays un dévouement salarié, feront bien de regarder si le gouvernement qui les paye entend devenir l'expression des principes qu'ils ont servis.

La journée de dimanche est une de celles que les anciens eussent marquées de craie blan-

Digitized by Google

che ! Au mois de juillet prochain, les Prussiens, soldés par nous, vont évacuer la portion du territoire français qu'ils retenaient comme un gage. Nous ne pensions pas être délivrés si complétement et sitôt, et nous avons pu craindre que les ennemis n'aient prétendu garder la citadelle invaincue de Belfort, qui s'ouvre sur la France et qui commande l'Allemagne. Belfort nous sera rendue, et la dernière place occupée par les Allemands sera la ville de Verdun, qui se relie à Metz et qui rapproche de Paris. Cette nouvelle n'a pas trouvé d'ingrats, et si, après tant de malheurs, nous pouvons nous réjouir de quelque chose, assurément c'est de cela. Après le départ des conquérants, nous n'aurons plus sur notre sol diminué qu'un seul ennemi : Nous-mêmes !

On s'est livré, et cela devait être, à des rapprochements qui ne profitent qu'au passé. A cinquante-cinq années de distance, deux ministres sont venus annoncer aux Chambres françaises le rachat et la libération du pays : celui d'alors, c'était Richelieu ; celui d'hier, c'était Rémusat.

Digitized by Google

Lorsque le duc de Richelieu proclamait ce grand résultat, il avait le droit d'être fier de la royauté réparatrice et de la patrie reconstituée. La nation, seule contre tous, s'était épuisée par la folie des conquêtes et par l'excès des victoires; mais elle se relevait reine encore, n'ayant rien perdu de sa puissance, rien cédé de ses frontières, rien abdiqué de ses traditions. C'était la Restauration, c'était la liberté et c'était la vie! Et cette nourrice de tant de grands hommes, la France, sentant tressaillir encore ses entrailles fécondes, enfantait tout ensemble ses guerriers et ses poëtes, ses orateurs et ses artistes, afin de pouvoir rajeunir à leur gloire, s'étourdir de leurs paroles, s'enivrer de leurs chants et s'admirer dans leurs œuvres.

Nous n'avions pas hier de tels motifs d'allégresse. Nous avons dû abandonner, pour de longues années peut-être, autre chose que des lambeaux de territoire mal rattachés par la conquête. Deux de nos provinces passent à l'ennemi, et le pays, pour la première fois, subit

Digitized by Google

l'injure du démembrement. Dans les familles, c'est aux enfants qu'elle a perdus que la mère se rattache le plus ; ce sont ceux qu'elle croit le plus aimer. La France est une mère aussi, et la patrie est le symbole de la famille agrandie. Et puis, quel travail de longue haleine, qui demande, pour être achevé, la patience et la sagesse d'une génération appliquée ! Nos frontières à reconquérir, notre dette à éteindre, nos finances à relever, notre armée à reconstituer, notre industrie à protéger, notre gouvernement à fonder, notre avenir à assurer. Pour cet immense labeur, ce qui manque le plus, ce sont les hommes. Les avortons dont foisonne la Lilliput française fomentent des tempêtes dans leur cuvette, et unissent dans un mélange extravagant des appétences de Titans à des statures de Pygmées.

Malgré tout, réjouissons-nous et tressons à nos chefs éphémères des couronnes d'immortelles. Notre ambassadeur à Berlin a déployé toutes les ressources d'une diplomatie habile. On vient de lui décerner le cordon rouge de la

Digitized by Google

légion d'honneur. Il a consacré son temps et ses soins à l'œuvre de la rédemption; nouvel Orphée, c'est à l'aide de la musique qu'il a charmé le roi de Prusse. Ce diplomate a donné des concerts patriotiques et convié la cour allemande à entendre la musique française. Pendant le jeu des violons, il se faisait un silence solennel, un silence à entendre marcher et même voler les pendules.

M. Thiers et M. de Gontaut ont acquis des droits nouveaux à la gratitude de tous.

Et vitula tu dignus et hic...

Tous les deux sont pleinement dignes de la génisse des holocaustes. M. Thiers a visiblement grandi dans l'admiration du monde, et comme les empereurs romains, il est en train de passer Dieu de son vivant. Il accepte les riches épithètes que l'on accole à son nom et s'enivre à pleines narines de l'encens des thuriféraires. Il voit à ses pieds tous ceux que l'esprit séduit et que la fortune attire, et dresse au-dessus des échines pliées de la foule sa fine tête de Jupi-

Digitized by Google

ter exigu. Les députés de la radicaille, poussant toutes choses à outrance, aujourd'hui l'enthousiasme comme autrefois la guerre, se pressent au vestibule du palais de la pénitence, — mot échappé à M. Thiers dans un de ses discours — et le grand pénitencier accueille à bras ouverts le pire genre d'ennemis, — les flatteurs, et la pire race de courtisans — les démagogues.

On a justement remarqué que le traité de libération ne nous accordait aucun avantage arraché par l'ascendant des diplomates, à la générosité de l'ennemi. Les Prussiens ne nous ont rendu ni une parcelle de territoire ni un denier de monnaie. Ils n'ont cessé de nous répéter l'éternel « *væ victis*, » malheur aux vaincus, et n'ont pas allégé d'une livre la masse d'or qui, sur la lourde balance, fait le contrepoids de l'épée. S'ils s'en vont plus vite, c'est qu'ils sont plus tôt payés. Et la rapidité même du payement augmente le bénéfice du vainqueur et la charge du vaincu. Ils ne quitteront leur gage que soldés jusqu'au dernier centime;

Digitized by Google

mais c'est pour nous une consolation de penser que l'année présente les verra fuir de cette terre française où ils n'auront laissé que des semences de haine germant sur des monceaux de ruines.

Sans doute M. Thiers doit recueillir sa part d'éloges en ce grand résultat. *Pars est sua laudis in illis.* Il convient de louer sa fermeté patriotique, son adresse conciliante et de mesurer, en ce qui le touche, la reconnaissance aux services. Après lui, même avant lui, surtout au-dessus de lui, il est juste de rendre grâce à l'Assemblée nationale qui l'a choisi pour délégué. C'est l'Assemblée qui a assuré le succès des négociations entamées, et elle l'a assuré par la confiance qu'elle inspire, par les lois qu'elle a promulguées, par l'ordre qu'elle a maintenu. Enfin, c'est au pays auquel tout revient et dont tout émane, c'est au pays que revient l'honneur d'avoir été le grand ouvrier de sa délivrance anticipée. C'est le pays qui a donné son labeur, son épargne et sa patience; c'est lui qui, pour développer à l'infini

Digitized by Google

les richesses de son sol, les merveilles de son industrie et les ressources de son travail, n'attend que ces deux choses toujours rêvées, jamais atteintes : vingt années de paix féconde sous le règne des honnêtes gens.

M. Thiers récoltera, je le sais trop, tout le profit de l'œuvre commune. Tous ont semé, un seul moissonnera. Il reçoit les vœux des complimenteurs jurés et soulève à chaque pas comme un mugissement d'amour. On lui pardonne tout, on oublie tout : ses ruses d'ambitieux, ses intrigues de couloirs, sa politique de bascule. Sur son passage comme sur celui d'Auguste, les perroquets de la presse, des boutiques et des salons, chantent à bec ouvert : *Ave Thiers imperator*. Salut à toi, ô souverain Thiers ! salut à toi, foudre de guerre, trésor de sagesse, prodige d'éloquence, génie du commerce : Salut à toi, sphinx de la politique, roué de la diplomatie et séraphin de la finance.

La France, pareille à Vichnou, recommence ses incarnations. Sous quel gouvernement croyez-vous que nous ayons le bonheur de

Digitized by Google

vivre? Est-ce sous la monarchie? Non pas, malgré le fond! Est-ce sous la République? Nenni, malgré la forme. La monarchie réclame d'autres garanties et la République prétend à d'autres allures. Si l'on demande à quelles manifestations se reconnaît la République, je répondrai à cette question par une fable du bon vieux temps. Marsille, étant en guerre avec Charlemagne, monta sur la haute tour de Pampelune pour découvrir de plus loin l'armée du puissant empereur. Auprès de l'émir se tenait le transfuge Oger. Tout à coup, un nuage d'hommes apparut à l'horizon.

— Voici l'empereur, dit Marsille.

— Non, fit Oger, c'est l'avant-garde.

Les cavaliers et les fantassins se succédaient sans relâche; le soleil, illuminant la plaine, faisait étinceler au loin les caparaçons des chevaux et le fer luisant des framées. — « Voici l'empereur, disait Marsille. — Non, c'est Olivier qui chevauche. — Mais s'il n'est parmi ces guerriers, il s'avance sous ces bannières. — Non, c'est Turpin, reprit Oger. »

Digitized by Google

Et les soldats, défilant après les soldats, remplissaient l'immense intervalle de la montagne à la ville. — Quand donc viendra Charlemagne? demandait le curieux Marsille. Oger, consolateur, répondait : « Quand les pas des combattants rouleront comme un tonnerre d'été, quand vous verrez la montagne s'abaisser, la terre trembler, les moissons disparaître et crouler les murailles ; alors passera Charlemagne empereur ! » Ainsi parlait Oger, et Marsille ne dit plus rien.

M. Laurent Pichat, un vrai poëte qui niche à gauche, a chanté cette légende en des strophes inspirées. Eh bien, nous aussi, interrogeant l'horizon, nous épions les mouvements fébriles de la République en marche. Quel est ce cliquetis d'armures? C'est l'Assemblée en discussion. Où va cet escadron bigarré? Ce sont les Trente en commission. D'où viennent ces masses alignées? C'est le budget en exercice. Mais ces paroles tranchantes comme des épées, ces villes en éruption comme des volcans, ces dettes flottantes comme des navires, toutes ces choses et

Digitized by Google

d'autres encore ne sont que les signes précurseurs de la République qui s'approche. Quand vous verrez les avocats au pouvoir, les ouvriers en grève, la guerre des intérêts, des croyances et des classes; quand vous verrez briller les monuments parmi les flammes et le drapeau rouge parmi les piques, alors sévira la grande République. Et pour la quatrième fois, depuis quatre-vingts ans, nous assisterons au déchaînement d'un peuple dévoyé qui, passant tour à tour de ses victimes à des maîtres, ne renonce à la tyrannie que pour reprendre l'esclavage.

Nous végétons sous un régime nouveau que, du nom de son inventeur, j'appellerai l'Adolphisme. Il est plus facile de le nommer que de le définir; cependant, ce régime singulier me semble être une monarchie élective fonctionnant sous le vocable de la République. Il a encore ceci d'étrange qu'il est né d'un pacte, repose sur une équivoque, est provisoire et ne finit pas. Le roi régnant répond au nom harmonieux d'Adolphe. Adolphe est puissant ; il est habile; il est éloquent. On l'aime, on l'admire, on passe le

Digitized by Google

temps à trembler pour sa santé et à jurer par sa tête. Seulement Adolphe a deux défauts dans lesquels sa volonté n'est pour rien : beaucoup d'années et pas d'enfants.

Ces inconvénients sont graves, en ce sens qu'ils ne permettent ni l'exploitation de l'avenir, ni la fiction de l'hérédité. Qu'adviendra-t-il le jour où Adolphe, à peine centénaire, émigrera de la terre au ciel? C'est là le problème redoutable auquel tiennent nos destinées. Nous serons châtiés d'avoir tardé à le résoudre, ces deux années stérilement passées ont développé parmi nous la perversité des opinions et l'intensité des haines. République ou monarchie? Quel sera le choix, mais surtout quel sera l'homme? Pour ce peuple avide de spectacles et prompt à la servitude, les institutions se personnifient dans les hommes. Qu'il vienne d'en bas ou du faîte, qu'il s'appelle roi, prince, empereur, président, dictateur ou tribun, il faut un homme pour représenter la force et symboliser la puissance, un homme qui inspire une foi passagère aux plus

Digitized by Google

sceptiques d'entre nous, un homme enfin vers qui puissent monter les prières, les menaces et les encens.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur cet inépuisable sujet. Je recommande à ceux que l'avenir inquiète, l'anecdote que je vais conter. Hier, quelques députés, s'entretenant de la Chambre future, un d'entre eux parla comme il suit. Il advint que M. Thiers et M. Laurier se rencontrèrent dans un couloir de l'Assemblée :

Que faire en un couloir, à moins que l'on n'y cause?

M. Laurier est un radical de beaucoup d'esprit, lequel, en société de radicaux un peu moins spirituels que lui, est allé défendre en Algérie les chefs arabes qui nous ont fait la guerre. On est avocat ou ou ne l'est pas; mais M. Laurier est avocat.

— Maître Laurier, fit M. Thiers, vous qui savez tant de choses, et connaissez tant de gens, que pensez-vous des élections futures?

— Monsieur le président, répondit Me Laurier,

Digitized by Google

je vais vous dire toute ma pensée. Tirez une ligne imaginaire qui sépare la France en deux parties égales : Nord et Midi.

— Continuez, dit M. Thiers, j'ai tiré la ligne.

— Eh bien ! au midi, le résultat est prévu d'avance : Gambetta 1er, Thiers 2 ; le reste... Le reste peut s'exprimer en deux mots de cet italien qui brave l'honnêteté : *Canaglia rubicunda.*

— Et le nord ?

— Ah ! le nord ! ce sera tout différent : Thiers 1er, Gambetta 2 ; le reste... *Canaglia rubicunda.*

— Ah vraiment ! fit M. Thiers, mais croyez-vous qu'il n'y aura pas d'exception ?

— Si fait, repartit M. Laurier, mais les exceptions sont pour les règles comme les évêques pour les adultes : elles les confirment.

Je suis moins pessimiste que le député du Var, et je n'ai ni ses prévisions ni son langage. Au surplus, les temps sont proches : nous verrons bien si nous vivons.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ŒUVRES DE M. LOUIS VEUILLOT

PARIS PENDANT LES 2 SIÉGES

Deux beaux volumes in-8°.
Prix : 12 fr.

VIE DE JÉSUS

Un beau volume in-12. — Prix 3 fr. 50
Edition in-8° raisin illustrée, 8 fr.

LE PARFUM DE ROME

SEPTIÈME ÉDITION
Augmentée de plus de soixante chapitres inédits
2 beaux volumes in-8°. Prix 12 fr.
2 volumes in-12. Prix 7 fr.

LES LIBRES PENSEURS

CINQUIÈME ÉDITION
Un fort volume in-12. 3 fr. 50

HISTORIETTES ET FANTAISIES

Un beau volume in-12. Prix, 3 fr. 50

LE DROIT DU SEIGNEUR

AU MOYEN AGE
Un volume in-12. Prix : 2 fr.

LES COULEUVRES

1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

ROME PENDANT LE CONCILE

Deux beaux volumes in-8.
Prix : 12 fr.

ÇA ET LA

2 beaux volumes in-12. — Prix : 8 fr.

L'HONNÊTE FEMME

NOUVELLE ÉDITION
1 beau vol. in-12. — Prix : 3 fr.

CORBIN ET D'AUBECOURT

Un vol. in-12. Prix : 2 fr

LA GUERRE ET L'HOMME DE GUERRE

Un beau vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

DIALOGUES SOCIALISTES

L'ESCLAVE VINDEX
LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE
LA LÉGALITÉ
Un vol. in-12. — Prix : 3 fr.

LES ODEURS DE PARIS

XIe ÉDITION
Un volume in-12. Prix : 4 fr.

Imprimerie Eugène Heutte et Ce, à Saint-Germain.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned t
the Library on or before the last dat
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

MAY 5 1986 ILL
CANCELLED
MAY 9 1986 ILL
JUN 19 1986
16/9/9 70

Digitized by Google

42586.21.100
Dernieres lettres d'un passant.
Widener Library 002899821
3 2044 087 062 667

Digitized by Google